BIBLIOTECA NAZIONALE

BIBLIOTECA LUCCHESI-PALLI
II.ª SALA

SCAFFALE 16
PLUTEO IV
N.° CATENA 26

THÉÂTRE
D'EDUCATION.

THÉÂTRE

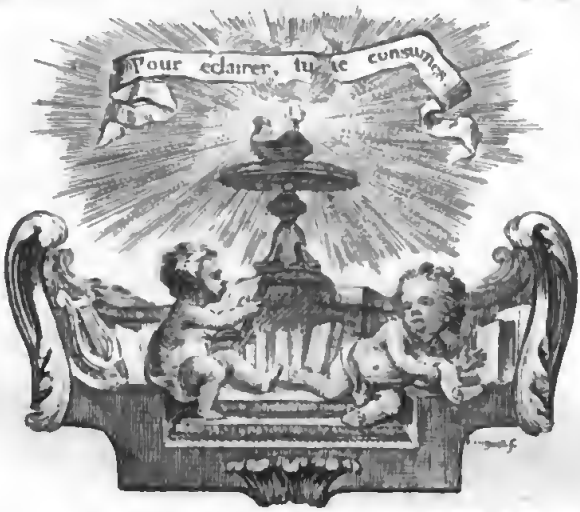
A L'USAGE

DES JEUNES PERSONNES.

Leçon commence, exemple acheve.
La Motte, Fable de l'Aigle & de l'Aiglon.

BIBLIOTECA NACIONAL

TOME SECOND.

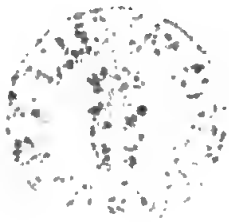


A PARIS,

Chez M. LAMBERT & F. J. BAUDOUIN,
Imprim.-Libraires, rue de la Harpe,
près S. Côme.

M. DCC. LXXX.
Avec Approbation & Privilège du Roi.

66106



AVERTISSEMENT.

LE SUJET de cette petite Pièce n'eſt point d'invention ; on a vu à Spa il y a trois ans, cette vertueuſe Madame Aglebert, & l'on tient ſon hiſtoire de la pauvre Aveugle elle-même. Tous les détails de cette Comédie, relatifs à Madame Aglebert & à ſa Famille, ſont de la plus exacte vérité ; on a conſervé juſqu'à ſon nom, ceux de ſes Enfans, leur nombre, & la profeſſion de ſon Mari. Il eſt vrai auſſi qu'une Dame Angloiſe, qui étoit alors à Spa, fit beaucoup de bien à cette Famille reſpectable.

PERSONNAGES.

Madame AGLEBERT, *Femme d'un Cordonnier.*

JEANNETTE, *Fille aînée de Madame Aglebert.*

MARIE, *Sœur de Jeannette.*

LOUISON, *Sœur de Jeannette.*

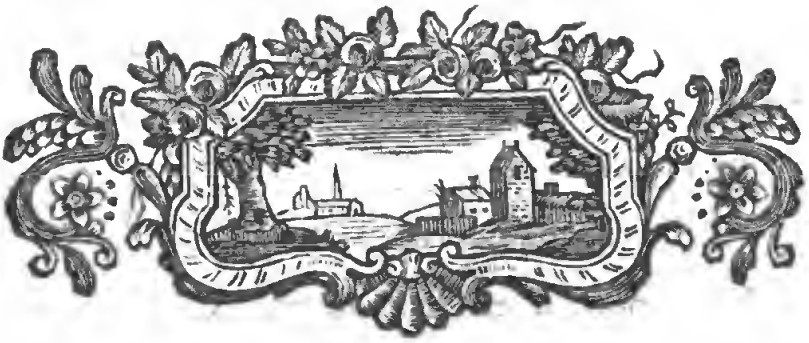
GOTON, *vieille Fille aveugle.*

Miladi SEMUR.

FELICIE, *Dame Françaiſe.*

Le Père ANTOINE, *Capucin.*

La Scène eſt aux Eaux de Spa.



L'AVEUGLE DE SPA, *COMÉDIE.*

Le Conquérant eſt craint, le Sage eſt eſtimé,
Mais le Bienfaiſant charme, & lui ſeul eſt aimé.
Voltaire.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le Théâtre repréſente une Promenade.

Madame AGLEBERT, JEANNETTE.

Madame AGLEBERT, *tenant un paquet.*

ARRÊTONS-NOUS un moment, il fait ſi beau!....

JEANNETTE.

Notre maiſon n'eſt qu'à deux pas, Maman;

voulez-vous que j'y porte ce paquet qui vous embarraſſe ?

Madame AGLEBERT.

Non, non, il eſt trop lourd. C'eſt notre proviſion pour demain & dimanche.

JEANNETTE.

Et il n'y a que des pommes de terre!...

Madame AGLEBERT.

Eh bien, Jeannette ? ....

JEANNETTE.

Depuis dix-huit mois nous ſommes aux pommes de terre pour toute nourriture.

Madame AGLEBERT.

Mon enfant, quand on eſt pauvre....

JEANNETTE.

Maman, vous ne l'étiez donc pas il y a dix-huit mois ? Nous faiſions de ſi bon pain, & des tourtes, des gâteaux .....

Madame AGLEBERT.

Oh, ſi tu ſavois mes raiſons!..... Mais,

Jeannette, vous êtes trop jeune pour comprendre cela.

JEANNETTE.

Trop jeune ! Je vais avoir quinze ans.

Madame AGLEBERT.

Ton cœur eſt bon, je te conterai cela quelque jour.

JEANNETTE.

Ah, tout-à-l'heure ....

Madame AGLEBERT.

Paix. J'entends du bruit, ce ſont des Dames....

JEANNETTE.

Ah, Maman ! ....

Madame AGLEBERT.

Quoi donc ? ...

JEANNETTE.

C'eſt elle ; c'eſt la Dame qui nous a donné nos habits neufs, à mes Sœurs & à moi.

Madame AGLEBERT.

Tu as été la remercier ce matin ?

JEANNETTE.

Oui, Maman.

Madame AGLEBERT.

Eh bien, allons-nous-en. Auſſi-bien Goton, notre pauvre Aveugle, ne s'eſt pas promenée aujourd'hui, & je parie qu'elle t'attend. Viens, tu la meneras au jardin des Capucins, où j'irai te rejoindre quand mon ouvrage ſera fini. Viens donc....

JEANNETTE.

Je vous ſuis, Maman. (*Madame Aglebert va devant, Jeannette rallentit ſa marche. Miladi Semur & Félicie paſſent devant elle ſans la remarquer. Jeannette regarde Félicie & dit :*) Elle ne m'a pas vue, j'en ſuis fâchée, car je l'aime bien. (*Elle court pour rejoindre ſa mère.*)

SCÈNE II.

Miladi SEMUR, FÉLICIE.

Miladi SEMUR.

ON ne peut faire un pas ici ſans rencontrer des malheureux !.... cela ſerre le cœur....

FÉLICIE.

Vous êtes ſi ſenſible !.... Et d'ailleurs, je crois qu'en général les Angloiſes ſont plus compatiſſantes que nous; elles ont moins de fantaiſies, moins de coquetterie ; & la coquetterie étouffe & détruit preſque toutes les vertus.

Miladi SEMUR.

Ce que vous me dites-là me rappelle un trait qui m'a frappée ce matin. Vous connoiſſez la Vicomteſſe de Roſelle ?

FÉLICIE.

Un peu.

Miladi SEMUR.

Je l'ai rencontrée il y a deux heures ſur la Place; un pauvre Vieillard eſtropié lui deman-

doit l'aumône, & lui contoit que ſa famille expiroit de misère & de faim. La Vicomteſſe l'écoutoit avec attendriſſement, elle tira ſa bourſe de ſa poche, & alloit la lui donner, quand, par malheur, un Marchand de bonnets & de plumes s'approcha d'elle. Il ouvre ſon carton; la Vicomteſſe alors n'entend plus les plaintes du Vieillard qu'avec diſtraction & froideur. Cependant, pour s'en débarraſſer, elle lui jette une petite pièce de monnoie, & elle achette la boutique entière du Marchand.

FÉLICIE.

Et Miladi, j'en ſuis ſûre, a conſolé le Vieillard.

Miladi SEMUR.

Écoutez juſqu'au bout. Ce pauvre homme a ramaſſé la monnoie en s'écriant : *Ma femme & mes enfans ne mourront pas aujourd'hui !* Ce peu de mots a réveillé dans le cœur de la Vicomteſſe, des mouvemens qui ſont naturellement humains & bons; elle a rappelé le Vieillard, &, après avoir rêvé un moment, elle a dit au

Marchand : vendez-moi plus cher tout ce que je viens de prendre ; mais faites-moi crédit. La propoſition a été acceptée, & la bourſe donnée à l'infortuné Vieillard, que la ſurpriſe & la joie ont penſé faire expirer aux pieds de ſa Bienfaitrice. Aſſiſe ſous un arbre, & cachée par la charmille, j'ai pu à mon aiſe ſuivre cette ſcène intéreſſante, & elle m'a fourni la matière d'une foule de réflexions.

FÉLICIE.

Vous devez faire un voyage à Paris, & puiſque vous aimez les réflexions, nous vous en fournirons bien d'autres ſujets. Par exemple, vous y verrez que nous nous piquons de vous imiter ſur tous les points, à l'exception d'un ſeul, la bienfaiſance. Nous exagérons toutes vos modes, nous prenons vos uſages, vos manières ; mais nous n'avons point encore adopté cette généreuſe coutume établie univerſellement parmi vous, de faire des ſouſcriptions pour encourager les talens, ou pour ſecourir les infortunés.

Miladi SEMUR.

Ainſi, vous nous contrefaites plutôt que vous ne nous imitez, puiſque vous ne faites nulle mention de ce qui nous rend véritablement eſtimables, & qu'en outrant nos uſages & nos modes, vous nous tournez en ridicule.

FÉLICIE.

J'eſpère qu'avec le temps vous nous communiquerez vos vertus, comme vous nous avez donné vos manières. Mais, Miladi, pour continuer cet entretien plus à notre aiſe, voulez-vous venir ſur la montagne, nous y trouverons de l'ombre?....

Miladi SEMUR.

Je ne le puis; j'attends ici quelqu'un à qui j'ai donné rendez-vous.

FÉLICIE.

Votre converſation ſera-t-elle longue?

Miladi SEMUR.

Non, je n'ai qu'un mot à dire. Ah, le voici!....

FÉLICIE.

Quoi ! c'eſt le père Antoine ! Ah, je devine le motif d'un tel rendez-vous. Vous voulez être guidée dans le choix de quelque bonne action, & le vénérable Père Antoine eſt bien digne à cet égard de toute votre confiance. Adieu, Miladi, je vais vous attendre ſur la montagne.

Miladi SEMUR.

Où vous trouverai-je ?

FÉLICIE.

Dans le petit Temple.

Miladi SEMUR.

J'y ſerai dans un quart-d'heure.

(*Félicie ſort.*)

SCÈNE III.

Miladi SEMUR, le P. ANTOINE, Capucin.

Miladi SEMUR.

Ce pauvre Père Antoine, avec quelle peine il marche : quel dommage qu'il ſoit ſi vieux, il a un ſi bon cœur !.... Bon jour, Père Antoine. Il y a une heure que je vous attends.

Le P. ANTOINE, *un bouquet à la main.*

Je n'ai pas voulu ſortir ſans apporter un petit bouquet à Miladi, & je n'avois pas une roſe. Enfin un de nos Frères m'en a donné deux.... Mais ces œillets ſont de mon jardin.

Miladi SEMUR.

Ils ſont ſuperbes.

Le P. ANTOINE.

Oh, en fait d'œillets, je ne crains perſonne; ſans me vanter, j'ai les plus beaux œillets !.... Enfin, Miladi, vous n'êtes pas encore venue voir mon jardin depuis qu'il y a des œillets !....

Miladi SEMUR.

J'irai ſûrement. Mais c'eſt que dans votre jardin public il y a toujours tant de monde ; & je ſuis ſi ſauvage !.... Ah ça, Père Antoine, parlons de nos affaires. Eh bien, m'avez-vous trouvé une famille bien pauvre & bien vertueuſe ?....

Le P. ANTOINE.

J'ai trouvé... ah ! Miladi, j'ai trouvé un tréſor. Une femme, un mari, cinq enfans, & dans une misère ! ....

Miladi SEMUR.

Que fait le mari ?

Le P. ANTOINE.

Il eſt Cordonnier, & ſa femme travaille en linge ; mais c'eſt une femme d'une piété, d'une vertu ! Elle eſt fille d'un Maître d'école ; elle lit, elle écrit ; elle a eu de l'éducation pour ſon état.... Et puis, ſi vous ſaviez la charité dont ces gens-là ſont capables, & la bonne œuvre qu'ils ont faite. Ah ! Madame, ils méritent bien vos cinquante louis.

Miladi SEMUR.

Vous me comblez de joie, mon Père; eh bien?....

Le P. ANTOINE.

Oh, c'eſt une longue hiſtoire. D'abord le mari s'appelle Aglebert.... Mais voulez-vous venir chez eux? Il faut voir cela pour le croire....

Miladi SEMUR.

Écoutez, revenez ici dans deux heures, nous irons enſemble chez ces bonnes-gens; mais, en attendant, dites-moi leur hiſtoire en deux mots.

Le P. ANTOINE.

En deux mots!... Il me faudroit plus de trois quarts-d'heure pour le ſimple préambule; & puis d'ailleurs, je n'ai jamais rien ſu dire en deux mots.

Miladi SEMUR.

Je m'en apperçois. Eh bien, mon Père, à ce ſoir. J'entends du monde qui vient vers nous, & nous ſerions interrompus.

Le P. ANTOINE.

Et de mon côté, j'ai quelques petites affaires; mais à ſept heures je ſerai ici.

Miladi SEMUR.

Et vous m'y trouverez. Adieu, Père Antoine.

Le P. ANTOINE *fait quelques pas & revient.*

Miladi, vous viendrez voir mes œillets, n'eſt-ce pas?

Miladi SEMUR.

Oui, Père Antoine, je vous le promets; vous y pouvez compter.

Le P. ANTOINE.

Oh! c'eſt que ce ſont les plus honnêtes gens!

Miladi SEMUR.

Quoi, vos œillets? ...,

Le P. ANTOINE.

Non, je parlois de ces bons Agleberts. C'eſt une famille de Dieu. (*Il fait quelques pas, revient encore, & dit d'un air de confidence:*) J'en ai un panaché rouge & blanc qui eſt unique dans Spa.

Miladi SEMUR.

J'irai le voir demain ſûrement.

Le P. ANTOINE *en s'en allant.*

Adieu, Miladi; quelle bonne action vous ferez ce ſoir!..... (*Il ſort.*)

Miladi SEMUR.

Les Agleberts & les œillets font une ſingulière confuſion dans ſa tête. Soulager les Pauvres & cultiver ſes fleurs, voilà ſon bonheur & ſes plaiſirs. Les goûts ſimples accompagnent preſque toujours les grandes vertus. Mais il faut que j'aille retrouver Félicie..... Ah! la jolie petite fille!.....

SCÈNE

SCÈNE IV.

Miladi SEMUR, JEANNETTE, GOTON, MARIE.

JEANNETTE, *conduiſant Goton dans le fond du Théâtre, s'y arrête avec elle & s'aſſied ſur un banc. Marie, ſa ſœur, s'avance pour regarder Miladi.*

MARIE.

NON, ce n'eſt pas elle.

Miladi SEMUR, *la regardant.*

Elle eſt charmante.... Approchez-vous, ma petite; que cherchez-vous?

MARIE, *faiſant la révérence.*

C'eſt que.... je vous ai pris pour une Dame bien bonne, & qui eſt auſſi bien aimable, & je me ſuis trompée.

Miladi SEMUR.

Mais, je ſuis peut-être auſſi bonne que votre Dame!

MARIE, *ſecouant la tête.*

Oh!.....

Miladi SEMUR.

Vous n'en croyez rien?

MARIE.

Cette Dame m'a donné un habit....

Miladi SEMUR.

Ah! cela eſt différent..... Eſt-ce celui que vous portez?

MARIE.

Oui, Madame; & puis encore un beau bonnet, que je mettrai Dimanche. Et ma ſœur Jeannette, & ma ſœur Louiſon ont auſſi des habits neufs.

Miladi SEMUR.

Et toujours de la bonne Dame?

MARIE.

Vraiment oui.

Miladi SEMUR.

Comment s'appelle-t-elle?

MARIE.

Je ne l'ai vue que ce matin, je ne me ſouviens plus de ſon nom ; mais elle eſt Françaiſe, & elle loge *au Prince Eugène.*

Miladi SEMUR.

Ah ! c'eſt Félicie.... Et vos ſœurs, ſont-elles auſſi jolies que vous ?

MARIE.

Tenez, vlà Jeannette là-bas.

Miladi SEMUR.

Cette jeune fille aſſiſe qui tricote ?

MARIE.

Juſtement.

Miladi SEMUR.

Avec qui eſt-elle ?

MARIE.

Avec Goton, notre Aveugle.

Miladi SEMUR.

Qu'eſt-ce que c'eſt que votre Aveugle ?

MARIE.

Dame, notre Aveugle, comme dit ma mère, que nous promenons, que nous conduiſons. Moi, je ne la mène que depuis trois mois, parce que j'étois trop petite; encore à préſent on ne me permet pas de la conduire dans les rues, à cauſe des embarras....

Miladi SEMUR.

C'eſt ſans doute une de vos parentes?

MARIE.

Oui, parente, peut-être bien. Je ne ſais pas, mais ma mère l'aime autant que nous; car elle l'appelle quelquefois ſon ſixième enfant.

Miladi SEMUR.

C'eſt bien fait d'avoir ſoin de ſes parens, ſur-tout quand ils ſont infirmes.... Comment vous nommez-vous?

MARIE.

Marie, pour vous obéir.

Miladi SEMUR.

Eh bien, Marie, venez me voir demain

matin. Je demeure ſur la chauſſée, à la grande maiſon neuve; & amenez-moi votre Aveugle, je ſerai bien aiſe de faire connoiſſance avec elle.

MARIE.

Oh! Goton eſt une bien bonne fille.

Miladi SEMUR.

Adieu, Marie, à demain.... (*Elle ſort.*)

SCÈNE V.

MARIE, JEANNETTE, GOTON.

MARIE.

VOILÀ encore une bonne Dame..... Je parie qu'elle fera faire un habit à Goton; elle aime les Aveugles, j'ai vu cela.... J'en ſuis bien aiſe. Allons, je garderai mon beau tablier, ſans cela je l'aurois donné à Goton.... Ah! la vlà qui vient.... Elles veulent ſavoir ce que la Dame m'a dit.

JEANNETTE.

Marie, dis-nous donc quelle eſt cette belle Dame à qui tu parlois-là ?

MARIE.

N'eſt-ce pas qu'elle eſt belle ? Elle demeure ſur la chauſſée ; j'irai demain, je lui menerai Goton.

JEANNETTE.

Non pas toute ſeule, il y a trop de rues.

MARIE.

Si fait, dans les rues auſſi. La belle Dame a dit que je ſuis plus grande qu'il ne faut pour cela. Elle s'y connoît bien, peut-être.

GOTON.

Marie, vous n'êtes pas aſſez forte pour me ſoutenir.

MARIE.

Oh que ſi.... Mais c'eſt que vous aimez mieux Jeannette que moi... cela n'eſt pas juſte.

GOTON.

Hélas ! mes enfans, je vous aime également ; vous êtes tous ſi charitables !....

JEANNETTE.

Eh bien, Marie, je conduirai ſeulement Goton dans les rues, & je n'entrerai point chez la Dame.....

MARIE.

Non, non, tu viendras avec nous; ne ſois pas fâchée; mais le long du chemin Goton s'appuyera auſſi ſur moi. Qu'elle me le promette, & je ſerai contente.

GOTON.

Oui, Marie, oui, ma fille.... Pauvres enfans, Dieu vous bénira tous.

MARIE.

A propos, Goton, êtes-vous notre parente? la Dame me l'a demandé, & je n'ai ſu que répondre.

GOTON.

Hélas! je ne vous ſuis rien, & je vous dois tout..... Mais le Ciel vous récompenſera.

MARIE.

Qu'eſt-ce que vous nous devez donc, Go-

ton ? .... Eſt-ce que cela nous coûte de vous ſoigner ? C'eſt de ſi bon cœur. Ah! que je voudrois être tout-à-fait grande pour vous habiller, vous ſervir & vous conduire, comme font ma Mère & Jeannette....

JEANNETTE, *bas à Marie.*

Tais-toi donc, tu la chagrine; je crois qu'elle pleure.....

MARIE, *paſſant de l'autre côté de Goton, & lui prenant la main.*

Goton, ma chère Goton, eſt-ce que j'ai dit quelque choſe de mal ? eſt-ce que vous êtes fâchée ?

GOTON.

Au contraire, mes chers enfans; vos bons cœurs me font oublier tous mes maux....

MARIE.

Ah, que nous ſommes donc heureuſes! .... Mais j'entends la voix de ma Mère, c'eſt elle avec Louiſon.

SCÈNE VI.

MARIE, JEANNETTE, GOTON, Madame AGLEBERT, LOUISON.

Madame AGLEBERT.

LES voilà .... Jeannette, nous te cherchions; allons, il eſt temps de rentrer.

JEANNETTE.

Oh, Maman, ſi vous nous permettiez de travailler ici encore une demi-heure.

Madame AGLEBERT.

Eh bien, j'y conſens. Marie, vas me chercher mon rouet, & apporte auſſi de l'ouvrage pour toi. (*Marie ſort.*)

LOUISON.

Et pour moi, Maman ?

Madame AGLEBERT.

Tu reſteras auprès de Goton, au cas qu'elle ait beſoin de quelque choſe ; tu feras ſes com-

miſſions. Il faut t'accoutumer à être ſerviable comme tes ſœurs. Allons, aſſeyons-nous. (*Elle tire un banc, elle s'aſſied; elle prend Goton par la main, & la fait mettre entre-elle & Jeannette.*)

LOUISON, *à Jeannette.*

Ma ſœur, donnez-moi votre place, il faut que je ſois là pour ſervir Goton.

Madame AGLEBERT.

Mets-toi à terre auprès d'elle.

LOUISON.

A la bonne-heure. (*Elle ſe met à genoux aux pieds de Goton.*)

JEANNETTE.

Ah, vlà votre rouet, Maman. (*Marie donne le rouet à ſa mère, qui ſe met à filer; Jeannette tricote; Marie s'aſſied ſur une groſſe pierre qui eſt dans le coin près du banc à côté de ſa mère, elle ourle un mouchoir, & Louiſon tire de la poche de ſon tablier des violettes & fait un bouquet.*)

Madame AGLEBERT, *après un moment de ſilence.*

Marie, ton père eſt-il rentré?

MARIE.

Non, ma mère.

JEANNETTE.

N'eſt-il pas allé aux Capucins ?

Madame AGLEBERT.

Oui, pour parler au Père Antoine.

MARIE.

Oh ! le Père Antoine, qu'il a de beaux œillets !

LOUISON, *d'un ton pleureur.*

Ah, Goton, vous avez jeté toutes mes violettes par terre en vous retournant.....

GOTON.

Pardon, mon enfant..... je ne pouvois les voir !....

LOUISON, *pleurant toujours.*

Mon Dieu, mes violettes !....

Madame AGLEBERT.

Qu'eſt-ce que c'eſt donc que cela, petite fille ?

LOUISON.

Dame, elle a jeté mes violettes.... elle n'a

qu'à les ramaſſer, & cela auſſi.... (*Elle jette avec dépit le bouquet qu'elle avoit commencé.*)

JEANNETTE.

Fi donc, Louiſon....

Madame AGLEBERT.

Louiſon, venez ici. (*Louiſon ſe lève, Madame Aglebert la prend entre ſes jambes.*) Louiſon, vous êtes donc fâchée contre Goton ?

LOUISON.

Mais oui, elle a jeté mes violettes.

Madame AGLEBERT.

Nous parlerons de cela tout à l'heure. Mais auparavant prenez mon rouet, & portez-le à la maiſon.

LOUISON.

Volontiers, Maman.... Ah, il eſt trop lourd, je ne peux ſeulement pas le ſoulever.

Madame AGLEBERT.

Et bien, Louiſon, je ne t'aime plus, puiſque tu ne peux pas porter mon rouet.

LOUISON, *pleurant.*

Mais, Maman, je n'en ai pas la force, eſt-ce que c'eſt ma faute ?

Madame AGLEBERT.

Tu trouves donc que j'ai tort de t'en vouloir pour cela ?

LOUISON.

Oh, oui, Maman, vous avez tort. Et puis vous ſavez bien que je ſuis trop petite pour porter ce vilain grand rouet.

Madame AGLEBERT.

C'eſt vrai cela que je le ſavois. Et toi, ne ſais-tu pas que Goton eſt aveugle ? pouvoit-elle voir tes fleurs ? & pouvoit-elle t'aider à les ramaſſer ?

LOUISON.

Eh bien j'ai eu tort de pleurer, & de me dépiter contre elle.

Madame AGLEBERT.

N'eſt-elle pas aſſez malheureuſe, la pauvre fille, de n'y voir goutte, d'être aveugle de naiſſance ?

GOTON, *prenant la main de Madame Aglebert.*

Ah, Madame Aglebert, je ne ſuis pas malheureuſe; non, votre bonté, votre charité....

Madame AGLEBERT.

Ne parlez point de cela, ma chère fille.... Écoute, Louiſon, ſi tu ne regardois pas Goton comme ta ſœur, moi, je ne te regarderois plus comme mon enfant.

LOUISON.

J'aime bien Goton, mais pourtant elle n'eſt pas ma ſœur.

Madame AGLEBERT.

Le bon Dieu fit tomber cette pauvre fille, ſans ſecours, dans mes mains, n'étoit-ce pas me dire: Vlà encore un ſixième enfant que je te donne?

JEANNETTE.

Ah oui, c'étoit tout de même.

MARIE.

Je comprends cela auſſi moi.

Madame AGLEBERT.

Louiſon le comprendra de même avec le temps. Il faut bien que le bon cœur vienne avec la raiſon. Mes chers enfans, il n'y a pas de contentement ſans un bon cœur, je vous le répéte, ſouvenez-vous-en. Votre père & moi, nous avons bien travaillé, nous avons eu bien de la peine; mais en faiſant toujours ſon devoir, la vie paſſe ſi doucement: & puis une bonne action conſole de dix ans de fatigues & de chagrins.

MARIE.

Ma Mère, j'entends, je croïs, des Dames qui viennent.

Madame AGLEBERT.

Eh bien, allons-nous-en.

JEANNETTE.

Maman, Maman, c'eſt la Dame Françaiſe.

Madame AGLEBERT.

N'importe, rentrons. Allons, range ce banc.

(*Elles ſe lèvent toutes.*)

SCÈNE VII.

MARIE, JEANNETTE, GOTON, LOUISON, Madame AGLEBERT, Miladi SEMUR, FÉLICIE.

Miladi SEMUR.

LE Père Antoine n'eſt point encore ici..... Ah! voilà les jeunes filles dont nous parlions tout-à-l'heure.

FELICIE *à Jeannette.*

Eſt-ce là votre mère?

Madame AGLEBERT, *faiſant la révérence.*

Oui, Madame.... & je comptois aller demain remercier Madame de ſes bontés pour mes enfans. J'ai eu tant d'ouvrage hier & aujourd'hui.....

FELICIE.

Cette fille aveugle eſt de votre famille, ſans doute?

Madame AGLEBERT.

Non, Madame.

GOTON.

GOTON.

Non; mais c'eſt tout de même.

Madame AGLEBERT.

Jeannette, prends mon rouet.... Retirons-nous, de peur d'importuner ces Dames....

Miladi SEMUR.

Non, reſtez, je vous prie.... J'aurois encore quelque choſe à vous dire. (*bas à Félicie.*) Il ſemble qu'elle craigne nos queſtions ſur cette Aveugle. Cela eſt ſingulier.

FÉLICIE, *bas à Miladi.*

J'ai fait la même remarque. (*Haut à Madame Aglebert.*) Quel eſt votre état, votre métier?

Madame AGLEBERT.

Je file & je travaille en linge.

Miladi SEMUR.

Et votre travail ſuffit-il pour la ſubſiſtance de votre famille?

Madame AGLEBERT.

Oui, Madame, nous avons de quoi vivre.

FÉLICIE.

Cependant, le jour où je rencontrai vos filles ſur la montagne d'Annette & Lubin, je fus auſſi frappée du malheur qu'annonçoit leur habillement, que de leurs jolies figures.... Et vous-même ne paroiſſez pas dans un état plus heureux.

Madame AGLEBERT.

Il eſt vrai que nous ne ſommes pas riches; mais nous ſommes contens.

Miladi SEMUR, *à Félicie.*

Ne vous intéreſſe-t-elle pas?

FÉLICIE.

Au-delà de l'expreſſion..... (*A Madame Aglebert.*) Vous avez-là trois charmantes petites filles.... (*Elles font toutes trois la révérence.*) Avez-vous d'autres enfans?

Madame AGLEBERT.

Encore deux garçons, grace à Dieu.

GOTON.

Et moi, qui ſuis entièrement à ſa charge....

Madame AGLEBERT.

Ah, Goton!....

Miladi SEMUR.

Comment?....

GOTON.

C'eſt à ces Honnêtes-Gens que je dois tout. Cette famille d'Anges me loge, me nourrit, m'habille, me ſert, moi, pauvre fille infirme, ſouvent malade, toujours inutile. Je trouve en eux un père, une mère, des ſœurs, des frères, des domeſtiques; car ils ſont tous d'accord pour faire le bien, tous également bons, également charitables. Ah, Meſdames, oui, ce ſont des Anges, de vrais Anges que vous voyez devant vous.

FÉLICIE.

Quoi! ſe peut-il?.... O Ciel!

Miladi SEMUR.

La ſurpriſe & l'attendriſſement me rendent immobile.

Madame AGLEBERT.

Eh, mon Dieu! ce que nous avons fait étoit

bien naturel.... Cette bonne Fille n'avoit aucune reſſource; nous pouvions la conſoler, la ſecourir, étoit-il poſſible de l'abandonner?....

MARIE, *bas à Jeannette.*

Pourquoi donc eſt-ce que cela fâche tant ces Dames? vois-donc comme elles pleurent.

JEANNETTE.

C'eſt qu'elles ſont ſurpriſes de cela : il n'y a pas de quoi pourtant.

FÉLICIE.

Ah! ſachons tous les détails d'une hiſtoire ſi touchante.

Miladi SEMUR, *à Madame Aglebert.*

Comment cette pauvre Fille eſt-elle tombée entre vos mains?

GOTON.

Nous logions dans la même maiſon; une vieille tante, qui avoit ſoin de moi, vint à mourir; je vivois de ſon petit travail; je perdis avec elle tout moyen de ſubſiſter. Je tombai malade, cette chère bonne femme vint me voir;

elle commença par me veiller, me payer un Médecin, me faire mon bouillon, enfin me ſervir de garde. Je guéris; alors elle me prit chez elle, où je ſuis, depuis deux ans, traitée comme la fille aînée de la maiſon.

FÉLICIE, *embraſſant Madame Aglebert.*

O femme incomparable, avec une telle ame, dans quel état le ſort vous a-t-il placée!....

Miladi SEMUR.

Que je l'embraſſe auſſi....

Madame AGLEBERT.

Eh, Meſdames, vous me rendez confuſe....

Miladi SEMUR, *à Madame Aglebert.*

Dites-nous votre nom, que nous connoiſſions ce nom reſpectable, qui jamais ne s'effacera de notre ſouvenir.

Madame AGLEBERT.

Je m'appelle Catherine Aglebert.

Miladi SEMUR.

Aglebert!.... Mais c'eſt d'elle dont le Père

Antoine m'a parlé..... Connoiſſez-vous le Père Antoine ?

Madame AGLEBERT.

Oui, Madame ; il eſt venu aujourd'hui chez nous, & ce ſoir il a envoyé chercher mon mari. Mais je ne ſais ce qu'il lui veut.

GOTON.

Je l'ai vu hier au jardin des Capucins, il m'a queſtionnée, & je lui ai conté mon hiſtoire.

FÉLICIE.

Mais cette hiſtoire, comment n'eſt-elle pas ſue de tout ce qui habite Spa ? Comment tant de bienfaiſance & de vertus ont-elles pu juſqu'ici reſter inconnues ?

GOTON.

Parce que jamais M. & Madame Aglebert n'en ont parlé ; que d'ailleurs je ſuis ſouvent malade, que par conſéquent je garde la maiſon une partie de l'année, & que Jeannette qui me conduit, me mène, par ordre de ſa mère, preſque toujours dans les promenades les moins

fréquentées : & quand elle voit venir du monde, elle me fait prendre un autre chemin. Ce n'eſt que lorſqu'elle eſt bien preſſée d'ouvrage qu'elle me mène au jardin des Capucins, qui eſt près de chez nous ; & cela n'eſt arrivé que trois ou quatre fois.

Miladi SEMUR, *à Félicie.*

Voilà donc la vertu dans tout ſon éclat. Nous jouiſſons donc du bonheur inexprimable de la contempler, de la découvrir dans toute ſa pureté. Simple, ſublime, naturelle, ſans vanité, ſans oſtentation, & trouvant en elle ſeule & ſa gloire & ſa récompenſe.

FÉLICIE.

Ah, qui peut la voir ainſi ſans l'adorer ! Qui peut regarder cette femme ſans éprouver un ſentiment délicieux de reſpect & d'admiration ! .....

Miladi SEMUR.

Et cette réunion de volontés, cet accord pour le bien dans une famille entière ! .... Et cette fille, l'objet touchant & vertueux de tant

de bienfaits, comme elle ſait exprimer ſa reconnoiſſance, comme elle eſt pénétrée de tout ce qu'elle doit reſſentir!.... Non, rien ne manque à ce tableau raviſſant....

MARIE.

Ah, Maman, je crois que vlà le Père Antoine....

LOUISON.

J'en ſuis bien aiſe, car il me donne toujours de la violette.

Miladi SEMUR.

Reſtez, Madame Aglebert, & tout-à-l'heure vous nous conduirez chez vous.

Madame AGLEBERT.

Madame.....

SCÈNE VIII ET DERNIÈRE.

MARIE, JEANNETTE, GOTON, LOUISON, Madame AGLEBERT, Miladi SEMUR, FÉLICIE, le Père ANTOINE.

Miladi SEMUR.

VENEZ, venez, Père Antoine, je crois avoir découvert ce tréſor dont vous m'avez parlé....

Le P. ANTOINE.

Eh juſtement, la voilà. C'eſt Madame Aglebert. Eh bien, Miladi, vous ſavez donc ſon hiſtoire? ....

Miladi SEMUR.

Je ſais tout.

Le P. ANTOINE, *à Madame Aglebert.*

Madame Aglebert, à préſent connoiſſez & remerciez votre Bienfaitrice. Miladi Semur vouloit donner cinquante louis à la famille la plus vertueuſe de Spa, & ſon choix tombe ſur la vôtre.

GOTON, *levant les mains au Ciel.*

O mon Dieu!....

Madame AGLEBERT.

Cinquante louis!.... Non, Madame, c'eſt trop; il y a encore bien des honnêtes-gens dans Spa, & plus pauvres que nous. Ma voiſine Marianne Sauvard eſt une ſi brave femme, & dans une misère!....

Miladi SEMUR.

Eh bien j'aurai ſoin auſſi de Marianne Sauvard, je vous le promets..... Le P. Antoine vous donnera ce ſoir cinquante louis, & j'en ajoute encore cent pour la dot de Jeannette.

Madame AGLEBERT.

Oh, Madame, c'eſt trop.... en vérité, c'eſt trop....

GOTON.

Ah Dieu! eſt-il poſſible?.... Où eſt-elle cette Dame ſi bonne, que je puiſſe embraſſer ſes genoux.... Jeannette.... où eſt-elle?.... (*Jeannette l'amène aux pieds de Miladi.*)

FÉLICIE.

Pauvre Fille, qu'elle eſt touchante !.... Et vous, Miladi, que vous devez être heureuſe !...

GOTON, *prenant la robe de Miladi.*

Eſt-ce là elle ?....

Miladi SEMUR, *lui tendant la main.*

Oui, mon enfant.....

GOTON, *ſe jetant à ſes pieds.*

Ah, Madame, je vous bénirai tous les jours de ma vie. Vous faites la fortune de cette Famille reſpectable; mais vous faites encore plus pour moi. Je vous dois leur contentement; & le ſeul bonheur que la pauvre Goton puiſſe trouver ſur la terre, c'eſt de ſavoir ces dignes gens auſſi heureux qu'ils méritent de l'être. Je n'ai donc plus rien à deſirer, & à préſent je mourrai ſatisfaite.....

Miladi SEMUR, *la relevant & l'embraſſant.*

Ah, je conçois votre bonheur, & j'en jouis avec tranſport.

Madame AGLEBERT.

Nous prierons tous le Ciel pour vous, Madame, tant que nous vivrons.

JEANNETTE.

Oh pour cela oui.

MARIE.

Et de bien bon cœur.

LOUISON.

Et moi auſſi.

Miladi SEMUR.

Demandez-lui qu'il me conſerve une ame ſenſible; vous me faites connoître que c'eſt le don le plus précieux que ſa bonté puiſſe accorder.

Le P. ANTOINE.

Miladi, je viens de paſſer devant le Wauxhall, l'on y danſe & l'on y joue; mais je parie que les plaiſirs des gens qui y ſont, ne valent pas ceux que vous venez de goûter.

FÉLICIE.

Ah qu'on doit les plaindre, ſi le bonheur dont nous venons de jouir leur eſt inconnu!...

Miladi SEMUR.

Allons chez Madame Aglebert, je meurs d'envie de voir ſon mari....

Madame AGLEBERT.

Oh, Madame, que vous êtes bonne; mais c'eſt que nous logeons ſi haut!....

Miladi SEMUR.

Ah, venez, conduiſez-nous; avec quel plaiſir je vais entrer dans cette petite maiſon qui renferme tant de vertus!

Madame AGLEBERT.

Mon Dieu, Père Antoine, parlez-donc pour nous; je ſuis ſi ſurpriſe, ſi ſaiſie, que je ne ſais comment m'exprimer.....

Le Père ANTOINE.

Allez, allez, le cœur de Miladi ſaura lire dans les vôtres..... Mais, Madame Aglebert, il faut que vous m'obteniez une grâce de Miladi, celle de venir voir mon jardin en ſortant de chez vous.

Miladi SEMUR.

Cela eſt trop juſte, & je m'y engage.

Le P. ANTOINE.

Miladi, vous méritez bien le plus bel œillet qui ſoit dans la ville, &.... vous l'aurez ce ſoir.

Madame AGLEBERT.

Si j'oſois offrir mon bras à ces Dames.....

Miladi SEMUR.

Volontiers, ma chère Madame Aglebert.

Madame AGLEBERT.

Jeannette & Marie, prenez garde à Goton.

FÉLICIE.

Allons, ne perdons point de temps, allons voir l'homme digne d'avoir une telle femme & de tels enfans. (*Elles ſortent avec le P. Antoine; Goton & les trois petites Filles les laiſſent paſſer devant.*)

GOTON.

Cette vertueuſe Dame, que Dieu la comble de ſes bénédictions !

MARIE.

Comme elle eſt aimable! ....

LOUISON.

Comme elle eſt belle! ....

JEANNETTE.

Et ſeroit-il poſſible de n'être pas belle quand on eſt auſſi bonne! .... Les vlà paſſées. Allons, ſuivons-les .... Oh, mon père! Que je ſerai aiſe de voir ſa joie!

FIN.

LA COLOMBE.

LA COLOMBE,

COMÉDIE

EN UN ACTE.

PERSONNAGES.

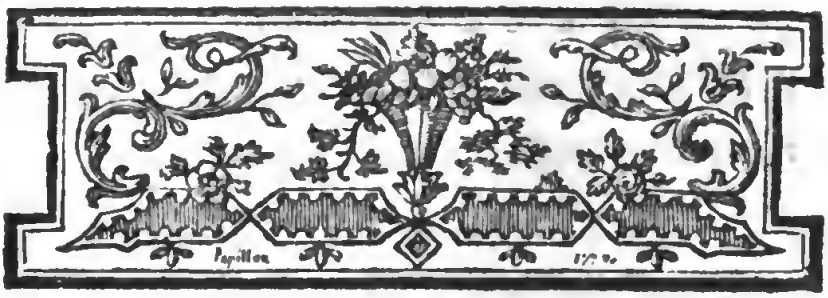
ROSINE.

AMÉLIE, *Sœur de Roſine.*

ZÉLIS, *Amie de Roſine & d'Amélie.*

COLIN, *Jardinier.*

La Scène eſt dans une Maiſon de campagne.



LA COLOMBE,

COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le Théâtre repréſente un Jardin.

ROSINE, AMÉLIE, COLIN.

(La toile ſe lève, & l'on voit Amélie auprès d'un arbre, & tenant une Colombe contre ſon ſein; Roſine tient une corbeille de fleurs, & conſidère ſa Sœur en rêvant; elle eſt appuyée ſur un oranger; Colin arroſe l'oranger.)

ROSINE, *après un moment de ſilence.*

Elle ne ſonge qu'à ſa colombe!....

AMÉLIE.

Pauvre petite colombe, comme elle reſte-

là ſur mon cœur ! Comme elle eſt douce & tranquille ! Que je l'aime ! (*Elle la baiſe.*)

ROSINE, *hauſſant les épaules.*

Cela eſt touchant ! . . . . .

AMÉLIE.

Colin, avez-vous mis du grain & de l'eau dans la volière ? . . . .

COLIN.

Oui, Mademoiſelle . . . .

AMÉLIE.

Tenez, portez-y ma colombe; mais prenez bien garde de lui faire du mal ! . . . . Doucement donc, vous allez la bleſſer . . . . là, fort bien, délicatement, comme cela. Attendez, Colin ; que je lui diſe adieu ! . . . . (*Elle la baiſe encore & la careſſe.*) Charmante petite créature ! Allez, Colin . . . . (*Colin ſort avec la colombe.*)

SCÈNE II.

ROSINE, AMÉLIE.

ROSINE.

En vérité, ma ſœur, je vous admire de pouvoir ainſi, à votre âge, vous occuper d'un oiſeau!.....

AMÉLIE.

Mais, moi, je ne critique pas votre goût pour les fleurs; pourquoi, Roſine, vous moquez-vous de ma colombe?.....

ROSINE.

Ah, quelle différence! Les fleurs ne ſont pour moi qu'un ſimple amuſement, & votre triſte tourterelle eſt pour vous l'objet d'un ſentiment très-vif, très-tendre....

AMÉLIE.

Très-vif!.... très-tendre!.... quelle folie!.... Mais, après tout, une colombe douce, ſenſible, eſt plus faite pour intéreſſer qu'une roſe....

ROSINE.

Auſſi vous ſacrifierois-je ſans peine toutes mes roſes, mes orangers, mon lilas blanc, & juſqu'au myrte charmant que Zélis m'a donné; & vous, Amélie, vous ne pourriez vous réſoudre à me donner votre colombe.

AMÉLIE.

Que ſignifient ces reproches?..... Depuis quand, Roſine, doutez-vous de mon amitié? s'eſt-elle jamais démentie?

ROSINE.

Ah, je m'entends....

AMÉLIE.

Pour moi, je ne vous comprends pas....

ROSINE.

Changeons d'entretien.... Zélis arrive aujourd'hui.

AMÉLIE.

Après ſix mois d'abſence, qu'il me ſera doux de la revoir!...

ROSINE.

Oh! je n'en doute pas; car, s'il faut expliquer ma penſée, vous n'avez jamais rien aimé comme Zélis....

AMÉLIE, *ſouriant.*

Le croyez-vous, ma ſœur? .....

ROSINE.

Oui, pas même votre colombe.....

AMÉLIE.

Je me rappelle qu'autrefois vous eûtes l'injuſtice de croire que je vous préférerois Zélis, mais, depuis ſon départ, vous me paroiſſiez entièrement guérie de cette prévention..... Quand vous m'en aſſuriez, vous me trompiez donc, ma ſœur?....

ROSINE.

Je ne vous tromperai jamais, Amélie;.... mais je vous aime trop pour n'être pas ſouvent inquiette, agitée, & peu d'accord avec moi-même.... Vous êtes ma ſeule & véritable amie, & je ne puis ſouffrir qu'une autre partage avec moi votre confiance & votre tendreſſe.....

AMÉLIE.

Vous méritez l'une & l'autre, & vous êtes ma ſœur ; ainſi quand Zélis auroit toutes les qualités qui m'attachent à vous, je vous aimerois toujours mieux qu'elle....

ROSINE.

Parce que je ſuis votre ſœur ! Ah, que cela eſt froid !....

AMÉLIE.

Mais comptez-vous pour rien le nœud ſi doux qui nous unit, ces liens ſacrés du ſang qui nous font un devoir de nous chérir ?....

ROSINE.

Ainſi donc vous ne m'aimez que par devoir ?....

AMÉLIE.

Non, mais ce devoir me rend ma tendreſſe plus chère.

ROSINE.

Oh ! que nous ſentons différemment !..... Mais quelqu'un vient....

AMÉLIE.

C'eſt peut-être Zélis !....

ROSINE.

En effet, je crois reconnoître ſa voix....

AMÉLIE. (*Elle court au-devant de Zélis.*)

Ah ! c'eſt elle ſûrement.

ROSINE.

Quelle joie !.... Quels transports !.... Que feroit-elle de plus pour moi !.... Allons, contraignons-nous.

(*Amélie & Zélis reviennent en ſe tenant ſous le bras.*)

SCÈNE III.

ROSINE, AMÉLIE, ZÉLIS.

ZÉLIS.

OÙ eſt elle donc ?

AMÉLIE.

La voilà. (*Roſine fait quelques pas, Zélis court à elle & l'embraſſe.*)

ZÉLIS.

Roſine, Amélie, quel bonheur pour moi de me retrouver avec vous! ....

ROSINE.

Croyez que mon cœur le partage....

AMÉLIE & ROSINE.

Nous ne vous attendions que ce ſoir.

ZÉLIS.

Oh! nous ſommes venues ſans nous arrêter..... Ma mère avoit tant d'impatience de revoir la vôtre; car elle l'aime comme nous nous aimons. Pendant qu'elles ſont enfermées enſemble, cauſons en liberté: on a tant de choſes à ſe dire après une abſence auſſi longue! ....

AMÉLIE.

D'abord vous nous conterez vos voyages.

ZÉLIS.

Oh, ce ſera le ſujet de plus d'un entretien.

ROSINE.

Combien avez-vous fait de lieues? ....

ZÉLIS.

J'en ai fait le calcul ſur mon journal..... Je vais vous le dire, attendez.... Il y a d'ici à Paris quarante lieues. Quarante lieues pour aller, quarante lieues pour revenir, cela fait quatre-vingt lieues.

ROSINE & AMÉLIE *enſemble.*

Vous avez fait quatre-vingt lieues?...

ZÉLIS.

Tout autant....

ROSINE.

Cela eſt prodigieux!....

AMÉLIE.

Quatre-vingt lieues en ſix mois? Vous devez être bien fatiguée?....

ZÉLIS.

Non, pas trop.

ROSINE.

Ah çà, parlez-nous donc un peu de Paris. Comment l'avez-vous trouvé?....

ZÉLIS.

Oh ! je l'ai trouvé.... bien bruyant..... c'eſt un train !....

AMÉLIE.

Vous avez vu les Tuileries, l'Opéra ?....

ZÉLIS.

Oui. Mais je n'aime pas l'Opéra, il y fait trop chaud ; & puis l'on eſt enfermé là comme dans une priſon. Il n'y a que les Demoiſelles qui chantent & qui danſent, qui ſoient aux bonnes places.

ROSINE.

Et les Tuileries !.... On dit que c'eſt une ſi belle promenade.

ZÉLIS.

Pas trop. De grandes allées toutes droites, un grand rond d'une eau ſale !.... Et puis pas une fleur. Imaginez-vous que j'y ai cherché tout un jour de la violette, ſans en trouver un ſeul brin.....

ROSINE.

Oh ! j'aime mieux notre allée de Saules ſur le bord de la rivière.

ZÉLIS.

Et moi auſſi, je vous aſſure.

AMÉLIE.

Voyez un peu comme les Voyageurs mentent, avec tous leurs beaux récits des Tuileries ! .....

ZÉLIS.

Moi, qui ſuis vraie, vous pouvez m'en croire, le ſéjour que nous habitons vaut mille fois mieux que Paris. Ici l'air eſt ſi pur, ſi parfumé..... la campagne ſi fleurie, ſi riante !... J'étois triſte à Paris ; toujours des murs, des maiſons, point de verdure au mois de Juin ; ſi vous ſaviez comme cela ſerre le cœur ! ....

ROSINE.

Oh, je l'imagine facilement....

AMÉLIE.

Vous ſerez donc bien aiſe de revoir toutes nos anciennes promenades ? ....

ZÉLIS.

Oh demain je me lève avec le jour....Mais par où commencerons-nous ?

ROSINE.

Nous irons à la prairie.

ZÉLIS.

Oh, la prairie !.... Que j'y ſauterai de bon cœur.... Ah, j'oubliois de vous dire.... Il eſt défendu de ſauter aux Tuileries....

AMÉLIE ET ROSINE.

Bon !....

ZÉLIS.

Oui, réellement défendu..... Il faut s'y promener d'un pas bien grave, comme cela..... (*Elle ſe promène avec une gravité ridicule.*)

ROSINE.

Ah, juſte ciel, quel pays !.... J'eſpère que je n'y voyagerai jamais.....

ZÉLIS.

Oh, vous en verrez bien d'autres, quand je

vous lirai mon Journal.... Vous y trouverez le détail de tout ce que j'ai ſouffert.

AMÉLIE.

Ah, mon Dieu!

ZÉLIS.

Et cela dès le lendemain de mon arrivée à Paris....

ROSINE.

Comment donc?

ZÉLIS.

Le premier jour on m'arracha deux dents; le lendemain on me mit deux mille papillotes; le troiſième on m'eſſaya un corps qui m'étouffoit; & le huitième.... Ah, ce fut là le vrai ſupplice....

AMÉLIE.

Réellement vous m'inquiétez.

ZÉLIS.

Le huitième on me mena au Bal.

ROSINE.

Comment ce n'eſt que cela; mais je me faiſois du Bal une idée délicieuſe....

ZÉLIS.

Ah, juſte Ciel ! dans quelle erreur vous étiez.... La préparation ſeule en dégoûteroit pour la vie.... Si vous ſaviez ce que c'eſt qu'une toilette pour le Bal, c'eſt la choſe la plus douloureuſe, & en même-temps la plus comique.....

ROSINE.

Ah, contez-nous donc cela....

ZÉLIS.

Moi, j'étois charmée d'aller au bal... Hélas ! je ne le connoiſſois pas. On m'avoit ſeulement parlé de danſes & de colations, je n'en avois pas demandé davantage, & j'attendois le jour du Bal avec impatience ; enfin il arrive, & l'on me dit qu'on va m'habiller en Bergère.

AMÉLIE.

En Bergère ? l'habit du moins étoit bien choiſi ; il doit être commode pour danſer....

ZÉLIS.

Oui, commode, joliment. Ils ont à Paris une drôle d'idée des Bergères, vous allez voir. D'abord

D'abord on commence par m'établir ſur la tête un énorme couſſin.....

ROSINE.

Un couſſin ?....

ZÉLIS.

Oui. Ils appellent cela *une tocque*.... Et puis on attache cette tocque avec de grandes épingles longues comme le bras; enſuite on mit là-deſſus je ne ſais combien de faux cheveux.....

AMÉLIE.

De faux cheveux ? Et vous en avez de ſi beaux !

ZÉLIS.

N'importe, il faut des faux cheveux; ils aiment tant l'art, qu'ils l'employent même quand il n'eſt bon à rien, & très-ſouvent quand il enlaidit : c'eſt ainſi qu'avec leur maudit *hériſſon*, ils me firent une tête monſtrueuſe.... Et par-deſſus cela on plaça un grand chapeau; & par-deſſus le chapeau, de la gaze & des rubans; & par-deſſus les rubans,

un boiſſeau de fleurs ; & par-deſſus les fleurs, une demi - douzaine de plumes, dont la plus petite avoit au moins deux pieds de hauteur....

ROSINE.

Mais finiſſez donc, vous exagérez, ma chère Zélis ; comment pouviez-vous avoir la force de porter tout cela ? ....

ZÉLIS.

Auſſi étois-je accablée ſous le faix ; je ne pouvois ni remuer, ni tourner la tête ; car le moindre mouvement me faiſoit perdre l'équilibre & m'entraînoit.... Enſuite on m'habilla, on me mit mon corps neuf, qui me ſerroit à m'ôter la reſpiration ; on me paſſa une *conſidération* ....

AMÉLIE.

Qu'eſt-ce que c'eſt que cela ?

ZÉLIS.

C'eſt une eſpèce de panier rempli de crin, & fait avec du fer, & exceſſivement lourd : on me para d'un habit tout couvert de guirlandes, & puis on me conduiſit au bal ; & l'on me dit : *Prenez garde d'ôter votre rouge, de vous*

décoëffer, & de chiffonner votre habit, & divertiſſez-vous bien.

ROSINE.

Ah, pauvre malheureuſe! ...! Et pûtes-vous danſer?

ZÉLIS.

Hélas! je pouvois à peine marcher....

AMÉLIE.

Cependant on vous lâcha dans le bal?

ZÉLIS.

Oh! vous n'y êtes pas. On m'établit ſur une banquette, où l'on m'ordonna d'attendre qu'on vint me prier. J'attendis long-temps; j'avois l'air ſi triſte & ſi malheureux, que perſonne ne s'aviſoit de penſer que j'euſſe la moindre envie de danſer. A la fin pourtant je fus priée; mais la place étoit priſe, & je revins à ma banquette.

ROSINE.

Comment, la place étoit priſe?

ZÉLIS.

Et vraiment oui ; à ces Bals, les Demoiſelles qui courent le mieux ſont celles qui danſent le plus ; elles vont retenir leurs places....

AMÉLIE.

Comment ! il n'y en a pas pour tout le monde ?....

ROSINE.

Mais d'ailleurs, cela eſt bien impoli d'empêcher les autres de danſer.

ZÉLIS.

Oh ! j'ai trouvé au Bal des Demoiſelles qui étoient bien pis qu'impolies, car elles étoient cruelles ; elles ſe moquoient de mon air ſouffrant & embarraſſé ; elles me regardoient de la tête aux pieds avec une mine.... une vilaine mine, je vous aſſure. Et puis elles rioient entr'elles, & aux grands éclats.

AMÉLIE.

Fi donc. Eh bien, de tout ce que vous nous avez conté, voilà ce que je conçois le moins.

ZÉLIS.

J'étois ſans doute ridicule; mais j'avois l'air timide & mal à mon aiſe; n'auroient-elles pas dû me plaindre & m'excuſer ?

ROSINE.

Oh bien, s'il en vient jamais ici avec leurs tocques, leurs conſidérations, leurs perruques & leur rouge, je me moquerai d'elles auſſi, & je les défierai à la courſe; nous verrons ſi elles pourront m'atteindre, & ſi elles ſauteront un foſſé mieux que moi.

AMÉLIE.

Non, ma ſœur, n'imitons jamais ce que nous condamnons; être l'objet d'une moquerie, eſt un petit malheur; & c'en eſt un grand de ſe livrer à ce penchant dangereux, puiſqu'on prouve par-là qu'on eſt injuſte & cruel.

ROSINE.

Il eſt triſte pourtant qu'il faille être l'opprimé pour avoir le beau rôle.

AMÉLIE.

Oui, mais l'opprimé, dans ce cas, gagne

l'intérêt de tous les bons cœurs ; comptez-vous cela pour rien ?

ROSINE.

Oh, non ; car j'aimerois mieux le ſuffrage d'Amélie que les applaudiſſemens de toutes ces méchantes petites Demoiſelles qui rioient de la peine & du maintien de Zélis. Mais enfin achevez donc, Zélis, le récit de votre Bal ; finîtes-vous par danſer ?

ZÉLIS.

Mon Dieu non, la place étoit toujours priſe ; & bientôt je fus entièrement délaiſſée par tous les Danſeurs.

ROSINE.

La malheureuſe ! quelle pitié cela fait ! .... Et la ſalle du Bal étoit-elle bien belle ?

ZÉLIS.

Point du tout : & il y faiſoit un chaud ſi inſupportable, que quoique immobile ſur ma banquette, j'étois en nage.

AMÉLIE.

Et voilà ce qu'ils appellent un grand plaiſir,

une fête!.... Ah, quelle différence de cela à nos bals champêtres ſur la grande pelouze, où l'on n'étouffe point, où l'on danſe tant qu'on veut, & où l'on eſt ſi gai!....

ZÉLIS.

Oh, je ſuis d'une joie de me retrouver ici!.... Mais revenons à nos projets pour demain; je ſerois bien tentée d'aller à la ferme; il y a de ſi bon lait!... A propos, comment ſe porte la bonne mère Nicole, n'eſt-elle pas bien vieillie?....

AMÉLIE.

Non, toujours de même, toujours de bonne humeur....

ZÉLIS.

Et le petit agneau blanc qu'elle m'avoit promis?

AMÉLIE.

Ah! Zélis, il eſt mort....

ZÉLIS.

Ah Dieu!.... Eh bien, j'en avois un preſſentiment quand je le quittai, vous en ſouvenez-vous?

ROSINE.

Oui, je me le rappelle.... Mais Nicole vous en élève un autre.

ZÉLIS.

Et vous, Roſine, avez-vous bien des fleurs cette année ?

ROSINE.

Le myrte que vous m'avez donné eſt plus joli que jamais ; il m'a cauſé de l'inquiétude pendant deux jours, un vent du Nord l'avoit frappé; mais, grace aux ſoins de Colin, il a repris ſa fraîcheur.

ZÉLIS.

Ah, Colin ! je ſerai charmée de le revoir.

AMÉLIE.

Vous le trouverez prodigieuſement grandi.

ZÉLIS, *à Amélie.*

Et la volière ?

AMÉLIE.

Ah, Zélis, depuis trois mois j'ai une colombe charmante ; elle me fait négliger tous mes autres oiſeaux ; elle m'entend, me connoît, vient à moi.... & elle eſt jolie !....

ZÉLIS.

Blanche, je parie ?....

AMÉLIE.

Oui.....

ZÉLIS.

Un collier noir ?.....

AMÉLIE.

Juſtement.

ZÉLIS.

Oh, je meurs d'envie de la voir.

AMÉLIE.

Je vous y menerai tout-à-l'heure.

ZÉLIS.

Et elle vous eſt attachée ?

AMÉLIE.

Oh ! d'une manière ſurprenante.

ZÉLIS.

Prenez bien garde de la perdre.

AMÉLIE.

Je n'ai pas eu le courage de lui couper les ailes, ce qui me laiſſe un peu d'inquiétude.

ROSINE, *à part.*

Voilà une converſation bien intéreſſante.

ZÉLIS.

La menez-vous à la promenade ? .....

AMÉLIE.

Oh, je m'en ſépare le moins qu'il m'eſt poſſible.

ROSINE, *à part.*

Ne diroit-on pas qu'elle parle d'une amie ? Je n'y puis plus tenir. (*Elle fait quelques pas pour ſortir.*)

AMÉLIE.

Où allez-vous donc, Roſine ? ....

ROSINE.

Je vais chercher des fleurs que je veux donner à Zélis.

AMÉLIE.

Venez nous rejoindre à la volière, j'y vais conduire Zélis.

ROSINE.

Il ſuffit. (*A part.*) J'y ſerai avant elles.

(*Elle ſort en courant.*)

SCÈNE IV.

ZÉLIS, AMÉLIE.

ZÉLIS, *regardant ſortir Roſine.*

COMME elle nous quitte bruſquement!..... A qui en a-t-elle?.....

AMÉLIE.

Je l'ignore..... Vous ſavez, Zélis, que ſouvent Roſine a des caprices dont on ne peut expliquer la cauſe : elle eſt bonne, ſenſible; mais elle s'inquiette & s'agite preſque toujours ſans raiſon.

ZÉLIS.

Oui, elle a des idées ſingulières. Elle ſe plaît à ſe tourmenter : par exemple, elle vous aime beaucoup, mais elle ne vous aime pas bien; car elle ne compte pas entièrement ſur vous; un rien la fâche, ou l'alarme; cela s'appelle, je crois, de la jalouſie.

AMÉLIE.

Mais j'ai dit à Roſine qu'elle étoit la plus

chère de mes amies. Si elle doute de ma bonne-foi, comment peut-elle m'aimer encore ? Si elle me croit, comment peut-elle être jalouſe ?... Dans l'une ou l'autre ſuppoſition, je ne comprends pas la jalouſie.

ZÉLIS.

C'eſt que vous êtes raiſonnable, & Roſine à cet égard ne l'eſt pas.

AMÉLIE.

Comment s'y prendre pour la guérir de cette cruelle fantaiſie ? ....

ZÉLIS.

Je ne ſais, je crains que cela ne ſoit fort difficile.

AMÉLIE.

Allons la retrouver.... Mais que nous veut Colin ? .... Il a l'air bien effaré....

SCÈNE V.

ZÉLIS, AMÉLIE, COLIN.

AMÉLIE.

QUE voulez-vous, Colin ?

COLIN.

Ah, Mademoiſelle !....

AMÉLIE.

Eh bien ?.....

ZÉLIS.

Parlez.... qu'eſt-il donc arrivé ?....

COLIN.

Un malheur !....

AMÉLIE.

Ah Ciel ! ma colombe....

COLIN.

Elle eſt perdue.

AMÉLIE.

Ah, grand Dieu !....

COLIN.

J'ai trouvé la volière ouverte, & la colombe n'y étoit plus.

ZÉLIS.

Allez, Colin, laiſſez-nous.... (*Colin ſort.*) Ma chère Amélie, je vous proteſte que je m'afflige mille fois davantage de la perte de votre colombe, que de celle de mon agneau blanc.

AMÉLIE.

Ah, ma pauvre petite colombe!.... Encore ſi vous l'aviez vue.

ZÉLIS.

Peut-être pourra-t-on la retrouver.

AMÉLIE.

Je ne m'en flatte pas.... Ah, ſi je lui avois coupé les ailes!....

ZÉLIS.

Hélas, j'y penſois!.... mais je n'oſois le dire.

SCÈNE VI.

ZÉLIS, AMÉLIE, COLIN, ROSINE, *tenant un panier fermé.*

ROSINE *s'arrête au fond du Théâtre & dit :*

ELLES ſont conſternées.

AMÉLIE.

N'entends-je pas ma Sœur ?

ZÉLIS.

Oui, c'eſt elle.

AMÉLIE.

Eh bien, Roſine, ma colombe !....

ROSINE.

Je ſais votre malheur, & je vois qu'il eſt encore plus grand que je ne l'imaginois, car vous m'en paroiſſez accablée.

AMÉLIE.

Quel ton d'ironie !.... Ma Sœur.... Ah ! quand vous étiez inquiette de votre myrte, je ne me ſuis pas moquée de vous.

ROSINE, *à part.*

Ce reproche me touche..... Je le mérite donc? (*Elle rêve.*)

ZÉLIS.

Amélie, vous êtes injuſte; Roſine vous aime; ainſi elle doit partager toutes vos peines: & moi, ne viens-je pas de pleurer votre colombe? .... L'amitié de Roſine pour vous ſeroit-elle moins tendre?

AMÉLIE.

Chère Roſine, vous aurois-je affligée? .... Oh! pardonnez-moi ....

ROSINE, *à part.*

Mon embarras redouble .... Ah! qu'ai-je fait? ....

AMÉLIE.

Embraſſez-moi, ma Sœur.... Mais, qu'avez-vous donc, parlez?...

ROSINE *l'embraſſe.*

Amélie ....

AMÉLIE.

Eh bien? ....

ROSINE, *avec embarras.*

Si vous retrouviez votre colombe, ſeriez-vous bien contente ? .....

AMÉLIE.

Quoi, ſauriez-vous ?....

ROSINE, *du même ton.*

Non, c'eſt une ſimple queſtion....

ZÉLIS.

Cette queſtion m'étonne.... Roſine, vous baiſſez les yeux, vous paroiſſez interdite.... Ah ! la colombe n'eſt pas perdue, vous ſavez où elle eſt....

AMÉLIE.

Que dites-vous, Zélis ? Quoi vous pourriez croire ma Sœur capable de vouloir m'affliger, de ſe faire un jeu de mon inquiétude, & de diſſimuler avec moi ? Non, Roſine eſt ſuſceptible, elle eſt injuſte quelquefois ; mais elle eſt auſſi franche que ſenſible ; je connois ſon cœur, & je ne puis le ſoupçonner....

ZÉLIS.

Qu'elle ſe juſtifie donc !.... Mais regardez,

regardez comme elle rougit..... Oh, quelle mine coupable !....

AMÉLIE.

Que ſignifie l'état où je vous vois, ma Sœur, ſeroit-il poſſible ?....

ROSINE.

Ah, ma chère Amélie !... (*Elle pleure.*)

AMÉLIE.

Roſine.... Qu'eſt-elle devenue ma colombe ? Ne me le cachez pas.

ZÉLIS.

Eh bien, Roſine l'a volée, cela eſt clair.

AMÉLIE.

Vous ne dites rien, ma Sœur ?

ZÉLIS.

Je répondrai pour elle. Eh ! l'hiſtoire de la colombe eſt écrite ſur ſon viſage. Roſine étoit jalouſe de la colombe, & elle a volé & enfermé ſa rivale.

AMÉLIE.

Roſine !....

ROSINE.

Ah, ma Sœur! que vous dirai-je?.... Zélis l'a deviné.... Oui, j'ai votre colombe. Je comptois cependant vous la rendre; mais je ne veux point chercher à m'excuſer. Je ſens tout mon tort; j'ai cauſé votre peine, je vous ai trompée, je ſuis ingrate, extravagante; enfin je ne mérite plus l'amitié d'Amélie. Vous n'aimerez plus que Zélis, je dois m'y attendre.... J'en mourrai, cela eſt ſûr.... Ah! du moins, ma Sœur, accordez-moi votre pitié.

AMÉLIE *l'embraſſe.*

Injuſte & chère amie!....

ROSINE.

Quoi, vous m'aimez toujours?....

ZÉLIS, *en riant.*

Oui, après moi, vous ſerez l'amie la plus chère d'Amélie.

ROSINE.

Ah! Zélis, quelle amère & cruelle plaiſanterie!....

ZÉLIS.

Dans ce genre vous n'en trouverez jamais de bonnes.

AMÉLIE.

Ne la tourmentez pas davantage ; mais je ne puis revenir de ma ſurpriſe.... Vous, Roſine, jalouſe, & de quoi ? d'un oiſeau....

ZÉLIS.

Elle l'étoit de moi quand nous étions enſemble, & dans mon abſence, elle s'eſt rejetée ſur la pauvre colombe. Elle l'auroit été de la bonne mère Nicole, ou bien d'autre choſe ; car je vois que les jaloux, pour ſe livrer à leurs fantaiſies, n'ont beſoin ni de prétextes, ni d'objets raiſonnables.

ROSINE.

Hélas ! elle a raiſon....

AMÉLIE.

Quoi, Roſine, vous pouviez penſer que j'aimois mieux ma colombe que vous ?....

ROSINE.

Oh, non .... Mais elle vous occupoit, vous en parliez ſans ceſſe ....

AMÉLIE.

Ah! je ne vous conçois pas ; ſi je ſouffre, vous ſouffrez comme moi. Cette épine hier qui me bleſſa la main, fit couler vos larmes; pourquoi donc de même ne partagez-vous pas mes plaiſirs ?....

ROSINE.

Je ſuis corrigée pour ma vie de ces cruels caprices, du moins je l'eſpère. Votre douceur, votre raiſon, votre amitié ſur-tout, me font connoître enfin tout l'excès de mon injuſtice..... Venez, ma Sœur, venez retrouver votre colombe, elle eſt ici près dans le petit boſquet de roſes....

AMÉLIE.

Je ne la reprendrai pas, je vous la donne, Roſine, gardez-la, & que la main qui vous l'offre vous la rende chère.

ROSINE.

Ah, ma Sœur!.... que je vais l'aimer déſormais.

ZÉLIS.

Oui, mais prenez-garde qu'à ſon tour Amélie n'en devienne jalouſe....

ROSINE.

Ah, plût au Ciel!....

ZÉLIS.

Voyez-vous comme elle ſe corrige!.... Elle vient de louer votre raiſon, mais, au fond du cœur, elle voudroit vous voir partager ſa folie.....

AMÉLIE.

Non, non, Roſine a trop d'eſprit pour ne pas ſentir que la délicateſſe qui va juſqu'à la défiance, eſt un tourment pour celle qui l'éprouve, & la plus mortelle injure pour l'objet qui l'a fait naître. Songez-y bien, chère Roſine, & répétez-vous chaque jour, que l'amitié ne peut exiſter ſans l'eſtime & la confiance.

FIN.

CÉCILE,

OU

LE SACRIFICE DE L'AMITIÉ,

COMÉDIE

EN UN ACTE.

PERSONNAGES.

CÉCILE, *jeune Novice.*

CALISTE, *autre jeune Novice, amie de Cécile.*

La Mère OPPORTUNE, *Dépoſitaire.*

L'ABBESSE.

La Sœur ANGÉLIQUE, *Tourière.*

La Sœur ROSALIE, *jeune Religieuſe.*

Mademoiſelle de S. FIRMIN, *Sœur aînée de Cécile.*

La Scène eſt dans un Couvent de Province.

CÉCILE,

OU

LE SACRIFICE DE L'AMITIÉ,

COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

L'ABBESSE, la Mère OPPORTUNE.

L'ABBESSE.

OUI, ma Mère, j'ai mis en vous toute ma confiance, & je ne parle librement qu'avec vous.

La Mère OPPORTUNE.

Madame connoît mon attachement, il eſt de vieille date....

L'ABBESSE.

Dites-moi un peu, ma Mère ; on m'a conté que ces deux jeunes perſonnes qui doivent prononcer leurs vœux demain, ſont malades ; cela retarderoit la cérémonie, je ne le veux point décidément.

La Mère OPPORTUNE.

Madame a bien raiſon, la veille d'un jour comme celui-là, on ne doit pas le paſſer....

L'ABBESSE.

Ce ſont de ces ſortes de choſes qui ne ſouffrent point de retard.... J'en ai tant vu ſe dédire au moment....

La Mère OPPORTUNE.

On devroit raccourcir les noviciats; un an, c'eſt trop long : il paſſe bien des idées dans une jeune tête pendant un an. (*Elle rit.*) Ah, ah, ah, ah....

L'ABBESSE.

Mère Opportune, vous avez encore une belle gaieté..... Mais je ſuis de votre avis, ſi

les noviciats n'étoient que de ſix mois, nous aurions beaucoup plus de Religieuſes.

La Mère OPPORTUNE.

Comment le Gouvernement néglige-t-il cela ; de quoi s'occupe-t-il donc ? ....

L'ABBESSE.

Laiſſez-moi faire, je préſenterai un Mémoire là-deſſus....

La Mère OPPORTUNE.

Si vous l'emportez, ce ſera une grande épargne pour vous, & bien de l'argent de reſte.

L'ABBESSE.

Comment ?

La Mère OPPORTUNE.

Et toutes les confitures, chocolat, café, thé, qui paſſent au Noviciat.... Chaque Religieuſe nous en a coûté ſa part d'un an.... elle n'en auroit plus que ſix mois, le marché n'eſt pas mauvais. (*Elle rit encore.*) Ah, ah, ah, ah.....

L'ABBESSE.

Mère Opportune, voilà une bonne folie.... (*Elle rit en touſſant.*) Il n'y a que vous qui me faſſiez rire.... Mais, revenons à ces petites Filles; qu'eſt-ce qu'elles ont?

La Mère OPPORTUNE.

Cécile a bien la mine d'avoir paſſé la nuit à pleurer, elle a les yeux gros comme le poing; mais elle ne ſe plaint pas, & ſe contente de garder le ſilence: pour Caliſte, elle n'eſt pas tout-à-fait auſſi triſte; d'ailleurs, vous ſavez qu'elle eſt naturellement étourdie, vive & légère; mais elle dit qu'elle a la fièvre.

L'ABBESSE.

Cela ne ſera rien, cela ne ſera rien, nous connoiſſons cela.

La Mère OPPORTUNE.

Oui, oui, nous avons paſſé par-là. (*Elle rit*) Ah, ah, ah....

L'ABBESSE.

Il y a dix ans que j'ai pris mon parti....

La Mère OPPORTUNE.

Oh, moi, il y en a plus de douze....

L'ABBESSE.

Quel âge avez-vous?

La Mère OPPORTUNE.

La ſoixantaine.....

L'ABBESSE.

On s'accoutume à tout; mais les commencemens ſont rudes.

La Mère OPPORTUNE.

Oui, l'habitude ne vient pas tout d'un coup.

L'ABBESSE.

Ah çà, ma Mère, il faut que je parle à ces Novices, il s'agit de leur remettre la tête; ce ſont deux filles de condition; Cécile ſur-tout, eſt d'une famille diſtinguée dans cette Province, & cela donne bon air à un Couvent.

La Mère OPPORTUNE.

C'eſt une petite perſonne que je crois bien légère & bien inconſéquente....

L'ABBESSE.

Elle a le maintien ſi doux, ſi ſage !....

La Mère OPPORTUNE.

Hom, ſa vocation m'eſt un peu ſuſpecte ; ſouvenez-vous de l'averſion qu'elle avoit dans ſon enfance pour le Couvent.

L'ABBESSE.

Oui, en effet, elle ſe plaiſoit à répéter qu'elle ne ſeroit jamais Religieuſe.

La Mère OPPORTUNE.

Et puis tout d'un coup elle nous revient à dix-ſept ans, & prend le voile malgré les prières de ſa Famille & les larmes de ſa Sœur.... Tout cela n'eſt pas naturel..... Et ces ſoupirs qui lui échappent, cette triſteſſe qui la domine.... enfin depuis qu'elle eſt au Noviciat, je n'ai pu encore la faire rire que du bout des lèvres.

L'ABBESSE.

Vous avez raiſon, il y a certainement quelque choſe là-deſſous ; mais allez me la chercher, je veux lui parler abſolument.

La Mère OPPORTUNE.

J'y vais....

L'ABBESSE.

Écoutez-donc : Prenez dans mon cabinet ſix livres de café & deux pains de ſucre, partagez cela, & faites-les porter....

La Mère OPPORTUNE.

Oui, j'entends; dans la cellule de Cécile & dans celle de Caliſte..... Allons, allons, pour le dernier jour, il ne s'agit pas de léziner, je joindrai au paquet deux bâtons de chocolat.... Cela fait reſſouvenir du proverbe....

L'ABBESSE.

Quel proverbe?

La Mère OPPORTUNE.

Des mouches qu'on prend avec du miel. (*Elle rit.*) Ah, ah, ah, ah....

L'ABBESSE.

En vérité, vous avez des ſaillies charmantes, vous êtes comme à vingt ans.

La Mère OPPORTUNE.

Je cours exécuter vos ordres. (*Elle ſort.*)

L'ABBESSE, *ſeule.*

Quel rôle que celui d'une Abbeſſe, que de choſes il faut avoir dans la tête.... Je ne comprends pas comment j'y peux ſuffire.... Ah, il y a des graces d'état.... Mais on vient.... C'eſt Cécile.

SCÈNE II.

L'ABBESSE, CÉCILE.

L'ABBESSE.

VENEZ, ma chère Sœur, venez, je ne vous ai point encore vue d'aujourd'hui, & je m'en plaignois tout-à-l'heure à la Mère Dépoſitaire.

CÉCILE.

Madame, vous êtes bien bonne.

L'ABBESSE.

Avez-vous déjeuné, mon enfant?

CÉCILE.

CÉCILE.

Non, Madame; je ne ſaurois manger....

L'ABBESSE.

Ma Fille, je ſais que vous vous êtes plaint du froid qu'il fait dans votre cellule, & j'ai ordonné qu'on y portât un petit poële; vous l'aurez demain.

CÉCILE.

Je vous remercie, Madame.

L'ABBESSE.

Ma fille, c'eſt un beau jour que celui de demain.

CÉCILE.

Hélas!....

L'ABBESSE.

Que j'aime ce ſoupir.... il peint naïvement l'attendriſſement, la douce joie qui doit vous tranſporter.

CÉCILE.

Ah! Madame....

L'ABBESSE.

Pleurez, pleurez, ma Sœur, ne vous gênez point; vous le devez; vous ne ſauriez être aſſez ſenſible au bonheur qui vous attend.

CÉCILE.

Je puis donc ceſſer de me contraindre....

L'ABBESSE.

Aſſurément, ma fille.... Vos larmes pourroient peut-être ſcandaliſer les foibles & les méchans, parce qu'ils ſe méprendroient au motif qui les fait répandre; ainſi cachez-les aux yeux du monde; mais, avec nous, ma fille, avec vos Sœurs, vous n'avez pas à craindre de ridicule interprétation. Nous avons toutes éprouvé ces mouvemens, ces doux & ſaints tranſports qui vous agitent; nous ſavons ce que c'eſt.

CÉCILE.

Oui, Madame, en effet,.... je crois que vous liſez dans mon cœur.... Je n'ai point d'art, & je ſais mal déguiſer ce qui s'y paſſe.

L'ABBESSE.

Allez, mon enfant, je vous réponds que vous avez la meilleure vocation & la plus décidée que j'aie encore vue.... Mais que nous veut la Sœur Tourière?....

SCÈNE III.

CÉCILE, L'ABBESSE, Sœur ANGÉLIQUE.

Sœur ANGÉLIQUE.

VOICI une lettre qu'on vient de me donner au tour, elle eſt pour la Sœur Cécile.

L'ABBESSE.

Donnez..... (*A Cécile.*) Ma fille, vous ſavez l'uſage de ma maiſon, tant qu'on eſt au Noviciat je dois.....

CÉCILE.

Liſez, Madame.

L'ABBESSE.

Sœur Angélique, retirez-vous.

Sœur ANGÉLIQUE.

Madame donne à déjeûner ce matin ; la Mère Dépoſitaire m'a dit que Madame me permettoit d'en être.

L'ABBESSE.

Oui, ma Sœur ; dites que tout ſoit prêt dans une demi-heure, & avertiſſez nos Mères & nos Sœurs. (*Sœur Angélique ſort.*)

CÉCILE.

Permettez, Madame, que je regarde l'écriture de cette lettre....

L'ABBESSE.

Voyez, mon enfant.

CÉCILE.

Ah, mon Dieu! c'eſt celle de ma Sœur. Ah! Madame, liſez donc.....

L'ABBESSE, *mettant ſes lunettes, ouvre la lettre & lit tout haut :*

» Cette lettre, ma chère Amie, n'eſt que » pour vous annoncer mon arrivée. J'ai ter- » miné toutes les affaires qui me retenoient à

» Paris, excepté celle de mon mariage, que » je ne puis conclure avant de vous avoir vue. » Je ſerois déjà auprès de vous ſans des événe- » mens bien ſinguliers qui m'ont retenue. » J'aurai le bonheur de vous embraſſer jeudi » prochain....

CÉCILE.

Jeudi.... c'eſt aujourd'hui....

L'ABBESSE.

Oui, vraiment.... Mais continuons. (*Elle lit.*) » Ce ſera la veille du jour terrible qui doit » vous engager à jamais..... O ma Sœur, » malgré la ſincérité de votre vocation, & » tout ce que vous m'avez dit là-deſſus, je n'y » puis penſer ſans frémir.... » (*L'Abbeſſe s'interrompant.*) Voilà un ſtyle bien mondain.

CÉCILE.

De grace, Madame, pourſuivez....

L'ABBESSE, *reprenant.*

Hom.... Sans frémir.... = « Quelle ſociété » pour ma charmante Cécile, que celle d'une » troupe de Béguines!... (*L'Abbeſſe s'arrête.*)

CÉCILE.

Madame veut-elle que j'achève?.... Elle eſt peut-être fatiguée?....

L'ABBESSE.

Il me paroît que Mademoiſelle votre Sœur n'a pas des principes fort épurés....

CÉCILE.

Ses maximes ſur les Couvens ſont légères, j'en conviens.... Mais, Madame, encore une fois, la fin de ma lettre....

L'ABBESSE, *lit tout bas.*

Tenez.... je l'ai lue.... Et réellement je ne devrois pas vous la rendre; car, en vérité, elle n'eſt bonne qu'à brûler. Ah çà, écoutez-moi, ma chère Sœur; vous faites demain vos vœux; ce jour doit être donné tout entier à la méditation & au recueillement; ainſi je vous préviens que vous ne verrez point Mademoiſelle votre Sœur; nous la logerons dans le dehors; j'aurai l'honneur de lui faire vos

excuſes ; & après-demain vous les lui renouvellerez vous-même.

CÉCILE.

Permettez-moi, Madame, de vous repréſenter.....

L'ABBESSE.

Point de réponſe, ma Fille, quand j'ai parlé vous devez obéir....

CÉCILE.

Je n'ai qu'un mot à vous dire, Madame, daignez l'entendre. Depuis deux ans mon parti eſt pris de me faire Religieuſe ; ma Sœur l'a vainement combattu, & vous devez penſer que ce qu'elle n'a pu obtenir dans deux années, ne lui ſera pas accordé dans un inſtant. Elle m'eſt chère au-delà de toute expreſſion, elle eſt ma ſeule amie, je veux la voir à l'inſtant qu'elle arrivera ; ou bien, Madame, j'irai demain chercher dans un autre Couvent plus de confiance, d'indulgence & de ſenſibilité. Demain, Madame, je puis, ſi vous acceptez cette propoſition, n'être ſoumiſe qu'à vos

volontés ; mais aujourd'hui du moins je veux ne céder & n'obéir qu'à la raiſon.

L'ABBESSE.

Eh, mon Dieu, mon enfant, ne vous agitez point comme cela ; vous aimez votre Sœur, vous ſeriez affligée de ne la pas voir, tout eſt dit.... je me rends.... Embraſſez-moi, ma chère fille.... (*Elle l'embraſſe.*) On vient, ah, ce ſont toutes nos chères Sœurs pour le déjeûner.

SCÈNE IV.

CÉCILE, L'ABBESSE, CALISTE, la Mère OPPORTUNE, la Sœur ANGÉLIQUE, la Sœur ROSALIE.

La Mère OPPORTUNE.

Le déjeûner eſt prêt, & nous voilà toutes en belle diſpoſition d'y faire honneur ; nous n'avons pas l'eſtomac dévot pour rien. (*Elle rit.*) Ah, ah, ah.

L'ABBESSE.

L'eſtomac dévot.... (*Elle rit.*) Ah, ah, ah.... (*Toutes les Religieuſes rient, excepté les deux Novices.*

La Sœur ANGÉLIQUE.

Ma Mère Opportune a toujours le mot pour rire.

Sœur ROSALIE.

Elle eſt toujours la même.

CALISTE, *bas à Cécile.*

Rions donc auſſi.

CÉCILE, *bas à Caliſte.*

Ah, cela me donne une autre envie toute contraire.

L'ABBESSE.

Sœur Caliſte, vous avez l'air de vous porter à merveille; vous avez un viſage excellent.

CALISTE.

Si cela eſt, mon viſage eſt fort trompeur, car j'ai été bien malade cette nuit; je crois que c'eſt du froid qu'il fait dans nos cellules.

L'ABBESSE.

Ma fille, ne vous inquiettez pas, demain vous aurez un petit poële; en attendant, Sœur Roſalie, faites-lui donner aujourd'hui une de mes chaufferettes.

CALISTE, *à part.*

La chaufferette eſt plus ſûre que le poële....

La Mère OPPORTUNE.

Sœur Roſalie, joignez-y une petite bouteille d'hippocras, cela réchauffe encore mieux, ſur-tout en revenant de matines.... (*Elle rit.*) Ah, ah, ah, ah.

L'ABBESSE.

Matines eſt bon là!.... (*Elle rit, les Religieuſes rient, excepté toujours les deux Novices.*) Qu'on diſe qu'il n'y a point de gaieté dans les Couvens.

CALISTE.

Ah, pour moi, je ſoutiendrai toujours qu'on y rit pour rien.

La Mère OPPORTUNE.

Vous verrez bien autre choſe dans trois mois..... quand vous ſerez réellement des nôtres.... (*Elle rit, & toutes les Religieuſes rient auſſi.*) Nous ne vieilliſſons jamais, c'eſt un privilège que nous avons..... (*Elle rit avec excès, l'Abbeſſe & les Religieuſes auſſi, & aux grands éclats.*)

CALISTE, *bas à Cécile.*

Concevez-vous cet excès de bêtiſe?

CÉCILE, *bas à Caliſte.*

J'en ſuis indignée.

L'ABBESSE.

Elle a des idées auxquelles on ne s'attend point.

La Mère OPPORTUNE.

Et qui viennent comme Mars en Carême. (*Les rires recommencent avec plus de force que jamais, elles ſe tiennent toutes les côtés, & font des éclats immodérés.*)

CÉCILE, *bas à Caliſte.*

Mais croiroit-on cela, ſi l'on ne le voyoit ?

CALISTE.

Cela commence à me divertir.

L'ABBESSE.

En vérité j'en pleure, ... je n'en puis plus.

La Sœur ANGÉLIQUE.

J'ai failli en étouffer ....

Sœur ROSALIE.

Et moi auſſi .... Mars en Carême ! ....

La Mère OPPORTUNE.

Et le déjeûner ?

L'ABBESSE.

Allons, allons, venez, mes Sœurs. (*Elle frappe un petit coup d'amitié ſur l'épaule de Mère Opportune, en diſant :* Ah, la bonne folle ! .... *la Mère Opportune lui donne le bras, elle s'approche de ſon oreille, & lui dit un mot tout bas, & puis elle rit, l'Abbeſſe auſſi, elles ſortent en riant.*)

Sœur ANGÉLIQUE.

Qu'eſt-ce qu'elle a dit ?....

Sœur ROSALIE.

Je n'ai pas entendu, mais ſûrement c'eſt bien drôle.... (*Elles ſuivent l'Abbeſſe & la Mère Opportune en riant.*)

SCÈNE V.

CALISTE, CÉCILE.

CALISTE.

CÉCILE, les ſuivrons-nous ?

CÉCILE.

Vous en êtes la maîtreſſe; pour moi je reſte ici.

CALISTE.

Nous allons perdre toutes les ſaillies de la Mère Opportune.

CÉCILE.

Soyez tranquille, on nous les contera.

CALISTE.

J'admire comment vous avez pu garder

votre ſérieux à *Mars en Carême*..... Moi, j'avoue que j'en ai ri; cet excès de ſottiſe eſt réellement plaiſant.

CÉCILE.

Je ſuis un peu blazée là-deſſus, cela ſe renouvelle ſi ſouvent....

CALISTE.

Je ne crois pas qu'il y ait au monde un ſecond Couvent comme celui-ci.

CÉCILE.

Il en eſt malheureuſement beaucoup d'autres *. Le déſœuvrement & l'ignorance conduiſent néceſſairement à tout ce que nous

---

* Il faut obſerver que les deux Novices ſont dans un Couvent de Province, & qu'on ne parle ici qu'en général. Toute critique qui n'admettroit point d'exception ſeroit injuſte. En Province même on peut rencontrer des Couvens exempts des ridicules dépeints dans cette petite Pièce; celui d'Origny, par exemple, en Picardie, eſt parfaitement bien compoſé; on y trouve réunies, ſans mélange d'affectation & de petiteſſes, toutes les vertus qui peuvent honorer & rendre reſpectable l'état de Religieuſe.

voyons ici. Cependant il exiſte des Religieuſes très-eſtimables; mais elles ſe tiennent renfermées dans leurs cellules, & on ne les voit point : la plupart des autres ſont intrigantes, tracaſſières & bornées. Il n'y a point de milieu, il faut qu'une Religieuſe ait preſque tous ces défauts, ou qu'elle ſoit une ſainte.

CALISTE.

Et voilà les perſonnes à qui l'on confie l'éducation de la jeuneſſe!....

CÉCILE.

Croyez, ma chère Caliſte, que lorſqu'une Mère tendre aura la poſſibilité d'élever ſa fille, elle ne la mettra jamais dans un Couvent..... Mais qui vient nous interrompre?....

SCÈNE VI.

CÉCILE, CALISTE, Sœur ROSALIE.

Sœur ROSALIE.

MES SŒURS, Madame m'envoie ſavoir pourquoi vous ne venez pas.....

CALISTE.

Nous n'avons pas faim, nous ne voulons pas déjeûner.

Sœur ROSALIE.

Ah, quand ce ne ſeroit que pour entendre ma Mère Opportune : je vous aſſure qu'elle n'a jamais été ſi divertiſſante, Madame l'a dit.

CÉCILE.

Je n'en doute pas ; mais, ma Sœur, nous irons vous rejoindre quand le déjeûné ſera fini.

Sœur ROSALIE.

Ma Mère Opportune a chanté une petite Chanſon qui étoit charmante, car Madame l'a dit : elle va chanter encore ; ſi vous vouliez....

CALISTE.

CALISTE.

Non, ma Sœur, nous ne nous ſoucions pas de muſique....

Sœur ROSALIE.

Je ſuis ſûre qu'elle vous feroit rire, Madame l'a dit....

CÉCILE.

Remerciez-la, ma Sœur, de ſes attentions, & dites-lui que, dans ce moment, nous n'en profiterons pas, ſi elle le permet....

(*Sœur Roſalie ſort.*)

CALISTE.

Quels ſoins on a pour des Novices!....

CÉCILE.

Comme tout cela eſt fin!....

CALISTE.

Ah, ma chère Cécile, il faut abſolument que je profite du moment où nous ſommes ſeules pour vous ouvrir mon cœur.

CÉCILE.

Qu'avez-vous donc à me dire?

CALISTE.

Vous connoiſſez la tendreſſe que vous m'avez inſpirée ; vous êtes ici la ſeule perſonne que j'aime....

CÉCILE.

Eh bien, ma chère Caliſte ? ....

CALISTE.

Vous avez des chagrins ſecrets, & vous me les cachez ! .....

CÉCILE.

Non, Caliſte, vous vous trompez....

CALISTE.

Ah ! tout vous décèle malgré vous ; je ne vous épie pas, mais les yeux de l'amitié ſont clair-voyans ! .... Ah, Cécile, j'ai vu couler vos larmes ce matin encore....

CÉCILE.

Il eſt vrai, je ne m'en défends pas ; en renonçant au monde, je romps des liens qui me ſont chers.... J'ai une Sœur, & quelle Sœur ! ....

CALISTE.

Oui, je ſais....

CÉCILE.

Je l'aime uniquement. Orpheline preſqu'au berceau, le premier & le ſeul objet auquel j'aie pu m'attacher, c'eſt ma Sœur; j'ai réuni en elle toute la tendreſſe dont mon cœur eſt capable, & ce cœur eſt bien ſenſible.... Elle eſt un peu plus âgée que moi; ſa raiſon, plus tôt perfectionnée que la mienne, éclaira mon enfance, & forma mon eſprit & mon caractère; j'ai trouvé tout en elle, conſeil, exemple, conſolation & tendreſſe; je me ſuis accoutumée à la regarder comme le guide le plus éclairé, & en même-temps comme la ſœur la plus ſenſible & l'amie la plus indulgente. Je ſuis ſûre que nuls ſacrifices ne lui coûteroient pour moi; & pour elle enfin, je donnerois ma vie.

CALISTE.

N'eſt-elle pas à la veille de ſe marier?

CÉCILE.

Oui....

CALISTE.

Épouſe-t-elle la même perſonne à laquelle on la deſtina dans ſon enfance ?

CÉCILE.

Oui ; des raiſons d'intérêt firent différer ce mariage ; mais il eſt renoué.

CALISTE.

C'eſt un mariage d'inclination ?

CÉCILE.

Il fut d'abord de convenance, & par la ſuite ma Sœur dût s'attacher à un homme rempli de mérite, & que ſes Parens lui avoient ordonné de regarder comme devant être un jour ſon époux. Le père du jeune-homme mourut, alors tout changea ; ſa mère, ambitieuſe, forma d'autres projets, & retira ſa parole. Le jeune-homme au déſeſpoir, eut la vertu d'obéir, mais le courage de déclarer qu'il ne ſe marieroit jamais ; & enfin il reçoit aujourd'hui le prix de ſa tendreſſe & de ſa conſtance.

CALISTE.

Mais, ma chère Cécile, comment avez-vous pu réſiſter aux inſtances de Mademoiſelle de Saint-Firmin, & vous réſoudre à la quitter pour toujours? Votre fortune eſt honnête; cet oncle qui vous aimoit tant, avant de partir pour les Indes, vous aſſura un ſort égal à celui de Mademoiſelle votre Sœur; vous pouviez vivre heureuſe dans le monde. Ah, ſans doute, quelque cauſe fatale & ſecrette vous en éloigne...

CÉCILE.

Quand je ne ſerois pas née pour le genre de vie que j'embraſſe; quand mon goût ne m'y appelleroit pas, croyez, ma chère Caliſte, que lorſqu'on apporte dans la ſolitude une ame pure & paiſible, on peut la ſupporter d'abord ſans déſeſpoir, & bientôt ſans peine. Je ne regrette ni le monde, ni ſes plaiſirs ſi vains, qui peuvent éblouir un moment, & ne ſatisfont jamais, je ne regrette que ma Sœur; mais qu'elle ſoit heureuſe, c'en eſt aſſez pour mon bonheur.

CALISTE.

S'oublier ſoi-même, ne s'occuper que de l'objet qu'on chérit, voilà comme il faut aimer.... Je ne puis obtenir votre confiance entière; mais que tout ce que je crois entrevoir redouble & fortifie l'amitié qui m'attache à vous!

CÉCILE.

On vient, taiſons-nous, chère Caliſte....

SCÈNE VII.

CÉCILE, CALISTE, la Mère OPPORTUNE.

La Mère OPPORTUNE.

De la joie, de la joie, je viens vous annoncer l'arrivée de Mademoiſelle de Saint-Firmin.

CÉCILE.

Ma Sœur!....

La Mère OPPORTUNE.

Elle va paroître dans l'inſtant; mais je vous préviens que Madame veut que je ſois préſente à votre entrevue.

CÉCILE.

Vous en êtes la maîtreſſe ; je n'ai point de ſecrets à lui dire....

La Mère OPPORTUNE.

Des ſecrets ! Oh pour cela nous ſavons bien, ma fille, que vous n'en avez point pour nous ; vous n'aimez pas les cachotteries, de votre naturel : tenez, c'eſt ce que je diſois ce matin à Madame, vous êtes comme moi.... le cœur ſur la main.... le cœur ſur la main.... Auſſi je ne reſte ici que pour la règle.... Ah çà, ma fille, point de ſcènes d'attendriſſement, je vous en prie ; du courage, de la gaieté, voilà ce que nous attendons de vous.

CÉCILE.

Pour le courage.... j'ai fait mes preuves.... pour de la gaieté, je me flatte que vous voudrez bien m'en diſpenſer.

La Mère OPPORTUNE.

On ne diſpenſe point des choſes dont on donne l'exemple ; ainſi vous ne me trouverez point d'indulgence là-deſſus.... (*Elle rit.*)

CALISTE, *à part.*

Voilà un trait perdu.... Quel dommage que la Communauté ne ſoit pas ici, comme elle en riroit! ....

La Mère OPPORTUNE.

Sœur Caliſte, laiſſez-nous; Mademoiſelle de Saint Firmin va venir.

CALISTE.

J'entends du bruit ....

CÉCILE.

Ah, c'eſt ma Sœur! ....

CALISTE, *bas à Cécile.*

Adieu, chère Cécile; raſſemblez toutes vos forces.... (*Elle ſort.*

SCÈNE VIII.

CÉCILE, la Mère OPPORTUNE, Mademoiſelle de SAINT-FIRMIN.

Mademoiſelle de SAINT-FIRMIN, *accourant.*

OÙ eſt-elle, où eſt-elle? ....

CÉCILE.

Ah, ma Sœur! .....

Mademoiſelle de SAINT-FIRMIN, *ſe jetant dans ſes bras.*

Cécile, ma Sœur, dans quel état je vous revois! ....

La Mère OPPORTUNE.

En bien bonne ſanté, je vous aſſure. En vérité, Mademoiſelle, c'eſt une petite ſainte que notre chère Sœur Cécile, elle édifie toute notre Maiſon; auſſi elle y eſt aimée, chérie! .... Oh, c'eſt notre enfant gâté..... (*Elle rit.*)

Mademoiſelle de SAINT-FIRMIN, *conſidérant Cécile.*

Quelle pâleur affreuſe!....

CÉCILE.

Le ſaiſiſſement.... la joie!....

Mademoiſelle de SAINT-FIRMIN.

Comme vous êtes changée!....

La Mère OPPORTUNE.

Ce n'eſt que d'aujourd'hui; elle eſt ordinairement vermeille comme un petit Jéſus de cire....

CÉCILE.

Ma Sœur, je vous le répéte, le plaiſir de vous revoir me cauſe une révolution qui doit altérer mes traits.

Mademoiſelle de SAINT-FIRMIN.

Vous m'aimeriez à cet excès!..... Ah, Cécile, dois-je le penſer?.... Quand vous m'abandonnez, quand demain!..... Mais, pour la dernière fois, ne puis-je vous parler ſans témoins?

La Mère OPPORTUNE.

Notre règle ne le permet pas, Mademoiſelle.

Mademoiſelle de SAINT-FIRMIN.

Quoi, Madame, vous allez reſter-là?

La Mère OPPORTUNE.

J'y ſuis forcée.

Mademoiſelle de SAINT-FIRMIN.

J'en ſuis fâchée pour vous, Madame; car, dans ce cas, je ne me gênerai certainement point, & je dirai peut-être des choſes qui pourront vous déplaire.

La Mère OPPORTUNE.

Mademoiſelle badine; j'ai trop bonne opinion de ſa politeſſe pour croire.....

Mademoiſelle de SAINT-FIRMIN.

Il s'agit bien de politeſſe quand on me ravit, quand on m'arrache pour jamais le bonheur de ma vie!.... Écoutez-moi, ma chère Cécile, écoutez-moi, il en eſt encore temps, vous êtes libre encore: ſi vous perſiſtez dans votre réſolution, vous me réduirez au déſeſpoir.... Ne

m'interrompez point. Je ſais ce que vous allez me dire : votre vocation eſt ſincère ; ce penchant qui vous portoit vers l'état que vous embraſſez, eſt devenu une paſſion ſolide & violente ; voilà vos diſcours : hélas ! ne les ſais-je pas par cœur ?.... Je regarde une piété véritable comme le ſentiment le plus ſublime & le plus doux que nous puiſſions éprouver ; ſans elle la vertu n'eſt jamais qu'incertaine, & notre bonheur imparfait. Mais, ſans vous engager, ſans faire de vœux, n'êtes-vous pas la maîtreſſe de mener le genre de vie qui vous conviendra ?....

La Mère OPPORTUNE.

Cela eſt fort différent, Mademoiſelle ; tout le mérite n'eſt que dans le ſacrifice, dans les vœux....

Mademoiſelle de SAINT-FIRMIN.

C'eſt le mérite d'un moment, & mérite qui ne peut jamais être, à dix-huit ans, que l'effet de l'enthouſiaſme ou de la ſéduction. Soyons libres, & alors, volontairement & par choix,

mais ſans ſe lier par des ſermens, pratiquons toutes les vertus, & ſuivons toutes les auſtérités des Cloîtres, nous aurons de plus encore la gloire de ne point agir en eſclaves, & le bonheur d'offrir à l'Être Suprême l'hommage de l'inclination & du cœur, le ſeul qui ſoit digne de lui. Mais je n'ignore pas, ma chère Cécile, combien toutes ces raiſons vous touchent foiblement..... J'en ai d'autres à vous préſenter encore. Vous avez un cœur ſenſible; pourriez-vous ne pas l'être au bonheur ſi doux de faire du bien, d'employer une fortune conſidérable au ſoulagement des malheureux?....

CÉCILE.

Que voulez-vous dire?.... La médiocrité fut mon partage....

Mademoiſelle de SAINT-FIRMIN.

Eh bien, ma Sœur, ſi votre ſort étoit changé? Si vous vous trouviez une riche héritière? Si le Ciel dépoſoit en vos mains une fortune immenſe? Si, pouvant être utile au monde, aux infortunés....

CÉCILE.

Qu'entends-je !.... Expliquez-vous, ma Sœur....

Mère OPPORTUNE.

On peut être alors bienfaitrice d'un Couvent.....

Mademoiſelle de SAINT-FIRMIN.

Enrichir celles qui firent vœu de pauvreté, n'eſt pas je crois le meilleur uſage qu'on puiſſe faire de ſa fortune.... Mais fonder des hôpitaux, s'occuper d'établiſſemens utiles à l'humanité, en former les réglemens, préſider ſoi-même à l'exécution, y veiller, y donner tous ſes ſoins, voilà les projets qui conviennent à l'ame véritablement pieuſe, noble & bienfaiſante; & ce n'eſt pas dans le fond d'une retraite qu'on peut les accomplir. Enfin, ma Sœur, je vais à préſent vous parler ſans détour; notre Oncle eſt mort, & nous laiſſe le ſort le plus brillant.... Cette nouvelle deſtinée vous impoſe de nouveaux devoirs; inutiles au monde, il nous eſt permis de ſuivre nos goûts; mais la

poſſibilité de ſecourir les malheureux & d'offrir un grand exemple, doit nous arracher de la ſolitude la plus chérie. Ah ! quand on peut vivre pour le bonheur des autres, peut-on ne vouloir vivre que pour ſoi même? .... Cécile, vous vous taiſez ; mais je vois couler vos larmes.... Ah, parlez, que dois-je eſpérer? ....

CÉCILE.

Quoi, ſe peut-il? ... Ma Sœur ! .... Grand Dieu ! ....

La Mère OPPORTUNE.

Ma Sœur Cécile ne ſe laiſſera point tenter, j'en ſuis ſûre. (*A part.*) Courrons avertir l'Abbeſſe, le danger me paroît preſſant. (*Elle ſort précipitamment.*)

Mademoiſelle de SAINT-FIRMIN.

Eh quoi, chère Cécile, balanceriez-vous encore ? Ah, ma Sœur, que faut-il donc pour vous ouvrir les yeux ? L'amitié, la raiſon ont-elles à jamais perdu tous leurs droits ſur vous?.... Écoutez du moins la compaſſion ; je meurs ſi vous accompliſſez ce ſacrifice affreux ! .... Je

ne puis goûter de bonheur ſans vous... Prends pitié de ma foibleſſe, ſi c'en eſt une.... C'eſt ta Sœur, c'eſt ton Amie qui t'en conjure à genoux. (*Elle ſe jette à ſes pieds.*)

CÉCILE, *la relevant.*

Ma Sœur.... O ! ma Sœur !..... Si vous liſiez dans mon ame !.... Ah, laiſſez-moi reſpirer un moment....

Mademoiſelle de SAINT FIRMIN.

Cécile..... achevez.....

SCÈNE IX.

Mademoiſelle de SAINT-FIRMIN, CÉCILE, CALISTE.

CALISTE, *accourant.*

AH, que viens-je d'apprendre, ma chère Cécile ?....

Mademoiſelle de SAINT-FIRMIN.

Hélas ! Cécile n'a point encore prononcé...

CALISTE.

CALISTE.

Je vais parler pour elle. (*A Mademoiſelle de Saint-Firmin.*) Malgré ſa diſcrétion, j'ai ſu lire dans ſon cœur ; l'état où je la vois confirme mes ſoupçons....

CÉCILE.

Ah, ma Sœur ! Ah, Caliſte !....

Mademoiſelle de SAINT-FIRMIN.

Eh bien ?....

CALISTE, *à Mademoiſelle de Saint-Firmin.*

Pour augmenter votre fortune, pour vous rendre à votre Amant, pour lever l'obſtacle que l'avarice d'une mère injuſte oppoſoit à votre bonheur, Cécile ſe ſacrifioit ; ſon goût pour la retraite n'étoit qu'une feinte....

Mademoiſelle de SAINT-FIRMIN.

Cécile !.... Grand Dieu !.... (*Elle tombe ſur une chaiſe.*)

CÉCILE, *ſe jetant dans ſes bras.*

Ma Sœur !... ma chère amie !... jugez de mon bonheur en ce moment !....

Mademoiſelle de SAINT-FIRMIN.

Quoi, c'eſt à moi que tu t'immolois!.... Quelle preuve cruelle & chère d'une tendreſſe qui n'eut jamais d'exemple!.... Mais, comment ai-je pu m'y laiſſer tromper, & comment pouvois-tu croire aſſurer mon bonheur en ſacrifiant le tien?.... L'excès de ta généroſité te rendit injuſte & barbare; tu ſéparois ton ſort de celui de ton amie; tu ne ſongeois pas que j'en devois partager toute l'horreur, & que nos deſtinées ſont communes....

CÉCILE.

Je me ſuis peut-être égarée.... mais, à ma place, ma Sœur auroit fait comme moi....

CALISTE.

Quel événement! qu'il me cauſe de joie!..... Mais je ſuis ici la ſeule qui en éprouve.... Les Religieuſes ſont outrées; le récit de la Mère Opportune a jeté l'alarme dans la maiſon: on tenoit conſeil quand je ſuis venue; & vous allez voir bientôt l'Abbeſſe.... Ah, juſtement, la voici....

SCÈNE X ET DERNIÈRE.

CÉCILE, Mademoiſelle de SAINT-FIRMIN, CALISTE, la Mère OPPORTUNE, L'ABBESSE.

L'ABBESSE, *à Mademoiſelle de Saint-Firmin.*

MADEMOISELLE, il eſt temps de faire ceſſer le ſcandale que vous venez de donner à ma maiſon, en cherchant vainement à ſéduire une de mes Novices. Je vous ſupplie de vouloir bien vous retirer. (*A Cécile.*) Et vous, ma chère enfant, je ſais quelle a été votre courageuſe réſiſtance, elle augmente mon eſtime pour vous, & celle de toute la Communauté.

CÉCILE.

Si je n'ai pu l'obtenir qu'à ce titre, on s'abuſe, Madame, & je n'en ſuis pas digne; je vais ſuivre ma Sœur, & pour ne jamais me ſéparer d'elle. (*Elle l'embraſſe.*)

L'ABBESSE.

Quoi, Cécile, vous ſeriez capable de cette indigne foibleſſe?

La Mère OPPORTUNE.

Non, non, c'eſt une mauvaiſe tentation dont elle va ſe repentir, je le parie.....

Mademoiſelle de SAINT-FIRMIN.

Allons, ma Sœur, ne différons plus....

CÉCILE.

Un moment.... (*A Caliſte.*) Aimable & chère Caliſte, ma joie ſeroit pure & parfaite ſi dans ce jour heureux je pouvois ne pas me ſéparer de vous: ſi la raiſon ſeule vous retenoit ici, l'amitié vous offre un aſyle, daignez l'accepter.....

L'ABBESSE, *à Cécile.*

Quoi, vous oſez en ma préſence....

CALISTE.

Raſſurez-vous, Madame, ma réponſe va vous ſatisfaire. (*A Cécile.*) Vous me pénétrez de reconnoiſſance; mais je n'envie point votre ſort; je ſuis contente du mien, & rien ne peut le changer. La vertu fera mon bonheur ici; elle fera le vôtre ſur un théâtre plus brillant; on ne peut être heureux que par elle: vous l'éprouverez dans le tumulte & l'éclat, comme moi dans la ſolitude & l'obſcurité.

FIN.

LES
ENNEMIES GÉNÉREUSES,
COMÉDIE
EN DEUX ACTES.

PERSONNAGES.

La Marquiſe D'ELSIGNY.

CIDALIE.

La Baronne de TRAZILE.

DORINDE, *Belle-Sœur de la Baronne.*

MÉLITE, *Parente de la Marquiſe.*

VICTORINE, *Femme-de-Chambre de la Marquiſe.*

La Scène eſt à Paris, chez la Marquiſe.

LES ENNEMIES GÉNÉREUSES, COMÉDIE.

Un Sexe né pour plaire eſt-il fait pour haïr ?
Le Prix du ſilence, Comédie de Boiſſy.

ACTE I.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le Théâtre repréſente un Salon.

LA MARQUISE, VICTORINE.

LA MARQUISE, *tenant un papier & le parcourant.*

QUE de viſites !.... Quelle liſte, bon Dieu ; que je ſuis heureuſe de n'avoir pas vu tout cela.... En vérité, la moitié de ces noms me ſont inconnus.

VICTORINE.

C'eſt que vous les avez oubliés ; cela eſt tout ſimple, après une abſence de trois mortelles années ! .....

La MARQUISE.

Il me paroît, Victorine, que vous ne regrettez pas la Suède.

VICTORINE.

On ne peut regretter que Paris..... Mais vous-même, Madame, hier en arrivant, en paſſant cette charmante barrière, vous étiez dans un raviſſement ! ....

La MARQUISE.

Ah ! Victorine, le plus beau moment de ma vie c'eſt celui où j'ai joui du bonheur de me retrouver entre les bras d'un père & d'une mère ſi dignes de ma tendreſſe ! .... Avec quelle bonté ils ont daigné venir au-devant de moi, & faire cent lieues pour me voir deux jours plus tôt ! .... Quel fut mon ſaiſiſſement & ma joie en appercevant leur voiture, en me précipitant de la mienne, en tombant à leurs pieds !...

Digitized by Google

Que je plains les cœurs endurcis qui n'éprouvent point dans toute ſa force ce ſentiment délicieux, l'amour filial, ce pur & premier penchant gravé dans l'ame, même avant que la raiſon en faſſe une vertu, & que la reconnoiſſance & l'habitude devroient, avec le temps, rendre ſi doux, ſi cher & ſi ſacré.

VICTORINE.

Je me flatte, Madame, que vous ne quitterez plus une famille dont vous faites toute la ſatisfaction.... Ma foi, ſi M. le Marquis retourne à ſon ambaſſade de Suède, & s'il me demande mon avis, je lui conſeillerai de nous laiſſer ici... Qu'en penſez-vous, Madame?

La MARQUISE.

Il eſt cruel ſans doute de quitter ſon pays; mais, Victorine, il eſt ſi doux de remplir ſes devoirs! La récompenſe eſt toujours au-deſſus du ſacrifice. Ne l'éprouvé-je pas? J'ai ſuivi M. d'Elſigni; je partis, je l'avoue, accablée de triſteſſe; mais aujourd'hui combien je ſuis dédommagée de ce que j'ai ſouffert, par ſa

confiance, ſa reconnoiſſance & ſa vive & tendre amitié! Ce ſacrifice m'a valu ſon eſtime, il m'a même rendue plus chère à ma famille, à mes amies, plus intéreſſante aux yeux du monde; mon cœur, mon amour-propre doivent être également ſatisfaits; je me retrouve enfin réunie à tout ce que j'aime, & plus digne d'en être aimée! Ah! peut-on trop payer un ſemblable bonheur? ....

VICTORINE.

Oui, vous avez raiſon, Madame, & je vois que, ſeulement pour notre intérêt, nous devrion toujours être honnêtes, cela réuſſit tôt ou tard. Le plaiſir que vous avez eu hier au ſoir & ce matin à revoir tous vos parens, tous vos amis; à recevoir leurs éloges, à répondre à leurs queſtions; & ces pleurs de joie que vous faiſiez répandre, ces tranſports que vous inſpiriez, vous n'auriez pas joui de tout cela ſans ce voyage & cette longue abſence; ſans compter que l'Opéra & la Comédie, dont vous étiez laſſe quand nous ſommes parties, vont être

pour vous des amuſemens tout nouveaux, & vous enchanteront comme la première année de votre mariage.....

La MARQUISE.

Ainſi vous voyez, Victorine, qu'on s'afflige ſouvent de ce qui doit être la ſource d'un bien. Que nous ſerions heureux ſi nous avions plus de courage & de réſignation! Je ſuis récompenſée de ce que j'ai fait; vous l'êtes auſſi, ma chère Victorine, de m'avoir ſuivie; cette preuve de votre attachement m'a donné pour vous une amitié véritable. Vous m'étiez d'une ſi grande reſſource dans un pays étranger; nous parlions de la France, nous cauſions ſouvent enſemble. Je conſerverai cette habitude, je vous le promets, puiſque vous m'avez convaincue de la bonté de votre cœur, & de l'honnêteté de vos ſentimens.

VICTORINE.

Eh bien, Madame, permettez-moi donc de haſarder une queſtion que je n'oſois vous faire. Je ſais à quel point vous aimez Madame

Cidalie ; je ne l'ai vue qu'un moment hier quand elle vint ici ; mais je l'ai trouvée d'une triſteſſe, d'un changement !.... Eſt-ce qu'elle n'eſt plus heureuſe comme elle l'étoit autrefois ?

La MARQUISE.

Hélas ! elle eſt bien à plaindre ; elle eſt depuis deux ans brouillée avec ſon amie intime.

VICTORINE.

Son amie qui s'eſt remariée, qui s'appelle aujourd'hui Madame la Baronne de Trazile ?

La MARQUISE.

Juſtement.

VICTORINE.

Oh, mon Dieu, que j'en ſuis fâchée ; elles s'aimoient tant, elles étoient ſi aimables !....

La MARQUISE, *en regardant ſa montre.*

Il eſt dix heures, Mélite ne vient point, & j'ai encore deux viſites à faire avant le dîner....

VICTORINE.

Le temps ne l'a point changée apparemment ; car je me ſouviens qu'autrefois vous la grondiez

toujours ſur ſon peu d'exactitude. Comme elle vous impatientoit, & en même-temps vous faiſoit rire la première année de ſon mariage quand vous lui ſerviez de chaperon !.... Et comme elle ſe moquoit de vos leçons, parce que vous étiez preſqu'auſſi jeune qu'elle !.....

La MARQUISE.

Elle n'a que vingt-trois ans ; mais malgré ſa jeuneſſe & ſon air quelquefois étourdi, elle eſt remplie de raiſon ; elle eſt d'ailleurs ſi franche, ſi naturelle, ſon cœur eſt ſi bon !.... J'entends quelqu'un.... C'eſt peut-être elle.

VICTORINE.

Oui, juſtement.

La MARQUISE.

Laiſſez-nous, Victorine.

SCÈNE II.

La MARQUISE, MÉLITE.

La MARQUISE.

EH BIEN, il y a une heure que je vous attends.

MÉLITE.

Je l'ai fait exprès pour vous prouver que l'abſence ne peut rien ſur moi, & que je ſuis toujours la même.

La MARQUISE.

Mais vous pouviez vous épargner cette peine; car j'ai toujours jugé que vous ſeriez incorrigible.

MÉLITE.

Fort bien!.... A préſent il me faut un petit ſermon, enſuite vous m'embraſſerez, & je ſerai rentrée dans tous mes droits; car c'eſt ainſi que commençoient jadis toutes nos entrevues.

La MARQUISE.

Je vous garde le ſermon pour une autre fois.

Mais parlons de Cidalie; contez-moi donc tout ce que vous ſavez de cette étrange rupture....

MÉLITE.

Mais elle vous écrivoit, ne vous en a-t-elle pas parlé?

LA MARQUISE.

Elle me mandoit ſimplement qu'elle étoit fort à plaindre, qu'elle ne ſe conſoleroit jamais d'avoir perdu une amie qui lui ſeroit toujours chère, & que rien ne pouvoit remplacer dans ſon cœur. Les lettres de la Baronne contenoient à-peu-près les mêmes choſes; enfin je n'ai pu obtenir ni de l'une ni de l'autre le moindre éclairciſſement ſur les raiſons qui les ont brouillées. Mais l'on dit ſouvent ce qu'on n'oſeroit écrire; & vous qui ne les avez pas quittées, vous devez être plus inſtruite que moi.

MÉLITE.

Je ne manquois aſſurément ni d'intérêt pour elles, ni de curioſité; je les ai queſtionnées toutes les deux avec une perſévérance infatigable; mais je n'ai pu leur arracher juſqu'ici la

plus légère preuve de confiance à cet égard. Quoique brouillées, elles ſemblent s'entendre encore ; le même eſprit les anime toujours.

LA MARQUISE.

Quel dommage que deux perſonnes d'un mérite ſi diſtingué ayent ceſſé de ſe convenir ! Qui peut rompre des liens formés par la conformité des principes & des caractères ? Ah, ſi cette chaîne ſi douce n'eſt pas durable, où trouver un bonheur ſur lequel on doive compter ?

MÉLITE.

Enfin je ne puis vous donner des détails poſitifs ſur le fond de cette ſingulière hiſtoire ; mais je vous inſtruirai des conjectures du monde & des miennes. Premièrement, on croit avec aſſez de vraiſemblance, que la principale cauſe de la brouillerie fut le mariage de la Baronne, quoique la rupture n'ait éclaté que huit mois après.

LA MARQUISE.

Cidalie pouvoit avec raiſon blâmer le choix de ſon amie ; la mauvaiſe réputation du Baron, la

la médiocrité de ſa fortune devoient lui faire regarder ce mariage comme une folie très-condamnable.

MÉLITE.

L'événement n'a que trop juſtifié cette opinion; on prétend que la Baronne eſt bien malheureuſe dans ſon intérieur, & que ſa fortune eſt dans un déſordre!.... Connoiſſez-vous la ſœur de ſon mari?

La MARQUISE.

Dorinde?.... Non; & l'on m'en a dit beaucoup de mal.

MÉLITE.

Je ne doute pas que la brouillerie de Cidalie & de la Baronne ne ſoit entièrement ſon ouvrage; il y a quelque noirceur là-deſſous que le temps dévoilera. Ce qui eſt certain, c'eſt que Dorinde déteſte Cidalie, qu'elle la déchire ſans aucun ménagement, & qu'elle eſt même parvenue à perſuader en général que tous les torts ſont de ſon côté. Elle n'articule aucun fait contre elle; mais la calomnie ſait ſe produire

ſous tant de formes ! Ne pouvant vraiſemblablement rien prouver, Dorinde ne ſe permet que des accuſations vagues ſur le caractère & le cœur de Cidalie. Elle ne dit rien de poſitif, mais donne beaucoup à entendre. Souvent un air myſtérieux, un ſoupir, une exclamation, ont ſu noircir l'innocence avec plus de ſuccès que les menſonges les plus détaillés n'auroient pu le faire. Enfin, Dorinde perſuade par ſa conduite que l'honnêteté l'empêche ſeule de s'expliquer plus clairement; & c'eſt ainſi que, par un art déteſtable, elle paroît ménager celle qu'elle opprime.

La MARQUISE.

Horrible hypocriſie ! .... Comment peut-elle en impoſer ? .... Comment oſe-t-on dire qu'on eſt incapable de haïr l'objet dont on déchire la réputation ?..... Quel chagrin me cauſe ce triſte détail ! .... Et cette femme méchante, artificieuſe, Dorinde enfin, a remplacé, dit-on, dans le cœur de la Baronne, la douce, l'aimable Cidalie ?....

MÉLITE.

Non, ne le croyez pas, l'artifice peut ſubjuguer, mais il n'attachera jamais. La Baronne ſe laiſſe conduire par ſa belle-ſœur, ſes yeux ſont faſcinés, ſa raiſon eſt ſéduite ; mais, en dépit de l'intrigue & de la méchanceté, Cidalie eſt toujours au fond de ſon cœur.

LA MARQUISE.

Et vous penſez qu'il eſt impoſſible de les raccommoder ?

MÉLITE.

J'en ſuis convaincue. Elles ne ſe plaignent ni l'une ni l'autre ; elles ſe ſont impoſées un ſilence inviolable ſur les motifs qui les ont déſunies ; comment pourroit-on les rapprocher ? Elles n'ont ni aigreur, ni reſſentiment, mais elles ſont fermement décidées à ne jamais ſe revoir ; & juſqu'ici elles ont repouſſé avec inflexibilité toutes les tentatives de leurs amis à ce ſujet. Moi, qui les aime toutes deux, je n'ai rien négligé pour les réconcilier ; & je me ſuis brouillée vingt-fois avec elles de dépit de n'avoir pu y

parvenir. Enfin, j'ai pris mon parti, & je vois clairement à préſent que leur réſolution eſt inébranlable. Cependant, comme vous étiez, après la Baronne, ce que Cidalie aimoit le mieux, peut-être aurez-vous plus de ſuccès; je le ſouhaite, mais je l'eſpère foiblement.

La MARQUISE.

Je les ai déjà vues l'une & l'autre un moment hier La Baronne doit venir ce matin, & m'a demandé la permiſſion de m'amener ſa belle-ſœur; je vous avoue qu'un ſemblable tiers me ſera fort déſagréable.

MÉLITE.

Je reconnois-là Dorinde; elle a entendu parler de votre amitié pour Cidalie, & ne veut pas que vous entreteniez la Baronne tête-à-tête.

La MARQUISE.

Eh bien, à la bonne-heure, je dirai devant elle tout ce que j'aurois dit en ſon abſence.

MÉLITE.

Comme vous ne la connoiſſez pas, je vais vous la dépeindre avec exactitude. Elle a ce

qu'on appelle dans le monde de l'eſprit, & un *ton excellent ;* c'eſt-à-dire, qu'elle débite avec aiſance la douzaine de petites phraſes de complimens d'uſage, que vous avez eu la bonté de m'apprendre jadis en huit jours ; & que d'ailleurs elle ſe plaît à conter, de temps en temps, quelques hiſtoires dont tout le ſel conſiſte à jeter un ridicule ſur une perſonne de la ſociété. Elle eſt remplie d'égards pour les gens de ſa connoiſſance, & de politeſſe pour ceux dont la conſidération eſt bien établie ; mais pour tous les autres, elle affecte un dédain qui va quelquefois juſqu'à l'impertinence la plus ridicule. Ce n'eſt jamais ni ſon goût, ni l'eſtime qui peuvent lui faire deſirer une liaiſon, elle n'eſt conduite que par l'intérêt ou l'opinion des autres. On ne lui paroît aimable qu'autant qu'on eſt à la mode ; c'eſt dans un cercle qu'il faut briller pour lui plaire ; & ſi l'on y réuſſit, on pourra l'ennuyer tête-à-tête ſans qu'elle le trouve mauvais. C'eſt ainſi que, par l'excès d'une abſurde vanité, elle a renoncé au droit naturel, dont ne pourroit ſe dépouiller

la perſonne la plus modeſte, celui de juger par ſoi-même. On prétend qu'elle eſt capable des meilleurs procédés, parce qu'elle paſſe ſa vie à faire des viſites & à écrire des billets. Comme elle eſt capricieuſe, on dit auſſi qu'elle eſt piquante; mais, au vrai, c'eſt une perſonne très-commune, dont le mauvais cœur a gâté l'eſprit, incapable de ſentir le prix du vrai mérite; admiratrice des petits talens, inſenſible aux grandes vertus, envieuſe de la ſupériorité. Elle a, par beaucoup d'intrigues & d'artifice, acquis quelques partiſans. Le cercle de ſes liaiſons eſt très-étendu; mais elle s'eſt fait un plus grand nombre d'ennemis; & elle n'a pas un ſeul ami ſur lequel elle puiſſe compter.

La MARQUISE.

Voilà un affreux portrait! &, par malheur, il reſſemble à plus d'un original. Combien la vanité a corrompu de cœurs!.....

MÉLITE.

Elle ne corrompt guère que la médiocrité, & doit perfectionner les eſprits ſupérieurs.

L'orgueil d'un ſot n'eſt qu'un mouvement toujours aveugle & bas; ſon but eſt frivole, ſes moyens mépriſables; & le dépit de ne pouvoir atteindre à de brillans ſuccès, produit cette envie noire & lâche qui le caractériſe & le punit. Mais l'orgueil de l'homme d'eſprit eſt éclairé, noble, ſublime; &, n'aſpirant qu'aux grandes choſes, il peut y conduire, &, par la juſteſſe de ſes calculs, tenir ſouvent lieu de vertus. Il fera fuir le vice, il rendra bienfaiſant, il mettra ſa gloire à pardonner; enfin, avide de la ſeule admiration qui ſoit flatteuſe, & qui ne s'accorde qu'au vrai mérite, il fera par ambition tout ce que font les ames vertueuſes pour ſatisfaire l'heureuſe inclination qu'elles ont reçue de la nature.

La MARQUISE.

Savez-vous, ma chère Mélite, que vous m'étonnez. L'abſence m'a privée, pendant trois ans, du plaiſir de m'entretenir avec vous; mais ce temps, qui m'a paru ſi long, vous l'avez utilement employé à perfectionner votre eſprit;

& je vous avoue que cette converſation ajoute encore à l'opinion que vos lettres m'avoient déjà donnée de votre raiſon.

MÉLITE.

Ce changement devroit-il vous ſurprendre ? Pendant votre abſence, ne ſuis-je pas devenue mère ?..... Quelle révolution ce titre ſi cher a cauſé dans mes idées !... Il m'a valu dix années d'expérience. Si vous ſaviez à quel excès j'aime déjà cette enfant qui ne peut m'entendre ! Objet de toutes mes rêveries, de mes plus doux projets, elle fixe entièrement mes yeux ſur l'avenir, par le bonheur que j'y découvre, & qu'elle ſeule me promet. Je veux l'élever ; jamais ma fille ne me quittera. Je dois donc chercher à me rendre capable de remplir un jour les obligations que je m'impoſe. Je m'inſtruis, je lis, je réfléchis, je travaille pour ma fille ; je pourrai former ſon eſprit & ſon cœur ; ces connoiſſances que j'acquiers, je pourrai les lui communiquer ; enfin, elle me devra tout. De ſi douces eſpérances me dé-

dommagent déjà des peines que je prends, & de tous les ſacrifices que je fais.

La MARQUISE.

Je vois avec une ſatisfaction inexprimable, ma chère Mélite, que votre bonheur eſt aſſuré: vous ne le cherchez plus dans ces plaiſirs factices d'une tumultueuſe diſſipation; vous rentrez en vous-même; & c'eſt-là, c'eſt au fond de votre cœur que la Nature a placé la ſeule félicité que vous puiſſiez trouver ſur la terre....

SCÈNE III.

La MARQUISE, MÉLITE, VICTORINE.

VICTORINE, *à la Marquiſe.*

MADAME, vos chevaux ſont mis.

La MARQUISE.

Quelle heure eſt-il?

VICTORINE.

Midi paſſé.

La MARQUISE.

Allons, je vais ſortir. (*A Mélite.*) Vous dînez avec moi : vous m'attendrez ?

MÉLITE.

Oui ; & dans votre abſence, je recevrai vos viſites. N'attendez-vous pas la Baronne ?

La MARQUISE.

Eh mon Dieu oui ; & peut-être Cidalie viendra-t-elle auſſi : il faudroit la faire paſſer par le petit eſcalier, afin que la Baronne ne la rencontrât pas....

MÉLITE.

N'ayez aucune inquiétude, je donnerai les ordres néceſſaires : nous allons en cauſer Victorine & moi.

La MARQUISE.

Adieu donc, je vous laiſſe ; dans une heure je ſerai de retour.

SCÈNE IV.

MÉLITE, VICTORINE.

MÉLITE.

ATTENDONS ici la première des deux qui viendra, de Cidalie ou de la Baronne; enſuite nous irons donner des ordres pour l'autre. Mais à préſent, Victorine, parlez-moi un peu, je vous prie, de la Suède, de votre Maîtreſſe, de la vie que vous meniez. Je meurs d'envie d'avoir des détails là-deſſus. J'ai fait hier mille queſtions à la Marquiſe; mais elle parle d'elle avec tant de réſerve, que je ne ſuis ſatisfaite qu'à moitié. Elle prétend qu'elle étoit heureuſe là-bas; heureuſe à Stokolm! & pendant trois ans; heureuſe ſi long-temps & ſi loin!..... J'ai peine à le croire, je l'avoue.

VICTORINE.

Oui, Madame, elle vous a dit la vérité. Pendant ces trois années je ne lui ai pas vu un moment d'humeur.

MÉLITE.

Elle a tant de courage & de raiſon!.... Mais comment pouvoit-elle ſe plaire dans un pays, où, pour toute ſociété, elle n'avoit que des Suédois?..... Elle n'entendoit pas leur langue, par conſéquent point de converſation.

VICTORINE.

Preſque tous les gens de la Cour parlent François, & Madame diſoit que les vertus & les agrémens ſont de tous les pays.

MÉLITE.

Mais ſon mari qui, entre nous, eſt d'un caractère ſi jaloux, ſi violent, devoit bien la tourmenter; elle étoit-là entièrement livrée à ſon autorité, ſans amis, ſans parens; elle a cruellement ſouffert, j'en ſuis ſûre.

VICTORINE.

Eh bien, Madame, point du tout. Monſieur a été ſi touché du ſacrifice que Madame faiſoit en quittant ſa famille & Paris, que la reconnoiſſance a fait de lui un autre homme. Madame

a achevé de le ſubjuguer en Suède par ſa douceur, ſon égalité, & la manière charmante dont elle faiſoit les honneurs de ſa maiſon; & ſur-tout en ne paroiſſant jamais s'ennuyer un moment & ſe repentir du parti qu'elle avoit pris. Enfin, à préſent, Monſieur a pour elle autant de confiance & d'eſtime que vous lui avez vu autrefois de paſſion & d'inquiétude; & il n'eſt occupé que du ſoin de la rendre heureuſe.

MÉLITE.

Voilà ce qu'on gagne à remplir de bonne grace ſes devoirs: la paix intérieure & l'admiration de ce monde, qui, ſouvent, nous entraîne au mal, mais qui toujours applaudit au bien..... Mais, Victorine, j'entends le bruit d'une voiture, c'eſt ſûrement la Baronne. Toute réflexion faite, comme elle doit venir avec ſa belle-ſœur, je ne me ſoucie pas de la voir. Reſtez ici, vous la prierez d'attendre: moi, je vais dans le cabinet de la Marquiſe, & j'y recevrai Cidalie, ſi elle vient. L'eſcalier dérobé eſt dans la garderobe?

VICTORINE.

Oui, Madame.

MÉLITE.

C'eſt bon. (*Elle ſort.*)

VICTORINE.

Que de précautions pour empêcher deux perſonnes qui s'aimoient tant de ſe rencontrer! Quels changemens peuvent arriver en trois années!.... J'entends quelqu'un; ce ſont apparemment ces Dames. Ah, juſtement; voilà Madame la Baronne, & ſans doute ſa belle-ſœur.

SCÈNE V.

LA BARONNE, DORINDE, VICTORINE.

La BARONNE, *à Dorinde.*

ELLE n'y eſt pas....

VICTORINE.

Madame eſt allée chez Madame ſa mère; mais elle va rentrer.

LA BARONNE.

Il ſuffit, nous l'attendrons ici. (*Victorine ſort.*) Je vous avoue, ma chère Dorinde, que cet entretien avec la Marquiſe me trouble beaucoup; je voudrois en être quitte. Elle va me parler de Cidalie, & me faire mille queſtions auxquelles je ne pourrai répondre, & qui ne ſerviront qu'à renouveller mes chagrins.

DORINDE.

Vos chagrins! .... Vous devez haïr Cidalie; comment a-t elle pu conſerver encore le droit de vous affecter, de vous troubler, après avoir perdu tous ceux qu'elle avoit à votre eſtime?

LA BARONNE.

Vous m'avez ouvert les yeux ſur elle; vous m'avez prouvé qu'elle me trompoit; mais enfin elle m'aimoit autrefois..... Et je l'ai ſi tendrement aimée! Ce ſouvenir ne peut s'effacer de mon cœur; il me préſervera toujours de la haine..... Non, je ne puis la haïr! ....

DORINDE.

Plus vous l'avez aimée, plus elle eſt ingrate,

plus votre reſſentiment doit être implacable. Les injures ſe gravent profondément dans les ames fortes; & quand on eſt capable d'aimer paſſionnément, on doit l'être de haïr avec violence.

La BARONNE.

La véritable force qui vient de la grandeur d'ame, eſt de ſavoir vaincre ſes paſſions, & non de s'y livrer. La haine & la vengeance ne ſont à mes yeux que des foibleſſes honteuſes & criminelles. Malheur à celui qui s'enorgueillit de connoître la haîne; il montre en même-temps la noirceur de ſon ame, & le déréglement de ſon eſprit. Eh, quoi, s'applaudir de nourrir un affreux ſentiment qui nous tourmente & nous déchire; s'occuper du malheureux objet qui l'excite, pour ne lui ſouhaiter que des peines, pour n'en dire que du mal; s'affliger de ſes ſuccès; jouir de ſes fautes & de ſes revers! .... O Ciel! le cœur qui s'abandonne à ces horribles mouvemens, peut-il goûter un inſtant de repos, & n'eſt-il pas auſſi lâche qu'inhumain?

DORINDE.

DORINDE.

Cette haine féroce que vous me dépeignez, me fait horreur, & je ne la conçois pas ; mais je ne parlois que de celle des ames généreuſes.

La BARONNE.

Il n'en eſt point pour elles. Croyez que la définition que j'ai faite de la haine n'eſt pas exagérée ; j'aurois pu même y ajouter quelques traits encore plus odieux, en détaillant les excès où peut entraîner ce deſir de vengeance qu'elle inſpire.

DORINDE.

Au reſte, vous n'aurez pas de peine à me perſuader que la haine doit être ſurmontée par la vertu, & qu'elle eſt incompatible avec la ſenſibilité. J'ai des ennemis, mais je ne hais perſonne ; & c'eſt, je l'avoue, ſans beaucoup de réflexion que je vous ai dit tous les *lieux communs* qu'on débite ſur la haine; ce n'étoit ni mon cœur, ni mon eſprit qui vous parloient, c'étoit le monde.

La BARONNE.

Le vice, ainſi que la vertu, a pluſieurs maximes qui ont paſſé en proverbes; vous avez, ma ſœur, trop de droiture & d'eſprit pour les adopter. Ces ſentences pernicieuſes éblouiſſent les ſots, enhardiſſent les méchans; mais elles ſont heureuſement ſi abſurdes, que le plus léger examen de la raiſon ſuffit pour en démontrer l'infamie, & pour armer contre le danger de les entendre répéter ſi ſouvent.

DORINDE.

Il eſt certain qu'avant d'adopter une maxime on devroit y réfléchir & l'approfondir avec ſoin, ſur-tout lorſqu'on vit dans le grand monde, où tant de mauvais principes circulent néceſſairement, par la méchanceté qui les ſème, & la légéreté qui les recueille & les répand encore. Mais, revenons à la Marquiſe, que lui direz-vous?

La BARONNE.

Rien abſolument ſur les motifs de ma brouillerie avec Cidalie.

DORINDE.

Fort bien; point de détails; j'approuve infiniment cette généroſité, elle eſt dans mon ame; vous ſavez que je vous l'ai toujours conſeillée. Mais ſoyez ſûre que Cidalie vous aura noircie auprès de la Marquiſe; ainſi, à votre place, je ne me piquerois pas de l'épargner, comme vous avez fait juſqu'ici, & je dirois que j'ai les plus grands ſujets de plainte....

LA BARONNE.

Non, non, je ne veux point démaſquer une perſonne qui me fut ſi chère. Lui enlever l'eſtime de la ſeule amie qui lui reſte, ne ſeroit qu'une vengeance odieuſe, indigne de moi. Quel triomphe pour nos ennemis, s'ils pouvoient, par de mauvais procédés, nous engager à ſortir des bornes de la juſtice & de la modération, & nous faire imiter l'action qui les avilit!..... Ah! s'il eſt poſſible que Cidalie me haïſſe, du moins elle ne peut me mépriſer; je ne me démentirai point, il m'eſt doux de penſer que je ſuis digne des regrets de l'amie qui m'a trahie....

DORINDE.

Quel aſcendant elle avoit ſur vous!... Ne pouvoir encore à préſent parler d'elle ſans vous attendrir! cela eſt inconcevable.

LA BARONNE.

Peut-on être autrement pour un objet que l'on a aimé dix ans? Elle n'eſt pas, il eſt vrai, ce que je la croyois; mais, malgré ſes torts, ne dois-je pas toujours reſpecter en elle l'amie que j'avois choiſie, celle que j'avois rendue dépoſitaire de tous mes ſecrets, celle enfin qui fit le charme de ma vie pendant tant d'années?... Permettez-moi de vous faire une queſtion : Si d'affreux procédés nous obligent à nous brouiller avec un frère, à nous ſéparer d'un mari, pouvons-nous avec bienſéance les noircir dans le monde, dévoiler leur méchanceté, & les peindre ſans ménagement ſous d'odieuſes couleurs? Non, ſans doute; une telle conduite révolteroit les gens les moins délicats. Eh, pourquoi l'amitié, ce lien volontaire, cette union ſi douce & ſi pure, n'exigeroit-elle pas

les mêmes ménagemens ?.... Qu'on ceſſe donc de l'appeler une *chaîne ſacrée*, un *ſentiment ſublime*, ou qu'on apprenne à mieux connoître l'étendue des devoirs qu'elle impoſe.

DORINDE.

De tels principes ne me ſont point étrangers. Quels ſacrifices n'ai-je pas faits à l'amitié ? J'oſe dire que *ma manière de ſentir* n'eſt pas commune..... *J'ai fait mes preuves.* Mais je vous avoue que j'ai contre Cidalie une animoſité qui m'étonne moi-même ; car les méchancetés perſonnelles que j'ai eſſuyées ne m'ont jamais rien inſpiré de pareil. Apparemment qu'il faut attâquer mes amis pour exciter mon reſſentiment. Si j'étois l'objet de l'averſion de Cidalie, vous ne me verriez que de la froideur & de la généroſité ; mais elle vous déteſte, & je ne puis lui pardonner .....

La BARONNE.

Elle me déteſte !.... Non, ne le croyez pas ; non, une funeſte jalouſie, une paſſion malheureuſe a pu l'égarer ; mais je ſuis ſûre

qu'elle ne me hait pas.... Rappelez-vous les preuves d'intérêt qu'elle m'a données il y a trois mois dans ma dernière maladie ; elle venoit tous les jours dans mon antichambre ; elle y paſſa deux nuits ; mes gens l'ont vu pleurer, malgré les efforts qu'elle faiſoit pour cacher ſes larmes. A chaque inſtant ſon cœur la trahiſſoit... Et quand on lui dit que j'étois hors de danger, ſa joie, ſes transports lui causèrent une révolution qui la rendit malade à ſon tour....

DORINDE.

Je me rappelle tous ces détails, & je ſuis trop franche pour vous diſſimuler, que je ne vis dans toute ſa conduite qu'une fauſſeté révoltante..... Et mon frère en fut indigné comme moi ; mais je me ſouviens auſſi, que dans votre convaleſcence vous lui écrivites pour lui demander une entrevue ; car vous brûliez du deſir de la voir & de vous raccommoder, & elle vous refuſa. N'étoit-ce pas démentir toutes ces vaines proteſtations de tendreſſe qu'elle vous avoit données ? N'étoit-ce pas avouer

qu'elle n'avoit joué cette comédie que pour en impoſer au Public, & pour ſe rendre intéreſſante.

LA BARONNE.

Non; elle fut de bonne-foi dans les ſoins qu'elle me rendit : elle ne voulut pas me voir, parce qu'elle craignoit une explication : ſon refus me prouva ſeulement qu'elle reconnoiſſoit l'impoſſibilité de ſe juſtifier.....

DORINDE.

Elle auroit dû eſpérer du moins de pouvoir vous abuſer encore. Elle compta trop ſur votre pénétration, & point aſſez ſur votre cœur. Mais, à propos d'elle, on m'a dit ce matin une nouvelle aſſez ſingulière; elle veut marier ſon frère; & vous ne devineriez jamais avec qui?

LA BARONNE.

A qui donc?

DORINDE.

A la fille d'un homme qui vous doit ſa fortune, d'un homme à qui, par votre crédit, vous avez rendu les plus grands ſervices il y a deux ans....

La BARONNE.

M. de Sainval ?

DORINDE.

Préciſément. Vous ſavez que Cidalie s'eſt toujours piquée d'avoir une extrême tendreſſe pour ſon frère, & vous connoiſſez la tournure romaneſque qu'elle ſait donner à tout ce qui la regarde. Auſſi conte-t-elle que le bonheur de ſon frère, & par conſéquent le ſien, eſt attaché à ce mariage ; qu'il a pour cette jeune perſonne la paſſion la plus vraie & la plus intéreſſante.... Et puis des détails, des attendriſſemens.... Son frère heureux.... Une belle-ſœur charmante pour elle.... La félicité de trouver une amie dans la femme de ſon frère.... Et les enfans de ſon frère qui deviendront les ſiens.... Enfin, une emphaſe pathétique, & tous les lieux communs épuiſés ſur les liens chéris de frère & de ſœur, de belle-ſœur, d'enfans, de neveux..... Vous l'entendez.

La BARONNE.

Mais tout cela, au fond, me paroît très-

ſimple. La fille de M. de Sainval eſt en effet une charmante perſonne, par ſa figure, ſes talens, ſon caractère.

DORINDE.

Et puis, elle aura cent mille livres de rente....

La BARONNE.

J'imagine que Cidalie ignore l'intimité de ma liaiſon avec Monſieur de Sainval?

DORINDE.

Quoique cette liaiſon ne ſoit formée que depuis votre brouillerie avec elle, elle en eſt inſtruite : elle a dit l'autre jour, devant vingt perſonnes, qu'il y avoit un grand obſtacle à cette union ; mais qu'elle imaginoit cependant que M. de Sainval, en y réfléchiſſant, penſera que dans cette occaſion il vaut mieux conſulter ſa fille que vos reſſentimens particuliers.

La BARONNE.

On vous a fait une hiſtoire ; quand Cidalie ſeroit capable d'un ſoupçon auſſi bas, elle a trop d'eſprit pour en convenir.

DORINDE.

Elle a beaucoup plus d'artifice que d'eſprit, & elle a fait dans ce genre des maladreſſes infiniment plus groſſières. Je ne vous ai pas dit tout ce que je ſais là-deſſus.... J'épargne votre foibleſſe, & je reſpecte votre prévention.... D'ailleurs, il y a des choſes d'un genre ſi noir, que j'aurois de la répugnance à les articuler... J'ai plus de modération & de réſerve que vous ne croyez.... C'eſt une dangereuſe femme, ſoyez ſûre de cela.... Je conviens qu'elle eſt ſéduiſante; elle a de la grace & de la douceur dans ſes manières; un ton fort noble, un peu trop ſentencieux; au reſte, ce défaut même lui donne un air de raiſon & de ſolidité qui en impoſe; il inſpire l'ennui, mais il attire la conſidération.... Ne pouvant briller par l'eſprit, elle veut ſe faire eſtimer par le bon-ſens, & joint à cet art celui de cacher, ſous des dehors intéreſſans, une ame froide & vindicative, & la plus profonde diſſimulation. Mais, pour revenir au trait que je vous citois d'elle au ſujet de Sainval, demandez à votre mari,

quand il ſera de retour, ſi c'eſt une hiſtoire : on m'a aſſuré que pluſieurs de ſes amis étoient préſens à cette converſation.

La BARONNE.

Eſt-il poſſible qu'elle me faſſe une injure ſi cruelle ?.... Si elle l'a dit, elle eſt d'autant plus coupable qu'elle ne peut le penſer, j'en ſuis certaine..... Changeons d'entretien, ma ſœur, je vous en ſupplie ; ne me parlez jamais d'elle.... Dites-moi, votre frère ne doit-il pas revenir aujourd'hui de la campagne, vous a-t-il écrit ?.....

DORINDE.

Non, & j'ignore même où il eſt.

La BARONNE.

Je n'en ſais pas davantage. Concevez-vous qu'il ſoit parti ſi précipitamment, ſans m'en prévenir ; & que depuis près de quinze jours qu'il eſt abſent, il n'ait pas daigné m'écrire une ſeule fois !.... Ah ! je ne ſuis heureuſe d'aucune manière !

DORINDE.

Il reviendra ſûrement bientôt.....

La BARONNE.

En effet, ſes affaires doivent le rappeler ici, elles ſont dans un tel dérangement!.... Savez-vous ſi M. de Sainval eſt à Paris?.... Comme je ne ſuis arrivée qu'hier aſſez tard de la campagne, je n'ai point envoyé chez lui.....

DORINDE.

Oui, il eſt venu pour vous voir; mais vous étiez chez la Marquiſe; j'ai reçu ſa viſite.

La BARONNE.

N'entends-je pas un carroſſe entrer dans la cour?.... C'eſt apparemment la Marquiſe....

DORINDE.

Elle s'eſt fait attendre un peu long-temps.... Ah çà vous allez me préſenter.... Je ſuis curieuſe de la voir. On dit qu'elle eſt d'une fierté d'avoir été en Suède, d'un orgueil d'avoir ſuivi ſon mari!.... Ces femmes à grands ſen-

timens appellent toujours leurs devoirs des ſacrifices. Cela eſt ſingulier.

La BARONNE.

Et n'eſt-ce pas un ſacrifice de s'arracher du ſein d'une famille qu'on chérit, & dont on eſt adorée ? .... Mais on vient, c'eſt elle.

SCÈNE VI.

DORINDE, la BARONNE, la MARQUISE.

La MARQUISE.

JE ſuis au déſeſpoir de rentrer ſi tard; mais j'ai été forcée d'attendre ma mère.... (*A Dorinde.*) Je compte ſur l'ancienne indulgence de la Baronne; ainſi, Madame, c'eſt à vous ſeule que doivent s'adreſſer mes excuſes.

DORINDE.

Je partage tous les ſentimens de ma ſœur, & je me flatte, Madame, que vous voudrez bien à l'avenir me traiter comme elle.

La MARQUISE.

Puiſque vous me défendez les complimens, vous me permettrez donc, Madame, de parler à la Baronne d'une choſe qui m'intéreſſe au-delà de l'expreſſion, elle connoît ma tendre amitié pour Cidalie, &....

La BARONNE.

Je prévois vos queſtions, j'y vais répondre & vous ouvrir mon cœur autant que je le puis. Des raiſons que je ne veux ni ne dois détailler, m'ont pour jamais ſéparée d'une amie que je regrette & que rien ne peut me rendre. Je n'accuſe point Cidalie, je ne me plains que de ma deſtinée..... Qu'il vous ſuffiſe de ſavoir que votre amitié pour Cidalie, loin de diminuer celle que j'ai pour vous, ajoutera encore à l'eſtime que vous m'avez inſpirée, en me confirmant dans l'opinion que j'avois de la ſolidité de vos ſentimens. Ne m'en demandez pas davantage; je me ſuis preſcrit ſur le reſte un ſilence inviolable.

La MARQUISE.

Cette douceur & cette généreuſe modération ne m'étonnent point en vous ; mais comment ſe peut-il que, malgré tant de ménagemens, Cidalie ſoit ſi cruellement noircie dans le monde ? Les plus odieuſes interprétations, les plus horribles calomnies ſont répandues contre elle. Quand vous ne vous plaignez point, qui donc peut avoir le droit de l'accuſer ?

La BARONNE.

J'ignore d'où peuvent venir ces bruits injurieux & ſans fondement ; mais, d'ailleurs, je ſais que la méchanceté ne m'a pas épargnée davantage.

DORINDE.

On ne peut empêcher le monde de former des conjectures, & de juger d'après les vraiſemblances qu'il croit appercevoir, ou qu'il ſuppoſe.

La MARQUISE.

Les vraiſemblances !.... Quand on a connu

Cidalie, & quand on n'eſt aveuglé ni par l'envie, ni par la haine, il n'y a nulle *vraiſemblance* qu'elle ſoit capable de fauſſeté & de perfidie.

DORINDE.

Les ennemis de Cidalie prétendent qu'elle a tort; ceux de ma ſœur ſoutiennent que Cidalie a raiſon; je ne vois rien dans tout cela que de fort ordinaire.

La MARQUISE.

Non, Madame; on déchire Cidalie avec d'autant plus de facilité, qu'elle & ſes amis ſont incapables d'uſer de repréſailles; & je puis vous aſſurer que tout le monde s'accorde à plaindre la Baronne.

La BARONNE.

Ainſi vous penſez donc que la modération que je témoigne n'eſt qu'un artifice?

La MARQUISE.

Que dites-vous, ma chère Baronne? Pouvez-vous concevoir un ſemblable ſoupçon? ....

Je

Je n'accuſe que ceux qui, ſous le voile de l'amitié, vous abuſent, vous trahiſſent; puiſque, loin d'imiter votre généroſité, ils ſe ſervent de votre nom afin de ſatisfaire leur haine particulière, en tâchant de noircir & de calomnier une perſonne aſſez noble pour n'oppoſer à de tels outrages que le mépris & le ſilence.

DORINDE.

Ces déclamations, Madame, ne me ſont point nouvelles, je les reconnois; Cidalie vous a communiqué ſa chaleur.... & ces diſcours violens dictés par elle, prouvent comment elle garde ce ſilence eſtimable que vous vantez.

La MARQUISE.

Je ne parle point d'après Cidalie, Madame; & pour ne vous laiſſer aucun doute à cet égard, c'eſt de ma Mère & de Mélite que je tiens ces triſtes détails....

La BARONNE.

Terminons cet entretien, je vous en conjure....

La MARQUISE.

Oui, mais à condition que nous le reprendrons ; car je veux vous faire connoître la noirceur des faux amis qui vous aigriſſent en ſecret....

DORINDE, *avec emportement.*

Ah, c'en eſt trop, Madame..... Un tel déchaînement n'eſt pas tolérable.... Et cet oubli des bienſéances ne peut ni ſe concevoir, ni ſe ſupporter.

La MARQUISE, *froidement.*

Vous m'étonnez, Madame.... Qu'ai-je dit qui doive vous déplaire ?.... On ne peut donc entreprendre, ſans vous offenſer, de démaſquer la trahiſon & la perfidie ? .... A l'avenir, mieux inſtruite, Madame, je ne manquerai plus à ces égards dont j'ignorois l'obligation indiſpenſable, & que vous réclamez ſans doute avec raiſon.

DORINDE, *à la Baronne.*

Voilà, ma ſœur, à quoi mon amitié pour

vous m'expoſe ; mais puiſque l'on me pouſſe à bout avec ſi peu de ménagement, je vais m'expliquer avec la franchiſe qui m'eſt naturelle. (*A la Marquiſe.*) Il n'y a dans tout ceci, Madame, de trahiſon que de la part de Cidalie, d'aveuglement que dans les amis qui lui reſtent....

La BARONNE.

Que dites-vous, ma ſœur?....

DORINDE.

Oui, Madame, je mépriſe Cidalie; j'exhorte ma ſœur à ne jamais la revoir. Je ne trahirai point les ſecrets qui me ſont confiés ; je ne dévoilerai point les horreurs dont j'ai vu les preuves les plus poſitives.

La BARONNE.

Ma ſœur....

DORINDE.

J'admire la généroſité, la modération de ma ſœur ; mais je ne puis ſupporter de l'entendre accuſer de foibleſſe & d'injuſtice, & de me voir moi-même indignement outragée.

Vous m'avez forcée, Madame, à rompre le ſilence; & ſi je dévoile Cidalie, n'en accuſez que vous.

La BARONNE, *à la Marquiſe.*

La violence & l'emportement l'égarent.... Je déſavoue tout ce qu'elle a dit.... Pardonnez, ma ſœur.... Votre vivacité naturelle, & votre intérêt pour moi ſans doute, ont cauſé cet affreux déchaînement que vous condamnerez vous-même avec un peu de réflexion.... (*A la Marquiſe.*) La colère ſuſpend en elle l'uſage de ſa raiſon.... Non, je ne reproche rien à Cidalie; non, c'eſt moi ſeule qu'on doit croire.... Quelle ſcène affreuſe vous venez de me donner l'une & l'autre: eh quoi, vous m'aimez toutes deux, & vous aigriſſez mes chagrins?.... Ah, s'il n'exiſte pas un cœur ſur lequel je puiſſe compter, du moins épargnez, reſpectez en moi la plus malheureuſe perſonne qui ſoit ſur la terre.

La MARQUISE.

Vous, malheureuſe!..... Avec une ame ſi

noble & ſi tendre, devriez-vous l'être?.... Ah, vous méritez de vrais amis; le Ciel vous les a conſervés malgré vous.... & vous retrouverez un jour le bien que vous avez perdu. Oui, j'oſe le prédire, le temps réunira deux cœurs ſi bien faits l'un pour l'autre.... Mais, qui vient nous interrompre?.....

SCÈNE VII.

DORINDE, la BARONNE, la MARQUISE, VICTORINE.

La MARQUISE.

QUE voulez-vous?

VICTORINE.

On demande Madame dans ſon cabinet.... (*Bas.*) C'eſt Madame Cidalie.

La MARQUISE.

Il ſuffit, allez. (*Victorine ſort.*)

La BARONNE.

Je vous laiſſe....

La MARQUISE.

Promettez-moi donc que je vous reverrai ce ſoir..... Si vous rejetez ma médiation, du moins ne dédaignez pas les ſoins de cette amitié ſi vraie que je vous ai conſacrée....

La BARONNE.

Elle m'eſt toujours chère; & je ſens qu'elle peut adoucir mes peines.... (*Elles s'embraſſent.*)

DORINDE, *à part.*

Je ſuis outrée..... (*Haut.*) Allons, ma ſœur, venez-vous?

La BARONNE.

Je vous ſuis..... (*La Baronne & Dorinde ſortent, la Marquiſe fait quelques pas pour les reconduire.*)

La MARQUISE, *ſeule, après un moment de ſilence.*

Quel entretien!.... Comme il m'a ſerré le cœur! Pauvre Baronne!.... Comme elle eſt abuſée & tyranniſée par cette méchante femme!... Mais, allons trouver Cidalie.... Ah, la voilà.

SCÈNE VIII.

LA MARQUISE, CIDALIE.

La MARQUISE.

J'ALLOIS vous chercher....

CIDALIE.

Victorine m'a dit que la Baronne ſortoit, & je ſuis venue ſur le champ. Eh bien, ma chère Amie, comment l'avez-vous trouvée?.... On dit qu'elle eſt bien changée.... Vous a-t-elle parlé de moi? Dorinde étoit avec elle; comment aura-t-elle pu ſe contenir devant vous? Enfin, comment s'eſt paſſée cette converſation?

La MARQUISE.

Toutes ces queſtions de votre part me font grand plaiſir; elles doivent me donner l'eſpoir que vous êtes diſpoſée à plus de confiance que je n'oſois en attendre de vous.

CIDALIE.

Certainement je n'aurai point avec vous

cette entière réſerve dont je me ſuis fait une loi juſqu'ici. Vous ſaurez tout ce qu'il m'eſt permis de dire, ſans bleſſer les devoirs que la délicateſſe m'impoſe.

La MARQUISE.

Cependant, je vous aime aſſez pour avoir le droit de prétendre à une confiance ſans reſtriction.

CIDALIE.

Je vous expliquerai les raiſons qui doivent me forcer d'y mettre des bornes à cet égard; & vous les approuverez, j'en ſuis ſûre. Ah, croyez qu'il en coûte à mon cœur de ne s'ouvrir qu'à demi; il y a ſi long-temps qu'il diſſimule ſes chagrins, & cette contrainte en a ſi cruellement redoublé l'amertume!..... Mais j'entends la voix de Mélite; elle vient ſans doute nous chercher pour dîner....

SCÈNE IX.

La MARQUISE, CIDALIE, MÉLITE.

MÉLITE.

PARDON, si je vous interromps; mais savez-vous qu'il est trois heures ?....

La MARQUISE.

Allons, ma chère Cidalie....

MÉLITE, *à la Marquise.*

Un moment.... Apprenez-moi donc ce que vous avez dit à Dorinde; elle est sortie furieuse, & elle a fait une scène inouie à la pauvre Baronne en descendant les escaliers..... Victorine, qui m'a conté ce détail, a entendu plusieurs exclamations très-violentes; & entr'autres, elle prétend que Dorinde a répété plusieurs fois que vous étiez *d'une impertinence inconcevable, d'une impertinence qui n'a pas de nom.* Victorine ajoute que la Baronne essayoit en vain de faire taire sa belle-sœur, qui n'en

crioit que plus fort, & avec un air & un ſon de voix également effrayans.

La MARQUISE.

Spectacle en effet effrayant & hideux que celui qu'offre une femme dominée par la colère, & livrée à l'emportement!.... Mais on nous attend pour dîner; nous reprendrons tantôt cette converſation. Allons..... (*Elles ſortent.*)

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

La MARQUISE, CIDALIE.

La MARQUISE.

ENFIN nous voilà ſeules, & ſûres de n'être point interrompues; ſatisfaites mon impatience, ma chère Cidalie....

CIDALIE.

Il eſt inutile, je crois, de vous parler de la ſituation de mon cœur; mes lettres ont dû vous convaincre que je ne ſuis point changée: cette amie, que la méchanceté m'a fait perdre, m'eſt toujours auſſi chère; je plains ſon aveuglement, j'en gémis, il me coûte tout mon bonheur; on m'a ravi ſon eſtime, mais je lui conſerve la mienne, malgré ſes injuſtices; c'eſt un bien qu'elle dédaigne, & c'eſt la ſeule conſolation qui me reſte. Qu'il doit être cruel

de mépriſer ce qu'on aimoit ! Mais, hélas ! il eſt auſſi douloureux d'être ſoupçonnée d'une noirceur par la perſonne même à l'opinion de laquelle on tenoit le plus !....

LA MARQUISE.

Vous ſavez donc que la calomnie vous a noircie auprès de la Baronne ? ....

CIDALIE.

Je connois tous les détails de cet affreux myſtère, je vous l'avoue ; vous êtes la première à qui j'aie fait cette confidence ; & n'oubliez pas que vous m'avez promis une inviolable diſcrétion. Ce n'eſt qu'avec vous que je puïs me permettre d'accuſer la Baronne de foibleſſe & de crédulité. Mais ſi vous ſaviez avec quel art on l'abuſe, & quelles ſpécieuſes apparences on a ſu tourner contre moi, vous l'excuſeriez, j'en ſuis ſûre. D'ailleurs, me ſoupçonnant coupable de la plus noire trahiſon, elle voulut d'abord s'expliquer franchement avec moi ; elle conſervoit l'eſpoir qu'il me ſeroit poſſible de me juſtifier : vous connoiſſez mon cœur ;

trop fier pour ſupporter l'ombre d'une défiance injurieuſe, il fut profondément bleſſé de la ſienne. Tandis qu'elle me parloit, l'étonnement & l'indignation me rendoient immobile, & m'ôtoient même le deſir de me juſtifier. On prit mon ſilence & ma froideur pour l'aveu tacite de ma perfidie & de mon ingratitude; & après cette funeſte entrevue, nous ceſsâmes tout-à-fait de nous voir. Depuis quelque temps la perte de ſa confiance, & l'embarras qu'elle éprouvoit avec moi, m'avoient fait preſſentir mon malheur; & quand elle me dévoila une partie de ſes ſoupçons, j'avoue que le reſſentiment de me voir ſi cruellement outragée, me perſuada d'abord que je regretterois peu celle qui étoit capable de me faire une ſi mortelle injure; je rompis ſur le champ, ſans reproches, ſans plaintes, & avec un ſang-froid dont je me félicitois. Mais ce calme trompeur fut de courte durée, & je ſentis bientôt toute l'étendue d'une perte irréparable pour moi....

LA MARQUISE.

Je conçois l'effet de votre premier mouve-

ment, & que d'abord vous ayez dédaigné de vous juſtifier ; mais, depuis, comment n'en avez-vous pas cherché les moyens ? comment n'avez-vous pas deſiré, demandé une nouvelle explication ?.....

CIDALIE.

Telle eſt la bizarrerie de ma deſtinée, que cette amitié même qui me la fait ſouhaiter, en même-temps me l'interdit.....

La MARQUISE.

M'expliquerez-vous cette énigme ?

CIDALIE.

En deux mots, la voici. Mes accuſateurs auprès de la Baronne, ſont ſa belle-ſœur & ſon mari ; par un haſard ſingulier, je poſsède les preuves les plus complettes de leur fauſſeté, & tous les détails de leur noir complot ; & je ne puis me juſtifier entièrement aux yeux de la Baronne, qu'en produiſant ces preuves, qui démaſqueroient deux perſonnes mépriſables, mais à qui elle eſt attachée par des liens indiſſolubles. Dois-je, pour mon intérêt particulier,

porter le trouble, la haine & la déſunion dans le ſein d'une famille ? Dois-je arracher une femme à ſon mari ? Aurai-je la cruauté de lui ravir tous les ſentimens qui peuvent lui faire chérir ſes devoirs ? Puis-je lui dire : Cet homme à qui vous avez tout ſacrifié, que vous avez aimé ſi paſſionnément, à qui vous êtes unie pour toujours, l'époux enfin que vous avez choiſi, eſt également indigne de votre eſtime & de votre tendreſſe ? .... Me reconnoîtriez-vous, ma chère Marquiſe, à ce cruel langage ? Seroit-ce-là de l'amitié, quand la haine la plus noire ne pourroit porter de plus terribles coups ? .... Je ne puis cependant me juſtifier qu'à ce prix : jugez donc de toute l'amertume de ma ſituation.

La MARQUISE.

Ah, que m'apprenez-vous ? Je vous admire, je vous approuve ; j'oſe même croire qu'à votre place je me conduirois comme vous. Vous ne faites que votre devoir, j'en conviens ; mais que vous êtes à plaindre !..... Calomniée

auprès de l'objet qui vous eſt le plus cher, & forcée de la laiſſer dans une erreur que vous pourriez détruire ſi facilement! .... Ah, plus d'eſpoir de raccommodement à préſent, je le conçois!..... & les méchans triompheront. Cette horrible Dorinde & ſon frère, s'applaudiront toujours de leurs complots; je ne puis ſupporter cette idée, je l'avoue..... Que je la hais, Dorinde.... oui, preſque autant que je vous aime.

CIDALIE.

Ah, pouvez-vous comparer la force de la haine à celle de l'amitié? Non, non, un tranquille & froid mépris, voilà l'eſpèce de haine qui convient aux ames généreuſes, & la ſeule dont elles ſoient ſuſceptibles. Eh, ne ſommes-nous pas vengés des méchans par notre ſupériorité ſur eux? Les charmes de l'amitié, les ſentimens doux & bienfaiſans d'un cœur noble & tendre leur ſont inconnus, ils ſont privés du bonheur dont nous jouiſſons; n'ayons pas la coupable folie de nous aſſocier à leurs peines, en nous livrant aux noires paſſions qui

qui les déchirent & qui ne ſont faites que pour eux. Qu'ils haïſſent, qu'ils ſe vengent; mais nous, pardonnons, aimons, faiſons le bien, & nous les forcerons à nous porter envie au milieu même de leurs plus brillans ſuccès.

La MARQUISE.

Oui, vous avez raiſon, la haîne eſt un affreux délire, & ſon atrocité eſt particulièrement odieuſe & révoltante dans une femme; mais cependant je voudrois bien que vous me permiſſiez de haïr Dorinde, ſans conſéquence; elle eſt ſi noire, ſi méchante!.... Dites-moi pourquoi elle vous déteſte & vous calomnie avec tant d'acharnement? Eſt-ce de gaieté de cœur, ou par quelque intérêt particulier?

CIDALIE.

Elle ſait que je me ſuis vivement oppoſée au mariage de la Baronne, & que je l'empêchai du moins de donner follement tout ſon bien à l'homme indigne d'elle, qui ne l'épouſoit que pour ſa fortune. On voulut éloigner de la Baronne une perſonne qui pouvoit lui

donner d'utiles conſeils, on nous brouilla; & mon amie ſéduite, aveuglée & victime de l'avidité la plus baſſe, a, depuis notre ſéparation, engagé tout ſon bien; & ſigné ſa ruine. Voilà du moins ce qu'on dit dans le monde; plût au Ciel que ces triſtes conjectures fuſſent ſans fondement.....

La MARQUISE.

Infortunée Baronne! Elle eſt cruellement punie de ſa foibleſſe & de ſa crédulité!....

CIDALIE.

Elle méritoit un autre ſort. Son ame eſt ſi noble & ſi ſenſible!.... Malgré les torts affreux qu'elle me ſuppoſe, jamais un mot de plainte n'eſt ſorti de ſa bouche; elle me conſerve toujours le plus tendre intérêt. On peut l'aveugler, la ſéduire; mais il eſt impoſſible que le reſſentiment & l'animoſité puiſſent entrer dans ſon cœur; jamais perſonne n'eut à un degré plus éminent les vertus précieuſes qui doivent ſur-tout caractériſer une femme, l'indulgence, la douceur & la modération. Elle me croit

coupable de la trahiſon la plus noire; eh bien, non-ſeulement elle m'a pardonné, mais, j'en ſuis ſûre, elle m'excuſe en ſecret, & ne penſe à mes prétendus torts que pour chercher des raiſons qui puiſſent les diminuer. Incapable de manquer à ſes principes, la fragilité des autres n'excite en elle qu'une tendre compaſſion.... Eh, voilà cependant l'amie que j'ai perdue!... Qui pourra m'en dédommager!..... Nous étions libres l'une & l'autre, décidées à ne jamais prendre d'engagemens; les convenances nous uniſſoient comme les ſentimens; nos terres voiſines, nos fortunes égales, ce qui nous donna la poſſibilité de vivre enſemble dans cette étroite intimité qui dura dix ans. Nous logions à Paris dans la même maiſon; nous paſſions l'été dans ſa terre & dans la mienne; accoutumée à la voir toujours, à lui confier mes plus ſecrettes penſées, trouvant en elle tous les agrémens de l'eſprit, & toutes les qualités de l'ame; perſuadée qu'elle m'aimoit uniquement, & que rien ne pouvoit jamais nous ſéparer, mon attachement pour elle

prenoit chaque jour de nouvelles forces, & devint enfin la paſſion dominante de mon cœur. La raiſon la juſtifioit, & l'amour-propre même (car à quels ſentimens ne ſe mêle-t-il pas?) ſervoit à l'augmenter encore; on nous citoit comme le modèle unique d'une amitié parfaite; le monde, qui doute toujours de la ſincérité des liaiſons des femmes, rendoit juſtice à la nôtre; & j'éprouvois que l'approbation générale fait chérir davantage encore un penchant vertueux.

LA MARQUISE.

Je ne puis renoncer à l'idée de vous réunir l'une & l'autre..... En dépit du ſort & des méchans, vous vous aimerez toujours. Eh bien, paſſez-vous d'explication, conſentez ſeulement à vous revoir....

CIDALIE.

Je ſuis ſûre que la Baronne me recevroit; mais comment paroître devant elle ſans me juſtifier? Aurois-je le courage, en vivant avec elle, de la laiſſer dans ſon erreur? En ſuppo-

ſant qu'elle conſentît à me pardonner, me ſeroit-il poſſible de ne lui pas ouvrir mon cœur, ce cœur ſi peu fait pour feindre, & ſur-tout avec elle? Non, non, je puis me taire loin d'elle, je le dois; rien ne me fera rompre ce cruel ſilence; mais auprès d'elle je me trahirois, j'en ſuis certaine. Renoncez donc à un projet qui ne peut jamais ſe réaliſer; il faut qu'il ſoit bien chimérique pour que j'aie pu y renoncer moi-même....

LA MARQUISE.

Mais que peut-on avoir inventé contre vous avec une ombre de vraiſemblance? Je ne le devinerai jamais, & je comprends encore moins comment la Baronne a pu ſe laiſſer ſéduire par un menſonge qui vous noirciſſoit.

CIDALIE.

Avec tout l'art imaginable, & les apparences les plus fortes, on ne parvint à lui inſpirer que des ſoupçons; moi ſeule je l'ai confirmée dans ſon erreur, en refuſant de m'expliquer; ce ſilence de ma part a dû la convaincre;

mais je ne conçois pas ſes premiers doutes ; je l'avoue, à ſa place jamais je n'euſſe été capable de les former ; cependant elle étoit aveuglée par une paſſion que je ne connois pas ; je ne dois que la plaindre & non la condamner. Heureux qui ne livre ſon cœur qu'à des ſentimens doux & modérés, & qui ſait ſe garantir des paſſions violentes ! Ses plaiſirs ſeront toujours purs, & la raiſon adoucira ſes peines.

La MARQUISE.

D'ailleurs, le ſentiment le plus légitime peut devenir, par ſon excès, dangereux & condamnable, ſur-tout dans une femme. Un léger écart de principes nous conduit ſouvent au déshonneur ; nous devons donc travailler avec ſoin à modérer la vivacité de notre imagination ; & pour nous préſerver des illuſions qui pourroient nous ſéduire, réfléchir, méditer ſans ceſſe, & ſoumettre tous nos ſentimens aux lois ſévères de la raiſon, qui peut ſeule nous guider ſûrement ; elle nous dira que nées pour la dépendance, la vie tranquille &

retirée, nos occupations doivent être ſédentaires, nos goûts ſimples; que la modeſtie, la douceur & la modération ſont des qualités néceſſaires à notre félicité comme à notre gloire. Une femme ne peut ſe diſtinguer que par les vertus d'un Sage, l'empire abſolu de ſoi-même, & l'amour de la juſtice & de la paix. Une imagination exaltée mène les hommes à l'héroïſme, & précipite les femmes dans d'affreux égaremens. Ainſi les paſſions tumultueuſes, les mouvemens violens, ſont pour nous des foibleſſes dangereuſes & funeſtes, & auxquelles nous ne pouvons nous livrer ſans perdre nos principes, notre réputation & notre bonheur.

CIDALIE.

Oui, nous ſommes faites pour être ſenſibles & non paſſionnées; ne nous plaignons point de notre partage : n'aimer qu'autant que la raiſon le permet, c'eſt ſeulement renoncer à des erreurs qui ne produiſent que des peines. Mais je m'oublie facilement dans un entretien ſi doux; il faut cependant que je m'arrache

d'ici ; mon frère, ſans doute, m'attend déjà chez moi.

La MARQUISE.

Si ce mariage dont vous vous occupez pouvoit réuſſir, ce ſeroit une grande conſolation pour vous.

CIDALIE.

Il adouciroit tous mes chagrins; mon frère m'eſt ſi cher ! Mais je n'oſe me flatter..... Quelqu'un vient. Adieu, ma chère amie.

La MARQUISE.

C'eſt Mélite.....

CIDALIE.

Eh, mon Dieu, comme elle a l'air agité!....

SCÈNE II.

La MARQUISE, CIDALIE, MÉLITE.

MÉLITE.

AH ! j'ai de cruelles nouvelles à vous apprendre !....

La MARQUISE.

Comment ?....

MÉLITE.

Cette pauvre Baronne doit être dans un déſeſpoir !....

CIDALIE.

O Ciel ! qu'eſt-il donc arrivé ?

MÉLITE.

Son mari étoit abſent depuis quinze jours; on ignoroit le lieu qu'il habitoit & le ſujet de ſon voyage ; tout eſt découvert à préſent.

CIDALIE.

Eh bien ?....

MÉLITE.

Il partit ſecrétement pour un port de mer, & s'eſt embarqué. Il a écrit à ſa femme en mettant à la voile.

CIDALIE.

Et quel eſt ſon deſſein? ....

MÉLITE.

Il mande qu'il eſt ruiné, qu'il part pour les Indes; & que s'il n'y rétablit pas ſa fortune, on n'entendra jamais parler de lui. Sa malheureuſe femme, que deviendra-t-elle? Abandonnée de l'objet à qui elle a tout ſacrifié, n'entendant rien aux affaires, aſſiégée par une foule de créanciers, obligée de vendre tout ce qu'elle poſsède, perdant tout à la fois ....

CIDALIE.

Une amie lui reſte.... Où eſt-elle? Que fait-elle? De qui tenez-vous ces affligeans détails? Sont-ils bien vrais? ....

La MARQUISE, *embraſſant Cidalie.*

Je vous devine.... Je lis avec attendriſſement dans ce cœur ſi noble & ſi tendre! ....

MÉLITE, *à la Marquiſe.*

Ah, vous n'avez pas le mérite de découvrir ſeule ce qui s'y paſſe....

CIDALIE.

Mais, encore une fois, ma chère Mélite, êtes-vous bien ſûre du malheur de la Baronne?

MÉLITE.

Je quitte dans l'inſtant une perſonne qui étoit avec elle quand elle a reçu la fatale lettre de ſon mari.....

CIDALIE.

L'infortunée!.... Si j'allois ſur le champ chez elle?.... Sa porte me ſera fermée..... (*A la Marquiſe.*) Écrivez-lui, ma chère amie; dites-lui que je lui demande à genoux un moment d'entretien.... Mais elle le refuſera ſans doute!.... Que faire donc?.... Il faut cependant que je lui parle.... & tout-à-l'heure..... Ah, conſeillez-moi, par pitié; dans le trouble où je ſuis, je ne ſais comment je dois m'y prendre pour l'engager à me voir....

La MARQUISE, *à Cidalie.*

Comme vous êtes tremblante!.... Aſſeyez-vous, & calmez-vous, s'il eſt poſſible. (*Cidalie s'aſſied.*) Voici ce que j'imagine : il faut que Mélite, qui eſt fort liée avec elle, aille la chercher; qu'elle lui diſe que j'ai les choſes du monde les plus importantes à lui communiquer, & qu'elle l'amène ici.

CIDALIE.

Fort bien.... Mais cachez lui que je l'attends, & même ne lui prononcez pas mon nom.... Elle loge dans cette rue; en ne perdant point de temps, chère Mélite, vous ſerez de retour dans un quart-d'heure....

MÉLITE.

J'ai juſtement ma voiture là-bas. Adieu, comptez ſur mon zèle & mon activité. (*Elle ſort.*)

SCÈNE III.

LA MARQUISE, CIDALIE.

LA MARQUISE.

ENFIN, ma chère Cidalie, nul obſtacle à préſent ne s'oppoſe à votre juſtification ; la Baronne indignement abandonnée d'un mari qu'elle ne reverra vraiſemblablement jamais, ne ſait que trop maintenant combien il méritoit peu ſa tendreſſe ; vous pouvez, ſans ſcrupule, achever de lui déſiller les yeux.....

CIDALIE.

Oui, je le puis, & même je le dois. Oſerois-je, ſans me juſtifier entièrement, lui offrir tous les ſecours de la tendre amitié ? Pourroit-elle en accepter d'une perſonne qu'elle n'eſtimeroit pas ?.... Cependant je tremble.... Je deſire paſſionnément de la revoir, & je redoute cette entrevue.... Elle eſt ſi à plaindre ! Le malheur augmente encore la délicateſſe des

ames nobles. Si j'allois, en l'éclairant, aggraver ſes peines, la bleſſer peut-être..... ajouter à ſes chagrins celui de la faire rougir de ſes torts avec moi..... Si enfin, aigrie par ſa ſituation, elle ne voyoit dans ma démarche qu'une orgueilleuſe généroſité..... Ah, qu'elle liroit mal dans mon cœur! De toutes ſes injuſtices, celle-là ſeroit la plus cruelle.... Que je ſuis combattue!.... J'ai preſque envie de ne pas la voir aujourd'hui; cependant ſi elle m'aimoit autant qu'elle m'eſt chère, je la conſolerai.... Mais je me ſuis toujours oppoſée à ſon mariage; j'eus le courage autrefois de lui prédire une partie des malheurs qu'elle éprouve. Elle ſe le rappelle, j'en ſuis ſûre; ma préſence, ma vue ſeule, ſera ſans doute pour elle un reproche inſupportable..... Qui ſait même ſi jamais elle pourra s'accoutumer à me voir..... Que ces réflexions ſont accablantes!.... Quel parti dois-je prendre?....

LA MARQUISE.

En vérité, vous vous plaiſez à vous tour-

menter. Elle vous aimoit toujours en vous ſuppoſant les plus grands torts ; ſoyez bien certaine que le bonheur de retrouver une amie telle que vous, la dédommagera de toutes ſes peines.

CIDALIE.

Mais que lui dirai-je d'abord ? Par où commencerai-je ? ... J'oſe croire que j'ai moi-même aſſez de délicateſſe pour ne devoir jamais craindre en général de bleſſer celle d'une autre !.... D'ailleurs les offres que je veux lui faire ſont ſi ſimples.... Mais, je vous le répète, elle eſt dans le malheur, je la trouverai ſuſceptible, exagérée défiante : voilà les ſuites amères de l'infortune ; voilà les défauts qu'elle produit ; ils doivent exciter la plus tendre compaſſion, & l'on ne ſauroit trop s'occuper des égards & des ménagemens qu'ils méritent..... Ah, celui qui peut aborder un malheureux ſans éprouver un ſentiment mêlé de reſpect & de crainte, n'eſt pas fait pour le ſecourir, ni digne de le conſoler !.... Il me vient une idée..... Si, pour ménager ſa délicateſſe, je commençois par lui

demander un ſervice? .... Fût-il chimérique, n'importe..... Mais de quel genre? Il faut y penſer.... Mon Dieu, n'entends-je pas du bruit? .... C'eſt-elle, peut-être..... Je n'en puis plus.... (*Elle s'aſſied.*)

LA MARQUISE.

Réellement je doute que vous ayez la force de lui parler.... Ah, vous méritez bien d'être aimée.... Et je crois pouvoir vous dire, ſans exagération, que vous m'êtes auſſi chère que vous le ſerez à la Baronne dans un quart-d'heure..... Mais, que nous veut Victorine?

SCÈNE IV.

LA MARQUISE, CIDALIE, VICTORINE.

VICTORINE.

MADAME, je viens vous avertir que ces Dames ſont arrivées....

CIDALIE.

Quoi, Mélite & la Baronne?

VICTORINE.

VICTORINE.

Oui, Madame.

CIDALIE.

Ah, ciel!.... (*à la Marquiſe*) Écoutez, ma chère amie, je vais m'en aller dans votre cabinet; je ferai dire à Mélite qu'elle vous envoie la Baronne, à qui vous ne parlerez point de moi; & pendant votre entretien avec elle, je préviendrai Mélite ſur la manière dont je veux être annoncée.

LA MARQUISE.

J'entends.... Je ne dirai point que vous êtes ici....

CIDALIE.

Et même, ſi elle vous parle de moi, ajoutez que vous ne m'avez pas vue depuis ce matin.

LA MARQUISE.

Ne perdez point de temps.... Allez.

CIDALIE.

Adieu.... Victorine, donnez-moi le bras, car en vérité je ſuis ſi tremblante & ſi troublée, que je ne puis me ſoutenir. (*Elle ſort avec Victorine.*)

SCÈNE V.

LA MARQUISE, *ſeule.*

QUELLE ame charmante!.... Quelle leçon que ſa conduite!.... Comme ce noble exemple doit faire mépriſer & haïr les mauvais procédés & les éclats indécens dont on eſt ſi ſouvent témoin quand on vit dans le monde.... On dit que l'exemple des méchants eſt dangereux; il me ſemble, au contraire, que plus on les voit de près, & plus l'horreur qu'ils inſpirent s'accroît & doit préſerver du malheur de leur reſſembler, tandis que la douce contemplation de la vertu nous ſéduit, nous touche & nous entraîne: & le deſir d'imiter ce que nous admirons eſt ſi naturel!.... Mais, voici la Baronne.

SCÈNE VI.

LA MARQUISE, LA BARONNE.

LA MARQUISE, *allant au-devant de la Baronne.*

PARDONNEZ-MOI, ma chère Baronne, de vous avoir fait attendre un moment; j'étois enfermée pour une affaire importante. Je brûlois du desir de vous voir, & de vous assurer que mon cœur partage toutes vos peines; daignez m'accorder un peu de confiance, je vous en conjure.... (*Elle l'embrasse.*)

LA BARONNE, *froidement.*

Mélite m'a dit que vous aviez les choses les plus intéressantes & les plus pressées à me communiquer....

LA MARQUISE.

Je n'ai à vous parler que de vous, & rien en effet de plus intéressant ne peut m'occuper. A la première nouvelle de vos malheurs, j'aurois sur le champ volé chez vous; mais je vous

avoue que j'ai craint d'y rencontrer Madame votre belle-ſœur, & je voulois vous voir ſeule.

La BARONNE.

Mes malheurs ſont grands, il eſt vrai, mais mon courage ſaura les égaler; je n'aurai recours à perſonne; je ſuis ſûre que mon bien eſt plus que ſuffiſant pour payer mes dettes. J'ai déjà vu un homme d'affaire qui m'a donné cette aſſurance; c'en eſt aſſez pour ma tranquillité. A l'égard de la fortune, j'en ſupporte la privation avec un ſang-froid qui n'a rien d'affecté ni d'étonnant. Je ſerois bien mépriſable, ſi après les pertes que j'ai faites, celle-là pouvoit encore me toucher.

La MARQUISE.

Ah, je connois l'élévation & la ſenſibilité de votre ame....

La BARONNE.

Cette ſenſibilité n'eſt plus pour moi qu'une foibleſſe, je ſaurai la ſurmonter....

La MARQUISE.

Un grand malheur rappelle toujours ceux

qu'on a déjà éprouvés..... Je ſuis ſûre qu'aujourd'hui Cidalie eſt plus que jamais préſente à votre ſouvenir....

La BARONNE.

Rien n'a pu juſqu'ici l'en effacer un ſeul inſtant.... Mais enfin, je ſuis laſſe d'aimer & de regretter des ingrats..... Abandonnée, trahie par tout ce qui m'étoit cher, je renonce au monde, au bonheur, à l'amitié; je ne dois plus chercher que le repos..... Cidalie!.... Dites-lui, Madame, quand vous la verrez, que ce cœur qu'elle a connu ſi tendre, maintenant aigri, déſabuſé, ſe conſacre à l'indifférence, & déſormais ne conſultera que la raiſon.... Dites-lui que je ſuis paiſible & détrompée; que je hais la ſociété, que je vais la fuir pour toujours; & ſur-tout, que je ne crois plus à l'amitié..... Mais, non, ne lui parlez point de moi; qu'elle m'oublie, qu'elle ſoit heureuſe..... C'eſt mon dernier ſouhait, il eſt ſincère.

La MARQUISE.

Elle, vous oublier! Non, ne le croyez pas....

Que deviendra-t-elle en apprenant vos malheurs? .... A quel excès elle y ſera ſenſible!....

La BARONNE.

En effet, ma ſituation eſt telle que mes plus grands ennemis ſeront forcés de me plaindre. Mais, Madame, je ne veux pas vous ennuyer plus long-temps; pardonnez-moi mon importunité; je ne ſuis venue que ſur l'aſſurance que Mélite m'avoit donnée que vous aviez à me parler d'affaires....

La MARQUISE.

Quelle froideur vous me témoignez, ma chère Baronne; pourquoi vous refuſer aux conſolations de ma tendre amitié?.... Mais les différens mouvemens qui vous agitent ne ſont que trop naturels dans l'état où vous êtes, je n'accuſe point votre cœur....

La BARONNE.

Ah! ce cœur eſt devenu inacceſſible à l'amitié..... Non, non, je ne prétends plus au bonheur d'être aimée.... Et moi-même je ne

ſuis plus capable d'aucune eſpèce de ſentiment. La haine de la vie, voilà le ſeul qui me reſte....

La MARQUISE.

Cette ſombre miſanthropie eſt trop oppoſée à la douceur de votre caractère pour pouvoir durer long-temps.....

La BARONNE.

On vient, je me retire....

SCÈNE VII.

LA BARONNE, LA MARQUISE, MÉLITE.

MÉLITE, *arrêtant la Baronne.*

RESTEZ un moment, je vous prie; je ſuis chargée d'une commiſſion pour vous.

La BARONNE.

De quelle part?

MÉLITE.

Je prévois votre ſurpriſe.... C'eſt Cidalie qui m'envoie....

LA BARONNE.

... Cidalie!!... Et que me veut-elle?

MÉLITE.

Elle arrive dans l'inſtant, & en apprenant que vous étiez ici, elle m'a priée de vous demander de lui accorder un moment d'entretien.....

LA BARONNE.

Moi, la voir!..... Ah, j'y ſuis diſpoſée moins que jamais..... Je ne la verrai point, Madame....

MÉLITE.

Je crois qu'elle ignore vos malheurs, car elle ne m'en a point parlé.... Elle m'a dit ſeulement qu'elle avoit une grâce à vous demander; que vous pouviez d'un mot aſſurer le bonheur de ſon frère, & qu'elle compte aſſez ſur votre générosité, pour s'adreſſer à vous avec confiance....

LA BARONNE.

Elle connoîtra qu'elle ne s'eſt point abuſée... mais, encore une fois, je ne la verrai point....

Dites-lui qu'elle ſoit ſans inquiétude ſur ſon affaire, & que l'entrevue qu'elle me demande eſt abſolument inutile.

MÉLITE.

Elle dit qu'elle ne peut accepter une grâce de vous, à moins qu'elle ne la reçoive de votre bouche.....

LA MARQUISE.

Ma chère Baronne, vous avez trop de généroſité pour vous refuſer à cette délicateſſe....

LA BARONNE.

Qu'elle m'écrive, je lui répondrai; c'eſt tout ce que je puis promettre....

MÉLITE.

Voyez-là un ſeul inſtant; je vous en conjure.....

LA BARONNE.

Non; je ne pourrois ſupporter ſa préſence.... Ciel, n'entends-je pas ſa voix?.... Ah, Mélite où m'avez-vous conduite? .... Tout ceci n'eſt qu'un complot.... C'eſt mon ſort d'être tou-

jours trompée.... (*Elle s'aſſied. La Marquiſe & Mélite s'approchent d'elle. La Marquiſe lui prend la main.*)

La MARQUISE.

Nous ſerons bientôt juſtifiées à vos yeux...

MÉLITE, *regardant vers la porte.*

C'eſt-elle.... C'eſt Cidalie; elle n'a pu réſiſter à ſon impatience.

La BARONNE.

Ainſi donc, vous me forcez de la voir malgré moi.... Eh bien, qu'elle vienne; après tout que m'importe!.... Elle s'attend peut-être à me trouver abattue, humiliée..... Qu'elle vienne; je la déſabuſerai....

MÉLITE.

Venez, Cidalie; ſortons;.... laiſſons les....

La BARONNE.

Quoi, vous m'abandonnez l'une & l'autre....

La MARQUISE.

Nous reviendrons dans un inſtant.... Allons.... (*Elles ſortent précipitamment.*)

LA BARONNE.

Écoutez.... Elles me laiſſent.... Quel indigne complot ; quelle injuſte violence, & quel peut en être le but ?.... Ciel ! on vient.... c'eſt Cidalie.... Ah, raſſemblons du moins le peu de courage qui me reſte....

SCÈNE VIII.

LA BARONNE, CIDALIE.

(*Cidalie paroît & s'arrête. La Baronne retombe dans ſon fauteuil, en tournant ſon viſage du côté oppoſé à celui de Cidalie.*)

CIDALIE,

Après un moment de ſilence. (*à part.*)

QUE ſon trouble augmente le mien !..... Je n'oſe approcher....

LA BARONNE, *ſe levant.*

Eh bien, Madame,.... qu'avez-vous à me dire ?.... & comment avez-vous pu deſirer de me voir ?.... S'il m'eſt poſſible de vous être de

quelque utilité, ne ſuffiſoit-il pas de me le faire ſavoir ?....

CIDALIE.

J'oſe dire, Madame, que la démarche que je fais eſt flatteuſe pour vous, puiſqu'elle prouve l'opinion que j'ai de votre caractère; & loin de m'humilier elle me ſatisfait.... Vous montrer de l'eſtime & de la confiance, ne coûte point à mon cœur....

LA BARONNE.

Un tel langage doit me ſurprendre.... Mais enfin, Madame, de quoi s'agit-il ?....

CIDALIE.

Mon frère aime paſſionnément la fille de M. de Sainval; vous avez un empire abſolu ſur l'eſprit du père de cette jeune perſonne; je ſais qu'il vous doit tout; un mot de vous, Madame, en faveur de mon frère....

LA BARONNE.

Ce mot eſt dit. J'ai vu ce matin M. de Sainval, & j'ai reçu ſa parole qu'il donneroit ſa fille à M. votre frère....

CIDALIE.

O Ciel!....

La BARONNE.

Oui, Madame; ne conſervez aucun doute; M. de Sainval a prévenu ſa fille au même inſtant, & il eſt allé vous chercher pour vous donner ſa parole; mais vous n'y étiez pas, & on lui a dit que vous ne rentreriez que ce ſoir; je l'ai engagé à vous écrire, & vous trouverez chez vous un billet par lequel il vous aſſure de ſon conſentement, & vous preſſe de fixer le jour du mariage. Je ne ſuis arrivée qu'hier de la campagne; je n'ai ſu que ce matin vos projets à cet égard; & j'ai fait au même inſtant la démarche que vous pouviez deſirer....

CIDALIE.

Quoi, je vous dois le bonheur de mon frère!.... Ah, je ne puis contenir plus longtemps les tranſports de mon cœur.... Non, non; reprenez vos bienfaits, ou rendez-moi votre amitié..... (*Cidalie s'approche & veut embraſſer la Baronne qui ſe recule.*)

La BARONNE.

Mon amitié! .... vous l'avez trahie, mépriſée....

CIDALIE.

Écoutez-moi....

La BARONNE, *faiſant un pas pour s'en aller.*

Je ne le puis, ni ne le veux....

CIDADIE.

Arrêtez....

La BARONNE.

Ceſſez des efforts ſuperflus..... Autrefois j'aurois pu tout pardonner.... à préſent il n'eſt plus temps.

CIDALIE.

Eh bien, vous ne m'aimez plus, je le vois; mais au nom de cette amitié ſi tendre, qui pendant dix ans fit le bonheur de notre vie; au nom d'un nœud jadis ſi cher, daignez m'entendre un inſtant.

La BARONNE.

Je ne vous aime plus, ingrate!.... Mais qu'avez-vous à me dire?....

CIDALIE.

Que je ne fus jamais coupable ; qu'on vous trompoit ; & que ma tendreſſe même pour vous m'empêchoit de vous déſabuſer....

La BARONNE.

Se pourroit-il ?.... Mais n'eſpérez pas de me ſéduire ; vous ne connoiſſez que trop votre aſcendant ſur moi....

CIDALIE.

Je n'ai plus qu'un mot à dire.... Je puis vous montrer la preuve la plus poſitive de mon innocence....

La BARONNE.

Juſte ciel !.... Eh pourquoi donc me l'auriez-vous cachée ſi long-temps ?...

CIDALIE.

J'ai reſpecté dans mes ennemis & mes calomniateurs, les liens qui les attachoient à vous ; j'ai préféré votre repos au bonheur d'être eſtimée de vous ; voilà tous mes crimes.

La BARONNE.

Qu'entends-je?.... Ah, grand Dieu, eſt-il bien vrai?.....

CIDALIE, *tirant une lettre de ſa poche.*

Ne croyez que le témoignage de Dorinde elle-même, vous connoiſſez ſon écriture; liſez cette lettre....

La BARONNE, *après un moment de ſilence.*

Je ne veux croire que vous.... (*Elle ſe jette dans ſes bras.*)

CIDALIE.

O la ſeule amie de mon cœur, vous m'êtes donc rendue!.... (*Elles s'embraſſent.*) Eſt-il poſſible?....

La BARONNE.

Ah, Cidalie!.... la vie peut donc encore me devenir chère!....

CIDALIE.

La mienne vous ſera conſacrée.... Mais avant de nous livrer à des tranſports ſi doux, ſouffrez que je vous faſſe entendre ma juſtification. J'ai perſuadé votre cœur, laiſſez-moi convaincre votre raiſon....

La BARONNE.

LA BARONNE.

Non, non; du moins ne m'ôtez pas le mérite de n'être perſuadée que par ma tendreſſe..... Ah, quand vous m'auriez trahie, vous m'aimez toujours, tout eſt effacé.... Laiſſons des explications inutiles, & peut-être dangereuſes.... Cidalie, faut-il vous l'avouer? mon cœur s'eſt trahi malgré moi; je ne m'en repens point; mais j'aime mieux oublier, pardonner même, que d'entendre une juſtification douteuſe.....

CIDALIE.

Je veux reprendre tous mes droits ſur vous, ceux d'une ſœur, d'un guide, d'une amie enfin; ce dernier titre vaut tous les autres. Je viens vous offrir des conſolations, des conſeils, des reſſources; ſi je n'étois pas digne de votre eſtime, aurois-je tant de confiance? J'accepte vos bienfaits; vous faites le ſort & le bonheur de mon frère; je jouis avec tranſport de l'heureux effet d'une généroſité que j'admire; mais ſi je puis, à mon tour, vous être utile, je dois vous prouver que je ne mérite pas un refus;

liſez donc cette lettre, je vous en conjure, & je l'exige. (*Elle la lui donne.*)

La BARONNE, *la prenant.*

Que voulez vous dire?....

CIDALIE.

Liſez de grâce; je ſais que Dorinde & ſon frère, pour vous éloigner de moi, vous perſuadèrent que j'étois votre rivale, & que je ne m'oppoſai à votre mariage que par jalouſie; je n'ignore pas qu'on prétendit que j'avois voulu vous noircir & vous perdre auprès de l'objet que vous aimiez & que vous aviez choiſi; je ne pouvois ni ne devois me juſtifier alors, & vous me condamnâtes....

La BARONNE.

Juſte Ciel!....

CIDALIE.

Dorinde explique tout ce noir complot dans la lettre que vous tenez; elle l'écrivoit à ſon amie intime, qui étoit dans ce temps mon ennemie déclarée; mais les liaiſons des méchans ſont fragiles, & quand ils ſe déſu-

niſſent, ils ſe mépriſent trop pour pouvoir ſe rapprocher jamais. Dorinde ſe brouilla avec ſon amie, qui, pour ſe venger, m'envoya cette lettre; ne doutant pas que je n'en fiſſe uſage auprès de vous, pour perdre & démaſquer celle qui vous trahiſſoit avec tant de noirceur....

LA BARONNE.

Ah, Cidalie! .... Ah, laiſſez-moi reſpirer un moment.... En recouvrant votre innocence; en faiſant éclater vos vertus & la vérité, dans quel abbaiſſement me plongez-vous?.... Quoi, j'ai pu juſqu'à cet excès outrager l'amitié!.... J'ai pu croire des calomnies qui maintenant me paroiſſent ſi abſurdes!.... Il manquoit à mes malheurs celui de rougir de moi-même; ah! ce dernier coup épuiſe tout mon courage.... (*Elle tombe dans un fauteuil.*)

CIDALIE.

Que dites-vous? grand Dieu!.... ma juſtification vous affligeroit, vous humilieroit? Non; il n'eſt pas poſſible. Eh, qu'avez-vous à

vous reprocher? Une crédulité que j'aurois eue à votre place; un égarement malheureux que votre cœur ne partagea jamais. La fauſſe opinion qu'on vous donna de moi, n'a ſervi qu'à faire éclater votre modération, votre généroſité, & les vertus les plus ſublimes. Quand vous deviez me haïr & me mépriſer, vous vous occupez de mon bonheur; vous aſſurez celui de mon frère, & vous me rendez tous les ſervices qu'on pourroit attendre d'une ſœur, d'une amie. Qu'ai-je fait, que ferai-je jamais qui puiſſe égaler une telle action?

La BARONNE.

Quoi, vous ne me mépriſez point? Vous pourriez m'aimer encore comme autrefois.....

CIDALIE.

Comme autrefois!..... Ah, s'il ſe peut, davantage encore; je ne puis vivre ſans vous... J'en ai fait la cruelle expérience..... Que de pleurs j'ai verſés!.... Ma chère, ma véritable amie, que de dédommagemens vous me devez!.. Deux ans ſéparée de vous.... Enfin, déſormais

rien ne pourra nous désunir. Nous ne nous quitterons plus; car il est inutile à présent de dissimuler.

La BARONNE.

Vous êtes instruite de mes malheurs?

CIDALIE.

Je les sais tous....

La BARONNE.

Il n'en est plus pour moi, puisque je vous retrouve.

CIDALIE.

Je vais donc vous parler sans déguisement; & je me flatte que rendue à vous-même, & dépouillée de toute fausse délicatesse, vous ne me ferez nulle objection. Je vous demande de quitter dès ce soir votre maison; de venir dans la mienne, qui, de cet instant, vous appartient comme à moi, ainsi que tout ce que je possède, & de me charger de vos affaires. Pensez bien à votre réponse; songez qu'elle peut rendre heureuse, ou blesser l'amitié; songez enfin que j'ai, sans hésiter, accepté vos

bienfaits; que mes offres ſont ſimples & communes, & que ce que vous avez fait pour moi eſt héroïque.

La BARONNE.

Je remets mon ſort entre vos mains; diſpoſez de moi; ordonnez, preſcrivez....

CIDALIE.

Ah je reconnois enfin mon amie; rien ne manque plus à ma félicité.

La BARONNE.

Oh, ma chère Cidalie, je ne me plains plus de ma deſtinée; vous devoir tout, ſera mon bonheur; vous conſolerez ce cœur abuſé, déchiré; l'amitié guérira ſes bleſſures..... Je connoîtrai donc encore les charmes de la confiance!.... Hélas! depuis ſi long-temps j'ai dévoré mes chagrins!.... Mais, reprenez cette lettre; ſa lecture m'eſt inutile pour me convaincre de mes injuſtices.....

CIDALIE.

Je ne vous demande point de la lire dans cet inſtant; mais je vous conjure de la garder.

La BARONNE.

J'y conſens ; mais j'eſpère que vous me permettrez d'en envoyer une copie à Dorinde ; c'eſt la ſeule vengeance que je veuille prendre d'elle.

CIDALIE.

Je ne ſerois pas fâchée qu'elle ſut auſſi que j'ai eu le courage de garder ce témoignage de ſa perfidie plus de dix-huit mois, ſans en faire d'uſage.

La BARONNE.

Ah, ma chère, ma généreuſe amie ! combien cet effort a dû coûter à votre cœur ; je l'admire, & cependant je dois m'en plaindre ; vous me laiſſiez dans une funeſte erreur, qui ne pouvoit me rendre heureuſe ; & vous me priviez d'une amie qui vaut pour moi tous les biens du monde ; oui, Cidalie, l'excès de votre délicateſſe vous abuſoit ; vous m'abandonniez à des ingrats qui trahiſſoient ma confiance, qui mépriſoient ma tendreſſe ; ah, qu'un mot, un ſeul mot de vous nous eût épargné de peines ! . . . .

CIDALIE.

Oublions à jamais ces peines cruelles; vous ne me verrez occupée que du deſir & de l'eſpoir de vous en dédommager.... Mais, ma chère amie, allons rejoindre Mélite & la Marquiſe; allons leur faire part de notre bonheur....

La BARONNE.

Elles le partageront, j'en ſuis ſûre; je brûle de les en inſtruire; venez, ma chère Cidalie.... Ah, les voici....

SCÈNE IX ET DERNIÈRE.

La MARQUISE, MÉLITE, la BARONNE, CIDALIE.

(*Ces deux premières accourent, & vont embraſſer les deux amies.*)

La MARQUISE.

MA chère Cidalie!.... Ma chère Baronne!....

MÉLITE.

Tous nos vœux ſont remplis!

La BARONNE.

Vous liſez donc dans nos cœurs!....

La MARQUISE.

Je vous avoue qu'il y a près d'un quart-d'heure que nous ſommes à la porte de ce ſalon; nous ne pouvions vous entendre; nous n'oſions vous interrompre ; mais nous jouiſſions du

plaiſir de vous voir, & vous n'imaginez pas l'inexprimable ſatisfaction que nous avons éprouvée, en appercevant Cidalie qui vous embraſſoit....

CIDALIE.

Vous jouiſſez de votre ouvrage; vos ſoins généreux ont contribué à nous réunir.....

La BARONNE.

Quel ſujet de reconnoiſſance!.... Croyez-vous qu'il puiſſe jamais s'effacer de mon ſouvenir ?.... (*en montrant Cidalie.*) Si vous ſaviez tout ce que je dois à cette amie que vous m'avez rendue!....

CIDALIE.

Et mon frère!..... Le mariage de mon frère, qui eſt ſon ouvrage! .... Elle a parlé ce matin à M. de Sainval ; elle a reçu ſa parole ; & dans quel temps s'occupoit-elle de mon bonheur ?.... Avant notre entrevue.....

La BARONNE.

Et Cidalie, ignorant ce détail, & connoiſ-

ſant ſeulement mes malheurs, malgré mes injuſtices, ma funeſte crédulité, vient m'offrir un aſyle & ſa fortune ; & pour m'épargner la honte coupable qu'un tel excès de généroſité peut inſpirer à toute autre ame que la ſienne, elle commence par me demander un léger ſervice, qu'elle appelle une grâce importante.... Que ne puis-je vous peindre avec quel art & quels ménagemens délicats elle a ſu trouver les moyens de me raccommoder avec moi-même, & par quelle touchante ſenſibilité elle eſt parvenue à porter les plus douces conſolations au fond d'un cœur aigri par l'infortune, & flétri par un long enchaînement de fautes & d'égaremens. Non, Cidalie, en vain vous voulez me dérober votre ſupériorité ſur moi ; ah ! tout me la découvre ; mais cet éclat qui brille en vous, ne rejaillit-il pas ſur moi ? & le plus délicieux de tous les ſentimens, n'eſt-il pas celui d'admirer ce qu'on aime ?....

LA MARQUISE.

Ah, chacune de vous eſt digne de ſon amie ;

eet éloge dit tout. On ne peut mieux vous louer, qu'en vous comparant l'une à l'autre.

CIDALIE, *en montrant la Baronne.*

Je ne l'ai point interrompue; j'ai voulu lui laiſſer dire tout ce que l'enthouſiaſme de ſon amitié lui inſpiroit; tant d'exagération du moins fait connoître cette nobleſſe & cette ſenſibilité ſi vive qui la caractériſent.... Enfin, mes chères amies, vous voyez à quel point je ſuis heureuſe; il ne manque plus à mon bonheur que de voir mon frère, & de lui apprendre ſon ſort. Je ne puis me ſéparer de vous; mais permettez-moi de lui écrire de venir nous trouver.

La MARQUISE.

Venez dans mon cabinet; & pendant que vous écrirez, je cauſerai avec la Baronne; j'ai tant de queſtions à lui faire!....

MÉLITE.

Sur Dorinde, par exemple; quelle vengeance en tirerons-nous?

LA BARONNE.

Vous le ſaurez. (*Elle prend la main de Cidalie.*) Mais, ma chère Mélite, quand on retrouve une amie telle que celle-ci, & quand on jouit du bonheur de lui devoir autant, la reconnoiſſance & la tendreſſe occupent & rempliſſent l'ame ſi délicieuſement, qu'il n'en coûte guères pour oublier les méchans & les ingrats. Non, chère Cidalie, la vengeance & la haine ne troubleront point une vie qui doit être entièrement conſacrée à la tendre amitié. Non, je ne veux plus exiſter que pour vous; & il eſt impoſſible qu'aucun ſentiment étranger à vous, puiſſe déſormais entrer dans mon ame.

CIDALIE.

Ce retour m'eſt dû, j'en conviens, puiſque l'attachement qui me lie à vous eſt la paſſion dominante de mon cœur, & fit dans tous les temps le deſtin de ma vie.

LA MARQUISE.

Venez, mes charmantes amies; venez,

Cidalie, écrire votre billet, car j'ai autant d'impatience que vous, de voir votre frère, & d'être témoin de ſa joie.

CIDALIE.

Allons, ne différons plus ; venez. (*Elles ſortent.*)

FIN.

LA BONNE MERE,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES.

PERSONNAGES.

La Comteſſe d'ORSAN.

Le Comte d'ORSAN, *Mari de la Comteſſe.*

ÉMILIE,
AGATHE,
HENRIETTE,
} *Filles de la Comteſſe.*

CÉLIE, *Sœur de la Comteſſe.*

La Marquiſe AURORE, *Fille de Célie.*

Madame DUFRAIGNE, *Gouvernante des Filles de la Comteſſe.*

LUCETTE, *Femme-de-Chambre de la Comteſſe.*

Le Comte de MONCALDE, *Perſonnage muet.*

Pluſieurs Domeſtiques.

La Scène eſt à Paris, chez la Comteſſe.

LA

LA BONNE MERE,

COMÉDIE.

Le chef-d'œuvre d'amour eſt le cœur d'une Mère.
M. Gaillard.

ACTE I.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le Théâtre repréſente un Salon.

Madame DUFRAIGNE, ÉMILIE, AGATHE, HENRIETTE.

ÉMILIE.

QUOI, ma Bonne, nous ne pouvons entrer chez Maman ? Il eſt cependant neuf heures.

ÉMILIE.

Il eſt ſans doute difficile d'atteindre à la perfection ; mais du moins, Henriette, il eſt beau d'en former le projet.....

HENRIETTE.

Moi, j'ai peu d'ambition, je vous l'avoue; & puis je ſens que je ne ſerai jamais parfaite; n'eſt-ce pas ma bonne ?

Madame DUFRAIGNE.

Mais, c'eſt ſelon.

HENRIETTE.

C'eſt ſelon.... Comment donc, voilà une réponſe bien douce, ma Bonne.... Je pourrois devenir parfaite ?.... Cela me paroît drôle.... Émilie, Agathe, entendez-vous ? Ma Bonne ne déſeſpère pas de me voir parfaite : eh bien je ne m'y attendois pas par exemple....

AGATHE.

Cette opinion devroit vous encourager.

HENRIETTE.

Mais ma Bonne a peut-être dit cela pour ſe moquer de moi.....

Madame DUFRAIGNE.

Non, point du tout, je le penſe; il eſt très-poſſible que vous ſoyez un jour bonne, douce, aimable, complaiſante, enfin une perſonne accomplie.

HENRIETTE.

Accomplie!.... Oh celui-là eſt trop fort, je n'y tiens pas; ma Bonne, permettez-moi de vous embraſſer.... Accomplie!.... Comme ma ſœur aînée, comme Émilie?.... Pardonnez, Agathe, ſi je ne vous cite pas.... vous ſavez-bien que vous ne valez guère mieux que moi....

AGATHE.

Je ſais du moins que je ne puis me comparer à Émilie; mais je l'aime trop pour en être jalouſe.

ÉMILIE.

En me louant ainſi, ma ſœur, vous ne prouvez que l'excès de votre modeſtie.

HENRIETTE.

Fort bien, des complimens..... Mais revenons à mes perfections futures; ma chère

Bonne, encore un mot là-deſſus; vous croyez donc que je ſerai un petit ange?

Madame DUFRAIGNE.

Je vous le répète, Mademoiſelle, ſi cela arrive je n'en ſerai nullement ſurpriſe.

HENRIETTE.

Mais ma Bonne, ma petite Bonne, ſur quelle herbe avez-vous donc marché aujourd'hui? vous m'enchantez.

Madame DUFRAIGNE.

Ce n'eſt pas que je m'aveugle ſur vos défauts; vous êtes moqueuſe à l'excès, inappliquée, légére, étourdie, contrariante, médiſante, babillarde, vous parlez à tort & à travers; enfin il eſt impoſſible de trouver une jeune perſonne de treize ans plus incommode, plus ridicule & plus inſupportable.

HENRIETTE, *faiſant une grande révérence.*

Voilà un très-joli portrait; & s'il eſt reſſemblant, je ſuis dans un beau chemin pour arriver

à la perfection que vous avez la bonté de me promettre.

Madame DUFRAIGNE.

Je ne vous l'ai pas promis; j'ai dit ſeulement qu'on pouvoit encore l'eſpérer. Vous n'êtes qu'un enfant ; & votre défaut d'application vous a même laiſſée fort au-deſſous de votre âge ; vous n'avez pas plus de ſept ans pour la raiſon....

HENRIETTE, *riant.*

Sept ans! .... Je n'ai que ſept ans.... Vous l'avez calculé?.... Ce n'eſt pas ſept ans & demi ou huit, c'eſt ſept ans tout juſte? ..... Je trouve cela très-plaiſant.

Madame DUFRAIGNE.

Et cet excès d'enfance rend toutes vos folies plus excuſables....

HENRIETTE.

Sûrement, puiſque je n'ai que ſept ans, on me doit de l'indulgence; je ſuis pourtant bien-aiſe de ſavoir cela, j'en profiterai.

Madame DUFRAIGNE.

Et cet enfantillage retarde le développement

de votre eſprit. Mais ſi vous aimez Madame votre Mère, & ſi vous avez le ſens commun, vous vous corrigerez.

HENRIETTE.

J'aime Maman de tout mon cœur, cela eſt bien ſûr.

ÉMILIE.

Oh, j'en réponds.

AGATHE.

Et moi auſſi, par exemple.

Madame DUFRAIGNE.

Si cela eſt....

HENRIETTE.

Si cela eſt!.... Ne parlez pas ainſi, ma Bonne; accuſez-moi de tout ce qu'il vous plaira, excepté d'avoir un mauvais cœur.

Madame DUFRAIGNE.

Eh bien, puiſque vous aimez Madame, vous vous corrigerez; parce que vous ne voudrez pas faire le malheur de ſa vie.

ÉMILIE.

Cela n'eſt-il pas conſéquent ?

HENRIETTE.

Oui, j'en conviens ; voilà un raiſonnement qui me frappe....

AGATHE.

Ah, voici Lucette ; Maman nous demande peut-être ?....

SCÈNE II.

Madame DUFRAIGNE, ÉMILIE, AGATHE, HENRIETTE, LUCETTE.

ÉMILIE.

EH BIEN, Lucette, peut-on entrer chez Maman ?

LUCETTE.

Non, Mademoiſelle, pas encore....

HENRIETTE.

Mon Dieu, que cela eſt long !

LUCETTE.

C'eſt une ſérieuſe conférence; je le parierois bien. Madame Célie avoit l'air ſi affairé..... Et puis Madame eſt enfermée avec elle au verrou.

HENRIETTE.

Au verrou!

AGATHE.

Au verrou!

HENRIETTE.

Nous n'avons jamais vu cela.

LUCETTE.

Et Madame Célie étoit ici avant que Madame fut éveillée; & ſûrement Madame Célie ne ſe lève pas à huit heures pour une bagatelle.

HENRIETTE.

Oh, certainement.... Eh bien, je devine ce que c'eſt. Il s'agit de quelque hiſtoire arrivée à ma couſine.

LUCETTE.

Madame la Marquiſe Aurore?

HENRIETTE.

Oui. Ma tante n'eſt pas toujours contente d'elle. Je ſais cela, moi.

LUCETTE.

Bon!....

HENRIETTE.

Oh que oui; ma couſine eſt..... attendez donc que je me ſouvienne comment cela s'appelle préciſément.... ma couſine eſt.... coquette; voilà le mot.

Madame DUFRAIGNE.

Mais, fi donc, Mademoiſelle; ſavez-vous de quoi vous accuſez Madame votre couſine?

HENRIETTE.

Eh vraiment oui, ma bonne..... Une coquette, c'eſt une perſonne qui fait bien des mines, & qui croit & qui veut gagner tous les cœurs avec cela. C'eſt une folie bien bête à mon gré....

Madame DUFRAIGNE.

Vous parlez fort bien de la coquetterie,

mais fort mal de madame votre couſine. Eſt-ce ainſi qu'on doit traiter une perſonne abſente, qui vous aime, & à qui vous appartenez d'auſſi près....

HENRIETTE.

Oh oui, elle m'aime! pas trop.... & elle eſt jalouſe de ma ſœur Emilie; je me ſuis apperçue de cela; & moi, pour la faire enrager, je dis toujours devant elle tout le bien que je ſais d'Emilie.... D'ailleurs, ma bonne, elle fait gloire d'être coquette, elle le diſoit l'autre jour à mon papa.

Madame DUFRAIGNE.

Si elle eſt imprudente & étourdie, faut-il que vous ſoyez médiſante? En un mot, Mademoiſelle, je vous défends de parler d'elle de cette manière. Allons, aſſeyons-nous près de cette table, & prenez vos ouvrages, puiſque nous attendrons peut-être ici encore une demi-heure. (*Elles ſe rangent autour d'une table, & tirent de leurs ſacs différents petits*

ouvrages. Lucette reſte debout derrière la chaiſe d'Emilie.)

HENRIETTE,

(Après un long ſilence, frappant un grand coup ſur la table.)

Ah, pour le coup, je l'ai deviné!....

AGATHE.

Mon Dieu, ma ſœur, vous m'avez fait peur.

Madame DUFRAIGNE.

Mais, à qui en avez-vous, Mademoiſelle?

HENRIETTE.

Je ſais le ſujet de l'entretien de maman & de ma tante.... Emilie, cela vous regarde.

EMILIE.

De grace, ma ſœur, gardez vos conjectures pour vous.

HENRIETTE.

Ah ah, vous rougiſſez.... Vous pénétrez ma penſée.

LUCETTE, *à Henriette.*

Mais, vous auſſi, Mademoiſelle, vous rougiſſez.

HENRIETTE.

Enfin, toujours je ſuis sûre de mon fait; on va marier Emilie....

LUCETTE.

Oh, ſi cela étoit, quelle joie dans la maiſon!....

EMILIE.

Si j'y ſuis aimée, peut-on deſirer de me voir changer d'état, quand je ſuis ſi parfaitement heureuſe!....

LUCETTE.

Mais, Mademoiſelle, nous ne vous perdrions pas; ſûrement vous logeriez ici; Madame votre mère ne ſe ſéparera jamais de vous.

EMILIE.

Ah, du moins, j'en ſuis bien certaine; elle ſait bien que je ne pourrois être heureuſe, non-ſeulement dans une autre rue, mais dans une autre maiſon que la ſienne.

HENRIETTE,

(rêvant, les coudes ſur la table, & comptant par ſes doigts.)

Mais qui? .... Qui eſt-ce qui vient ici?..... Voyons..... M. de Saint-Vallier? .... oh il eſt trop laid.... M. de Ponteran? il eſt bien ſombre; & puis c'eſt un vieux garçon; il a au moins trente-cinq ans.?... M. de Bleville? il a une perruque.... M. de Cremi? il eſt veuf; je n'aime pas les veufs.... M. de Moncalde?....

AGATHE.

Fi donc, ma ſœur, un Portugais, un étranger....

HENRIETTE.

Mais vous ne me laiſſez pas achever; je l'allois exclure.... J'en ſuis fâchée, pourtant, car c'eſt le ſeul aimable; l'air ſi doux, ſi noble.... avec cela d'une politeſſe..... comme il aime papa & maman. Il parle ſi bien de maman!..... Je ſuis ſûre auſſi qu'il trouve Emilie charmante; car quand elle chante ou qu'elle joue de la harpe, il ſe fâche ſi l'on

fait le moindre petit bruit dans la chambre... Et puis mon frère Charles, qui reſſemble tant à Emilie, eſt celui qu'il aime le mieux; celui qu'il a toujours ſur ſes genoux..... Je vois tout cela, moi, ſans faire ſemblant de rien.

Madame DUFRAIGNE.

Ah ça, Mademoiſelle, finirez-vous? Convient-il à une jeune perſonne de parler ainſi de mariage; de chercher à pénétrer les ſecrets de ſa famille, & de publier ſes conjectures? En vérité, vous n'avez pas d'idée ni de la diſcrétion, ni de la modeſtie qui devroient vous diſtinguer.

HENRIETTE.

Ma chère bonne, ſouvenez-vous que je n'ai que ſept ans....

Madame DUFRAIGNE.

Souvenez-vous, Mademoiſelle, que je vous ai priée d'apprendre à vous taire, & ayez la bonté de commencer dans cet inſtant. C'eſt le bavardage qui produit preſque toutes les indiſcrétions & les méchancetés; d'ailleurs,

il ôte à une femme toutes ſes graces; & s'il étoit poſſible qu'une perſonne très-ſpirituelle eût ce défaut, malgré ſon mérite, on ne la regarderoit que comme une commère auſſi ridicule qu'importune.

HENRIETTE, *à part.*

Voilà un diſcours bien long pour louer le ſilence.... (*Haut.*) Ma bonne, permettez-moi une queſtion; c'eſt pour mon inſtruction: *Bavardage* eſt-il un mot françois?

Madame DUFRAIGNE.

Mademoiſelle, je l'ignore; je n'ai point appris ma langue par principes; je puis me ſervir de mauvaiſes expreſſions, mais je ne vous donnerai que de bons préceptes; ne vous arrêtez point aux mots, ne vous attachez qu'aux choſes; c'eſt une habitude que je vous conſeille de prendre.

HENRIETTE,

(*Après un moment de ſilence, touſſe avec affectation.*)

Voilà une terrible quinte; j'étouffe....

LUCETTE.

LUCETTE, *riant.*

Oui, d'envie de parler..... Ah, la bonne, permettez-vous que je conte une hiſtoire à ces Demoiſelles?

HENRIETTE.

Ah, une hiſtoire!....

(Elles ſe lèvent toutes.)

Madame DUFRAIGNE.

Oui, contez.

LUCETTE.

Tenez, d'abord, regardez cette bague....

AGATHE.

Oh qu'elle eſt jolie....

LUCETTE.

On me l'apporta il y a deux jours, en me priant d'engager Madame à l'acheter.

EMILIE.

De quel prix eſt-elle?

LUCETTE.

On n'en demande que vingt-cinq louis, & elle en vaut bien cinquante.

HENRIETTE.

Eh bien, maman l'a-t-elle achetée?

LUCETTE.

Point du tout; l'excès du bon marché a fait ſoupçonner à Madame, ou que la bague étoit volée, ou qu'elle appartenoit à une perſonne qui ſe trouvoit dans un preſſant beſoin d'argent; & Madame m'a chargée de faire à cet égard les plus grandes informations.

EMILIE.

Qu'avez-vous découvert?....

LUCETTE.

Que cette bague appartient en effet à une femme de province, très-malheureuſe dans ce moment; qui venue ici pour quelques affaires, y eſt tombée malade; & à peine convaleſcente d'une fièvre maligne qui a duré cinq ſemaines, ſe trouve ſans argent, preſſée par des créanciers, & dans un très-grand embarras. Elle ne veut avoir recours à perſonne; & en attendant les ſecours qui doivent lui être envoyés de ſa province, elle eſt obligée de vendre cette bague

pour vivre. Cette Hiſtoire m'a fait découvrir auſſi que dans la même auberge où loge cette Dame, il y a une vieille fille aveugle dont elle prenoit ſoin, qu'elle a été obligée d'abandonner, & qui eſt dans la plus affreuſe misère.

AGATHE.

Maman ſait-elle tout cela?

LUCETTE.

Non, pas encore; mais je lui en rendrai compte auſſi-tôt que Madame Célie ſera ſortie.

Madame DUFRAIGNE.

Je ſais bien ce que fera Madame.

LUCETTE.

Oh oui; cela n'eſt pas difficile à deviner.

EMILIE.

Cette pauvre Dame, qui s'eſt vue contrainte d'abandonner cette malheureuſe fille aveugle; que je la plains!

Madame DUFRAIGNE.

En effet, voilà un des grands motifs de

compaſſion que doit exciter la misère ; c'eſt de ne pouvoir ſuivre les mouvemens d'humanité qui ſont ſi naturels.

EMILIE.

Où loge cette pauvre aveugle ?

LUCETTE.

Ici près. Oh, Madame lui donnera ſûrement....

Madame DUFRAIGNE.

N'importe, il ne faut pas priver ces Demoiſelles du bonheur de contribuer à une bonne action.

HENRIETTE.

Je donnerai à Lucette ce que je lui deſtine, ſi elle veut bien s'en charger.

AGATHE.

Et moi auſſi.

Madame DUFRAIGNE.

Et moi, Meſdemoiſelles, j'imiterai l'exemple que je reçois de vous, & je donnerai auſſi ſuivant mes moyens.

LUCETTE.

Je ferai de même, & de bon cœur.... Mais on vient.... C'eſt peut-être Madame?

HENRIETTE.

Non point du tout; c'eſt ma couſine.

LUCETTE.

Oh, Madame la Marquiſe Aurore.... Je m'en vas.

AGATHE.

Vous ne la trouvez donc pas aimable, Lucette?

LUCETTE.

Non, Mademoiſelle; tout au contraire. (*Elle ſort.*)

Madame DUFRAIGNE.

Qu'eſt-ce qui nous l'amène ſi matin?

SCÈNE III.

Madame DUFRAIGNE, ÉMILIE, AGATHE, HENRIETTE, la MARQUISE.

(*Madame Dufraigne va ſe mettre à la table pour travailler.*)

La MARQUISE.

Ah voilà mes couſines..... Bon jour, chère Émilie. (*A Agathe.*) Bon jour, mon cœur. (*A Henriette.*) Bon jour, petit chaton..... Votre ſervante, Madame Dufraigne. N'êtes-vous pas étonnées de me voir ſur pied à dix heures?..... auſſi je ſuis morte. Devinez à quelle heure je me ſuis couchée?.... Au jour, au grand jour. Je n'ai été que quatre heures dans mon lit. Par quel haſard ma tante n'eſt-elle pas avec vous? Il faut que je lui parle; il le faut abſolument; & mon oncle n'eſt pas encore levé, à ce qu'on m'a dit?

ÉMILIE.

Non; il s'eſt couché très-tard hier....

La MARQUISE.

Cela eſt piquant à mourir ; je viens ici pour une affaire très-importante, très-preſſée. J'ai infiniment de confiance en mon oncle..... Émilie, j'aime beaucoup votre coëffure; elle eſt ſimple, négligée, mais elle a beaucoup de graces. Tous ces cheveux-là ſont-ils à vous?

ÉMILIE.

Je n'en porte jamais de faux.

La MARQUISE.

Ni moi non plus; je hais l'art....

HENRIETTE.

Oh, ma couſine, grondez donc votre femme-de-chambre.

La MARQUISE.

Cela m'arrive ſouvent; mais pourquoi le voulez-vous?

HENRIETTE.

C'eſt qu'elle vous a coëffée de manière qu'on

jureroit que vous avez de chaque côté deux fauſſes boucles.

La MARQUISE.

Oh, elles ſont bien à moi... Mais dites-moi donc, que fait votre maman?

AGATHE.

Elle eſt enfermée avec ma tante.

La MARQUISE.

Avec ma mère?

AGATHE.

Oui.

La MARQUISE.

Cela eſt ſurprenant..... & cela me dérange beaucoup; mais croyez-vous que ma mère vienne avec la vôtre ici?

AGATHE.

Je l'ignore.

La MARQUISE.

J'ai envie de m'en aller.... Je ne ſais ce que je dois faire.... En ſortant j'ai peur de la rencontrer.... Allons, je vais attendre encore un

peu.... Émilie, vous avez été hier au bal; vous aviez un habit charmant, à ce qu'on m'a dit. A propos, je vous prie de m'envoyer votre tailleur; votre habit a eu beaucoup de ſuccès, mais on a trouvé que vous n'aviez point aſſez de rouge..... En avez-vous ce matin?

ÉMILIE.

A l'heure qu'il eſt? Mais vous vous moquez....

AGATHE.

D'ailleurs, elle n'en met pas même pour aller au bal; elle a des couleurs ſi belles & ſi vives.

LA MARQUISE.

N'importe, il en faut pour le bal; n'en point mettre, a l'air d'une prétention. Moi, je vous avertis de ce qu'on dit. Je déteſte le rouge auſſi; on prétend que je pourrois m'en paſſer; mais je crains tant de me ſingulariſer....

AGATHE.

Vous êtes mariée; cela eſt différent.

La MARQUISE.

Henriette, comment va le clavecin ?

HENRIETTE.

Pas trop bien, ma couſine ; mais c'eſt Agathe qu'il faut entendre, & ma ſœur Emilie de la harpe!....

La MARQUISE.

Dieu merci, pour moi, on ne m'a rien fait apprendre ; & quand il faut s'élever ſoi-même, on a quelque mérite à n'être pas une imbécille.... J'avais des diſpoſitions pour les inſtrumens.... des diſpoſitions incroyables..... Au reſte, à quoi tout cela eſt-il bon ? Je vois qu'on n'en réuſſit pas mieux dans la ſociété. Pourvu qu'on ſoit jolie & qu'on ait de l'eſprit, c'en eſt bien aſſez pour plaire.

Madame DUFRAIGNE, *à part.*

Voilà une converſation qui prend une mauvaiſe tournure.... (*Haut.*) Mademoiſelle Henriette, Mademoiſelle Agathe, voulez vous bien venir auprès de moi. J'ai vos livres dans mon ſac, & vous lirez en attendant Madame.

HENRIETTE.

Et ma ſœur ?

Madame DUFRAIGNE.

Elle eſt aſſez formée pour entretenir Madame la Marquiſe, & même je connois trop Mademoiſelle Emilie pour n'être pas ſûre qu'elle ſaura retirer un très-grand profit d'une telle converſation.

La MARQUISE.

Vous faites bien de l'honneur à ma morale, Madame Dufraigne.

Madame DUFRAIGNE.

Pas plus qu'il ne faut, Madame.

HENRIETTE, *riant.*

Non, non....

La MARQUISE.

De quoi riez-vous, Henriette ?

HENRIETTE.

Demandez à mes ſœurs; car je parie qu'elles ont tout autant d'envie de rire....

EMILIE.

Elle eſt folle.

Madame DUFRAIGNE.

Allons, venez Meſdemoiſelles. (*Elles vont s'aſſeoir & liſent.*)

La MARQUISE.

Quel âge avez-vous, Emilie? N'êtes-vous pas dans votre dix-neuvième année?

EMILIE.

J'ai eu dix-ſept ans le douze de ce mois.

La MARQUISE.

Bon; j'ai quatre ans de plus!..... Je croyois qu'il n'y avoit que trois années de différence entre nous.... Mon Dieu, ma couſine, que je voudrois vous voir mariée.... Il eſt bien temps de s'en occuper.... Moi, je n'avois que ſeize ans quand je me ſuis mariée.

EMILIE.

Cela eſt tout ſimple; vous étiez un excellent parti, & moi je n'ai rien.

LA MARQUISE.

Oui, deux ſœurs & deux frères; on ne ſe marie pas avec cela.... Je crains, mon cœur, que vous ne ſoyez obligée de vous réſoudre à vous établir en Province; à Paris cela me paroît impoſſible. Il faut bien ſe faire une raiſon.... Au reſte, ſi vous ſaviez tous les écueils qu'on rencontre dans le grand monde, vous ſeriez conſolée de n'être pas vraiſemblablement deſtinée à y vivre.... Quand on eſt aimable & jolie, on inſpire malgré ſoi des ſentimens qui ſont bien importuns.... On eſt obſédée, ſuivie, perſécutée..... Et puis la jalouſie d'un mari; l'envie des femmes!..... Ah, vous ſerez bien heureuſe de ne pas connoître tout cela!.... A propos, le Comte de Moncalde n'a-t-il pas dîné hier ici?

EMILIE.

Oui....

LA MARQUISE.

Je ne ſais comment il a fait, mais il a trouvé le moyen de ſe lier intimement avec

tous mes parens.... Je le rencontre partout. Comment éviter cela par exemple ?.... Le pauvre homme !.... C'eſt une tête bien dérangée.... Ne parlez point de cela, Émilie, je vous prie.... Il eſt aimable ; d'ailleurs j'en fais grand cas. Il a un ton excellent ; il eſt très-extraordinaire qu'un étranger, un Portugais, ait cette grace-là.... Il me diſoit l'autre jour qu'il regardoit la France à préſent comme ſa véritable patrie.... Je ſais bien pourquoi ; cela fait pitié.... Mais ma tante ne vient point ; je ne puis l'attendre plus long-temps ; vous lui direz, ma couſine, que je reviendrai. Il faut que je la voye aujourd'hui. Je pars pour Verſailles après ſouper ; ma ſemaine commence demain. Quel ennui ! j'en ſuis excédée d'avance.....

ÉMILIE.

Mais je vous ai vu deſirer une place avec tant d'ardeur ; ſouvenez-vous donc de toutes les démarches que vous avez fait faire à maman à ce ſujet....

La MARQUISE.

Oh, c'eſt que je ne me faiſois pas d'idée de l'ennui mortel d'un ſemblable eſclavage.

ÉMILIE.

Si cet eſclavage eſt ſi pénible, qui vous empêche de le quitter? Je ſais que les perſonnes dont vous dépendez vous le permettroient volontiers.

La MARQUISE.

Les perſonnes dont je dépends!..... Vous avez des expreſſions bien ſoumiſes....

ÉMILIE.

Ne dépend-on pas d'un mari, d'une mère, d'un beau-père?....

La MARQUISE.

A vingt-un ans, quand on eſt mariée depuis cinq?.... Du moment qu'on va ſeule on ne dépend que de ſa volonté. Vous croyez peut-être que j'ai encore beſoin d'un chaperon?.....

ÉMILIE.

Mais.... Je crois qu'un guide ne vous ſeroit

pas inutile; & je penſe qu'on ne peut jamais ſe ſouſtraire à l'autorité d'un mari, & qu'on doit, dans tous les temps, ſuivre, chérir & reſpecter les conſeils d'une mère.

La MARQUISE.

Voilà une très-ſublime morale, il eſt vrai qu'elle ne renferme pas des idées bien neuves.

ÉMILIE.

Non; ce ſont des principes communs; ils ſont trop naturels & trop ſacrés pour n'être pas généralement reçus....

La MARQUISE.

En vérité, vous parlez à ravir; cependant je vous conſeille, ſi vous vivez jamais dans le monde, de quitter ce petit ton dogmatique, dont on pourroit prendre la liberté de ſe moquer.

ÉMILIE.

Je ſais la déférence que je dois à une femme mariée & plus âgée que moi, & j'ai cru que ce n'étoit pas y manquer que de vous déclarer une façon de penſer, qui, j'en ſuis ſûre, au fond

fond ſe rapporte à la vôtre. D'ailleurs, vous connoiſſant depuis mon enfance, ayant l'avantage de vous appartenir, je me ſuis flattée que vous excuſeriez une liberté que je ne prendrois ſûrement pas avec toute autre. Enfin, ſoyez ſûre, ma couſine, que ſi je vis jamais dans le monde, je ſaurai me taire, écouter, & que ſurtout je ne haſarderai point de montrer des principes qui pourroient donner de mon caractère une opinion déſavantageuſe.

La MARQUISE, *regardant à ſa montre.*

Eh, mon Dieu, il eſt dix heures!.... Adieu, ma couſine; je vous prie de dire à ma tante que je reviendrai..... (*Elle s'approche de la table.*) Adieu, ma petite Henriette; que liſez-vous là mon enfant.... (*Elle lit ſur ſon épaule.*) *L'Hiſtoire de France*; quel ennui!.... Et vous Agathe?.... *L'Hiſtoire Romaine*.... (*Elle hauſſe les épaules.*) Pauvres malheureuſes, que je vous plains!.... Émilie, vous ſavez tout cela par cœur, n'eſt-ce pas? Je vous en fais mon compliment. Pour moi je vous déclare que j'ignore en quelle

année Rome fut fondée ; que je ne pourrois pas deſſiner un œil ; que je ne ſais pas une note de muſique, & que malgré cette profonde ignorance, j'ai dans la ſociété aſſez de ſuccès & d'envieux, pour être en état de voir ſans envie moi-même les talens & l'exiſtence des autres.... Mais, pourſuivez vos lectures ; c'eſt toujours bien fait ſi cela vous amuſe. Adieu, je vous ſouhaite bien du plaiſir..... Ne vous dérangez pas, Madame Dufraigne.... Adieu ; à ce ſoir.... (*Elle ſort.*)

SCÈNE IV.

Madame DUFRAIGNE, ÉMILIE, AGATHE, HENRIETTE.

HENRIETTE.

OUI, oui, parce qu'elle ne ſait rien, elle ſe moque de l'inſtruction ; mais moi, je crois qu'il eſt encore plus aiſé de ſe moquer de l'ignorance.... Et puis, quand elle dit qu'elle n'eſt pas envieuſe, c'eſt pour rire qu'elle prétend

cela; il n'y a qu'à voir comme elle en revient toujours à ma ſœur Émilie! .... Eh bien, ma bonne, c'eſt ſingulier, mais perſonne au monde ne me donne tant d'envie d'apprendre que ma couſine; oh je ne veux pas lui reſſembler; d'abord, quand ce ne ſeroit que pour cela, je m'inſtruirai....

ÉMILIE.

Ah! j'entends la voix de maman.

AGATHE.

Oui; c'eſt elle & ma tante.

SCÈNE V.

LA COMTESSE, CÉLIE, ÉMILIE, AGATHE, HENRIETTE, Madame DUFRAIGNE.

La COMTESSE.

(*Ses Filles vont lui baiſer la main, elle les embraſſe.*)

MES ENFANS, je ne pourrai pas vous donner vos leçons ce matin; mais allez dans ma chambre, vous y trouverez les Cartes de Géographie préparées, & je charge Émilie de me remplacer aujourd'hui, & de tenir mon école. Agathe, avez-vous joué du clavecin?

ÁGATHE.

Oui, Maman.

HENRIETTE.

Et moi j'ai appris mes vers, mon hiſtoire, j'ai pris ma leçon d'accompagnement, j'ai écrit deux pages; & ma Bonne eſt très-contente de moi.

LA COMTESSE.

Allez, mes enfans, dans ma chambre : Madame Dufraigne conduiſez-les.

HENRIETTE.

Adieu, Maman; Adieu, ma Tante.

CÉLIE.

Embraſſez-moi, ma chère Émilie.... Comme elle a l'air doux & raiſonnable!.... Charmante perſonne!.... (*Madame Dufraigne ſort avec ſes élèves.*)

SCÈNE VI.

LA COMTESSE, CÉLIE.

LA COMTESSE.

OUI, c'eſt en effet une charmante perſonne.... Cette figure intéreſſante & noble, cette phyſionomie ſi douce & ſi tendre peignent bien ſon caractère & ſon ame! Remplie d'inſtruction & de talens, adorée de tout ce qui l'approche, louée par tout ce qui la connoît, elle n'en eſt

pas plus vaine ; elle n'attribue ſes ſuccès qu'à ſon éducation ; elle imagine que toute autre, élevée comme elle, auroit les mêmes avantages. Les louanges qu'on lui donne redoublent ſa reconnoiſſance pour moi ; c'eſt à moi ſeule qu'elle croit les devoir. Elle m'en aime davantage, & ne peut s'en enorgueillir. Je ne connois point de raiſon plus ſaine & plus ſolide que la ſienne ; elle eſt d'une franchiſe incomparable, & en même-temps d'une parfaite diſcrétion ; enfin, elle joint à tant de qualités ſi rares une douceur inaltérable, & toute la candeur & l'aimable timidité de ſon âge.

CÉLIE.

Que vous êtes heureuſe, ma ſœur, & que mon ſort eſt différent !.... Mais il eſt injuſte d'envier un bonheur qu'on n'a pas mérité. Ah, combien cette réflexion ajoute d'amertume à nos peines!.... J'ai négligé l'éducation de ma fille, & ma fille fait mon malheur!.... Mais ne parlons que de la vôtre, ne parlons que d'Émilie ; elle m'eſt preſque auſſi chère qu'elle vous l'eſt à vous-même.

La COMTESSE.

Ah, ma ſœur, ſouffrez que je le diſe, nul ſentiment ne peut ſe comparer à celui que j'ai pour elle!.... & je ſuis à la veille peut-être de me ſéparer pour jamais de cet objet ſi paſſionnément aimé!.... Ce que vous m'avez déclaré ce matin ne m'a point étonné, je l'avois prévu; mais cette certitude m'accable, je l'avoue. Au reſte, ne craignez point ma foibleſſe, elle n'éclatera que devant vous.... Ah, peut-on héſiter un inſtant à tout ſacrifier au bonheur de ce qu'on aime?.....

CÉLIE.

J'avois une répugnance extrême à me charger d'une ſemblable propoſition, je ſentois le coup que j'allois vous porter; cependant le peu de fortune d'Émilie, les avantages brillans de cette alliance, m'ont décidée à vous en parler.... D'ailleurs, vous ſeule avez le droit de prononcer un refus....

La COMTESSE.

Je n'en abuſerai pas, ſoyez-en ſûre.

CÉLIE.

Vous allez voir mon frère & lui faire part de cette propoſition ?

La COMTESSE.

Je l'attends, il va venir..... Hélas, je lui prépare un triſte réveil.

CÉLIE.

Vous avez un empire abſolu ſur lui, il ne fera que ce que vous preſcrirez.

La COMTESSE.

En effet, ſa bonté m'a laiſſé maîtreſſe abſolue de mes filles.... Je juſtifierai, je m'en flatte, une confiance ſi flatteuſe & ſi chère.

CÉLIE.

Nous ſeuls faiſons notre deſtinée, vous en êtes bien la preuve : vous fûtes mariée ſous les auſpices les plus malheureux ; ſubjugué par une paſſion fatale, celui qui vous donnoit ſa main vous refuſoit ſon cœur ; il obéiſſoit avec déſeſpoir à des parens impérieux. Auſſi-tôt que vous fûtes engagés, il eut la dureté de vous faire

connoître ſes ſentimens : toute autre à votre place n'eût ſuivi que les mouvemens d'un dépit trop bien fondé : vous n'écoutâtes que votre devoir, & vous en recevez le prix. Ce même homme qui vous dédaignoit, ſentit bientôt l'excès de ſon égarement ; il en gémit, le répara d'abord par l'eſtime & les égards, & enfin par l'attachement le plus ſolide, & la confiance la plus entière .... Mais, on vient, c'eſt lui ſans doute ; je vous laiſſe.... Je reviendrai tantôt m'informer du réſultat de votre entretien....

LA COMTESSE.

Pourquoi me quitter déjà ? ....

CÉLIE.

J'ai des affaires, il faut que je parle à ma fille ; elle me donne un chagrin !.... Elle ſe perd abſolument : Je vous conterai cela ce ſoir. Adieu, ma ſœur....

LA COMTESSE.

Si j'ai beſoin de vous, où vous trouverai-je ?

CÉLIE.

Chez moi; je n'en ſortirai que pour venir ici. Adieu, ma chère amie, à ce ſoir.... (*Elle ſort.*)

La COMTESSE, *ſeule.*

Émilie!.... ma fille!.... Je me ſéparerois d'elle.... & pour jamais!.... pour jamais!.... moi, vivre ſans elle!.... Eh, qu'importe ma vie, pourvu qu'Émilie ſoit heureuſe!.... On vient.... Ah, cachons mes pleurs & ma foibleſſe....

SCÈNE VII.

La COMTESSE, le COMTE, *en robe de chambre.*

La COMTESSE.

PARDONNEZ-MOI de vous avoir fait éveiller; mais j'avois à vous parler d'une affaire ſi importante....

Le COMTE.

Vous m'inquiétez.... Vous avez pleuré, je le vois; qu'avez-vous, ma chère amie?....

La COMTESSE.

Je ſuis un peu troublée, je l'avoue, cependant je n'ai rien de fâcheux à vous apprendre.... au contraire....

Le COMTE.

A cette émotion, je devine qu'il eſt queſtion d'Émilie....

La COMTESSE.

Il eſt vrai.... Ma ſœur eſt venue ce matin me propoſer un mariage pour elle....

Le COMTE.

Eh bien?....

La COMTESSE.

Celui qui la demande poſsède les avantages de la fortune, de la naiſſance, & d'un mérite perſonnel univerſellement reconnu. Il a trente ans; ſa figure eſt agréable; il aime Émilie; il ne veut qu'elle, & refuſe même la dot que nous devions lui donner....

Le COMTE.

Mais, comment n'êtes-vous pas tranſportée de joie?..... Je brûle de ſavoir ſon nom....

La COMTESSE.

Vous le connoiſſez ; il vient ſouvent ici, & vous l'aimez beaucoup....

Le COMTE.

Satisfaites donc mon impatience....

La COMTESSE.

C'eſt le Comte de Moncalde....

Le COMTE.

Le Comte de Moncalde!... un étranger.... Mais ſans doute que ſon projet eſt de s'établir en France?

La COMTESSE.

Hélas! il dit qu'il ne veut prendre aucune eſpèce d'engagement à cet égard ; c'eſt aſſez déclarer le deſſein qu'il a de retourner dans ſa patrie.

Le COMTE.

Et vous ſeriez tentée de lui donner votre fille?....

La COMTESSE.

Je le vois depuis quatre ans ; je connois

parfaitement ſon caractère ; il n'en eſt point de plus vertueux & de plus eſtimable ; il eſt rempli d'eſprit & d'agrémens, il eſt ſenſible, inſtruit, naturel ; il a pour les talens un goût paſſionné ; enfin, il a toutes les qualités qui peuvent rendre ma fille heureuſe, & je la lui refuſerois?.... Ah, mon ami, pourriez-vous me croire perſonneile à un excès ſi coupable?....

Le COMTE, *lui prenant la main.*

Mais dois-je ſouffrir un ſacrifice qui feroit le malheur de votre vie?.... D'ailleurs, moi-même je ne pourrois me réſoudre à perdre Émilie ; elle eſt ma fille ; elle eſt mieux encore, elle eſt votre ouvrage. Je retrouve en elle votre eſprit, vos vertus ; non, non, n'eſpérez pas que je conſente jamais à m'en ſéparer.... Je me fais une idée ſi douce de la voir dans le monde, de jouir de ſes ſuccès ; combien les éloges qu'elle recevra me ſeront chers, puiſqu'ils ſeront dûs à vos ſoins!.... Quoi, vous auriez conſacré les plus belles années de votre

vie à ſon éducation, pour la voir cruellement arrachée de vos bras & de ſa patrie, & pour perdre en un inſtant le fruit de quinze ans de peines & de travaux?

La Comtesse.

J'ai travaillé pour ſon bonheur & non pour la vanité. Songez-vous à la médiocrité de ſa fortune, & aux avantages ineſpérés & brillans de l'alliance qui nous eſt offerte? Un homme aimable & vertueux, de la naiſſance la plus diſtinguée, & poſſeſſeur d'une fortune immenſe!.... Il eſt vrai, je ſerai ſéparée d'Émilie, mais elle ne m'oubliera jamais; cette idée me conſolera; oui, tranquille ſur le ſort de ma fille, je pourrai tout ſupporter.....

Le Comte.

Mais, Émilie elle-même ſe réſoudra-t-elle à vous quitter?....

La Comtesse.

La raiſon peut tout ſur elle..... Cet effort ſans doute lui coûtera, j'aime à le penſer; mais ſi le caractère & la perſonne du Comte

de Moncalde lui conviennent, je me charge de la décider à ce ſacrifice, tel pénible qu'il puiſſe être..... Enfin je vous conjure de vous repoſer ſur moi du ſoin de ſon bonheur....

Le Comte.

Eh bien vous le voulez, j'y conſens ; c'eſt vous en effet, ma chère amie, qui devez diſpoſer d'elle ; pourrois-je vous diſputer un empire qui vous eſt acquis par tant de peines ?.... Vous vous ſacrifierez pour cet objet ſi cher, je le prévois ; je n'aurois pas votre courage, mais je l'admire, & ne puis vous réſiſter davantage.... Que vous allez vous préparer de regrets ; & moi-même, comment ſoutiendrai-je vos chagrins & les miens ; vos larmes & la privation d'Emilie ? ....

La Comtesse.

Non, ne le craignez point ; je ne troublerai pas votre vie par des plaintes ſuperflues ; pourrois-je me livrer à ma douleur, quand ma plus grande conſolation ſera l'eſpoir d'adoucir la vôtre ?....

Le Comte.

Ah, vous ſeule pouvez me tenir lieu de tout.... Vous le ſavez.... l'amitié, l'admiration, la reconnoiſſance : voilà les nœuds qui m'attachent à vous ; l'empire que vous avez ſur moi eſt ſi bien juſtifié par vos vertus, que loin de le déſavouer, je mets ma gloire à le reconnoître.... Je vous dois tout, ma raiſon, mes ſentimens, mes principes, mon bonheur. Je trouve en vous l'amie la plus aimable & la plus indulgente, & les conſeils les plus utiles ; ſoyez donc à jamais l'arbitre du ſort de nos enfans, comme vous l'êtes du mien.... Mais du moins faiſons toutes les tentatives poſſibles pour engager le Comte de Moncalde à s'établir en France.... Il paroiſſoit ſi touché de votre tendreſſe pour Émilie ; il témoignoit pour vous un attachement ſi ſincère!..... Comment peut-il concevoir le projet de vous ſéparer de votre fille?.... Je ne puis croire qu'il ſoit inflexible à cet égard.

La Comtesse.

Non, ne nous flattons point, ſon caractère eſt

eſt ferme & décidé; il a déclaré poſitivement à ma ſœur qu'il étoit inutile de vouloir lui impoſer la condition de ſe fixer en France; qu'il ne pouvoit s'y ſoumettre. Son parti eſt irrévocablement pris de retourner en Portugal; n'en doutez pas.

Le Comte.

Ah ! que vous m'affligez.... Mais, je vous le répète, la deſtinée d'Emilie eſt entre vos mains; quoi qu'il puiſſe m'en coûter, je vous en laiſſe la maîtreſſe abſolue, je ne m'en dédirai point. Lui parlerez-vous aujourd'hui?

La Comtesse.

Oui, après le dîner.... Mais il eſt tard; il faut nous habiller.... Je n'ai point encore vu mes fils, allons chez eux....

Le Comte.

Je voulois vous conſulter ſur ce qui les regarde; je ſuis mécontent de leur Gouverneur; on m'en a propoſé un autre, que je deſirerois que vous viſſiez; il parle, dit-on, parfaitement l'Anglois; je n'en pourrai juger....

La COMTESSE.

Je vous dirai s'il eſt vrai qu'il le ſache bien.....

Le COMTE.

Comment?.... Mais vous n'avez jamais appris l'Anglois.

La COMTESSE.

Pardonnez-moi, il y a un an que je l'apprends pour être en état de l'enſeigner à Henriette, qui m'en avoit demandé un maître. Les maîtres en général montrent avec tant de négligence!.... Deux ans de leurs leçons ne valent pas trois mois de celles d'une mère....

Le COMTE.

Quelle femme vous êtes!.... Ainſi donc, juſqu'à ce que vos enfans ſoient établis, vous paſſerez une partie de votre vie avec des maîtres; vous en conſacrerez une moitié à vous inſtruire & l'autre à enſeigner..... Mais, que dis-je, au milieu de tant de ſoins & d'occupations, en multipliant ainſi vos devoirs, il vous reſte encore du temps à donner à

l'amitié & à la ſociété; comment faites-vous donc?....

La COMTESSE.

On trouve toujours aſſez de temps pour remplir des devoirs qui ſont chers.

Le COMTE.

Vous m'étonnez ſans ceſſe, je l'avoue..... Ah, ſi vos enfans ne vous rendent pas heureuſe, quelle mère pourroit eſpérer des ſiens le bonheur de ſa vie!..... Et notre aimable Emilie ſeroit perdue pour vous!.... Cette idée eſt affreuſe..... je ne puis la ſupporter. Reverrez-vous votre ſœur aujourd'hui; la chargerez-vous d'une réponſe pour le Comte de Moncalde?

La COMTESSE.

Il en deſire une prompte; & je la ferai, puiſque vous le permettez, auſſi-tôt que j'aurai connu les diſpoſitions d'Emilie.

Le COMTE.

Emilie refuſera ce mariage, j'en ſuis ſûr.....

La Comtesse.

Je le crois comme vous; mais ne ſuffit-il pas que ſon cœur ne ſoit pas contraire au Comte de Moncalde, & qu'elle ait pour lui l'eſtime dont il eſt digne ?.....

Le Comte.

Allons, il faut donc ſe décider à ce ſacrifice, je le vois..... Parlez à votre fille, parlez-lui ſans moi; je ne pourrois ſoutenir cet entretien; je gâterois votre ouvrage, je ne le ſens que trop.... A propos, dites-moi ſi votre nièce eſt inſtruite de cette affaire ?

La Comtesse.

Elle l'ignore entièrement.

Le Comte.

Elle eſt venue ce matin deux fois chez moi avant que je fuſſe éveillé; que me veut-elle ?

La Comtesse.

Mais, n'êtes-vous pas ſon confident ?

Le Comte.

Oui, quelquefois; elle me conte toutes les

déclarations qu'elle reçoit; me nomme les gens qui meurent d'amour pour elle; me demande des conſeils; je lui dis qu'elle eſt jolie, qu'elle me tourneroit la tête ſi j'avois quinze ans de moins, & elle eſt enchantée de nos converſations, & ſoutient à tout le monde que je ſuis rempli d'eſprit & de bon ſens.

La COMTESSE.

Vous feriez bien mieux de lui donner des avis qui lui ſeroient ſi néceſſaires....

Le COMTE.

Si je lui parlois raiſon elle ne m'écouteroit pas. Je ne lui ſais nul gré de ſes prétendues confidences; je ne les dois qu'à ſa ridicule vanité..... A propos d'elle, je me rappelle qu'elle m'a fait dire qu'elle reviendroit; je vais donner l'ordre qu'on ne la laiſſe pas entrer, car pour aujourd'hui je ne ſuis nullement diſpoſé à goûter ſon entretien..... Voulez-vous venir chez nos enfans?

La COMTESSE.

Volontiers.

LE COMTE.

Venez, ma chère amie. (*Il lui donne le bras. Ils sortent.*)

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

LUCETTE, HENRIETTE.

HENRIETTE.

Eh bien, Lucette, ... achevez-moi donc l'hiſtoire de la bague; vous l'avez renvoyée à cette pauvre Dame?

LUCETTE.

Oui, avec quinze louis que Madame lui prête.

HENRIETTE.

Quinze louis! .... J'en ſuis bien aiſe.... Et la fille aveugle?

LUCETTE.

Madame lui donne ſix louis....

HENRIETTE.

Oh bien, je lui donnerai auſſi moi.... J'ai

deux louis, elle en aura la moitié..... Je ſerai comme maman, j'aimerai à donner....

LUCETTE.

Oui, mais Madame ne donne jamais rien qu'il ne lui en coûte le ſacrifice de quelque ſuperfluité. On ne peut être véritablement généreuſe ſans cela....

HENRIETTE.

Cependant j'aime bien auſſi les ſuperfluités.... Il n'y a que cela de joli. Ah, la voilà maman.

SCÈNE II.

La COMTESSE, ÉMILIE, AGATHE, HENRIETTE, LUCETTE.

HENRIETTE.

MAMAN, maman, je vous prie de me permettre de donner un louis à la pauvre fille aveugle.

La COMTESSE.

Volontiers, vos ſœurs m'ont demandé la

même permiſſion ; Emilie donne trois louis, & Agathe deux ; mais je vous préviens que chacune de nous, en donnant, a fait un ſacrifice ; moi, celui d'un tableau ; Emilie, d'un porte-feuille ; & Agathe, d'un chapeau ; j'eſpère, Henriette, que vous aurez la même raiſon.....

HENRIETTE.

Mais, maman, je n'ai point de ſacrifice à faire ; moi, je n'ai envie de rien....

La COMTESSE.

Il me ſemble que vous aviez hier le projet d'acheter un pupitre fort joli, que nous avons vu chez un Marchand....

HENRIETTE.

Ah, cela eſt vrai.... Mais il me reſtera un louis ; le pupitre ne coûte que trente-ſix francs ; Emilie me prêtera douze francs, & je pourrai l'acheter.

La COMTESSE.

Quoi, recourir aux emprunts pour une bagatelle dont vous pouvez vous paſſer ſi facilement ! D'ailleurs, il ne faut jamais s'endetter

à moins d'une néceſſité abſolue. Si vous n'aviez pas un bon cœur, je ne pourrois vous le donner, mais il m'eſt poſſible de vous apprendre à raiſonner juſte. Si en faiſant une bonne action on ne retranche rien de ſa dépenſe ordinaire, on ne fait qu'une folie; ſi l'on emprunte d'un côté pour donner de l'autre, l'on dérange ſa fortune, & l'on uſurpe le nom de bienfaiſant, car il n'y a point de vertu ſans la raiſon. Soyez donc conſéquente, c'eſt tout ce que j'ai le droit d'exiger de vous : achetez le pupitre, ou ſecourez la pauvre femme; mais ne prétendez jamais allier le plaiſir de ſatisfaire toutes vos fantaiſies, avec le bonheur d'être utile aux infortunés; cela eſt impoſſible.

HENRIETTE.

Puiſqu'il faut choiſir, je n'héſiterai ſûrement pas; je renonce au pupitre de tout mon cœur....

La COMTESSE.

Alors vous aurez du mérite à ce que vous faites, puiſqu'il vous en coûtera une privation. Sans cela, de quel prix ſeroit votre action ?

HENRIETTE.

Je ſens cela, ma chère maman; toutes les fois que je regretterai mon pupitre, je penſerai à la pauvre aveugle, & je ne le regretterai plus.....

La COMTESSE.

Et même vous pourrez dire : « Si je n'avois » pas été compâtiſſante, j'aurois un pupitre » dont je ne me ſoucierois plus à préſent; au » lieu de cela, le ſouvenir d'une bonne action » me reſte, & une honnête & pauvre femme » me bénit, & maman m'en aime mieux..... (*Elle l'embraſſe.*)

HENRIETTE.

Oh, maman, dès cet inſtant je ne penſe plus au pupitre, je vous aſſure; & je vois que ce que je croyois d'abord un ſacrifice n'en eſt point un, au contraire.

La COMTESSE.

Il en eſt ainſi de tous ceux qu'exige l'honnêteté; ils ne ſont pénibles qu'avant l'exécution; en les projetant, on n'enviſage que ce

qu'ils peuvent coûter ; en les faiſant, le ſeul orgueil qu'ils inſpirent ſuffiroit pour en récompenſer. Vous connoîtrez un prix plus doux encore, chère Henriette, je l'eſpère, celui qu'une ame ſenſible peut donner. Mais, allez avec Agathe rejoindre votre bonne.... Vous, Emilie, reſtez....

ÉMILIE.

Quelqu'un vient....

AGATHE.

C'eſt ma couſine.

La COMTESSE, *à part.*

Quelle importunité....(*haut.*) Allez, mes enfans ; quand ma nièce ſera ſortie, Emilie, vous reviendrez..... Allez, ma fille. (*Elles ſortent toutes.*)

SCÈNE III.

La COMTESSE, la MARQUISE.

La COMTESSE, *à part.*

QU'A-T'ELLE à me dire? Que cette viſite m'eſt déſagréable dans l'état où je ſuis!...

La MARQUISE.

Ah, ma tante, je vous trouve à la fin.... Ah que j'ai beſoin de votre amitié, de vos conſeils....

La COMTESSE.

Mes conſeils!.... Vous m'étonnez; je ne penſois pas qu'ils puſſent jamais vous être utiles; vous les avez dédaignés ſi long-temps; mais n'importe, parlez; s'il m'eſt poſſible de vous rendre quelque ſervice, comptez ſur moi.

La MARQUISE.

Il eſt vrai, ma tante, que j'ai bien des torts avec vous; je ſuis légère, inconſéquente;

mais vous êtes ſi bonne, mon repentir eſt ſi vrai; je ſuis diſpoſée à une confiance ſi entière.....

La COMTESSE.

De quoi s'agit-il donc?

La MARQUISE.

Je ſuis dans la ſituation la plus cruelle.... Je ne vous déguiſerai rien; je ne chercherai point à diminuer mes torts; d'ailleurs, je déteſte l'artifice. Mon plus grand défaut c'eſt de ne pouvoir me contraindre; tout ce que je ſens s'exprime ſur mon viſage malgré moi....

La COMTESSE.

Venons au fait, je vous prie....

La MARQUISE.

Ma tante, vous me voyez au déſeſpoir; mes parens me perſécutent d'une manière qui n'eut jamais d'exemple; mes belles-ſœurs me déteſtent, & m'ont perdue dans l'eſprit de mon beau-père....

La COMTESSE.

Et d'où vient cette averſion de vos belles-ſœurs ?

La MARQUISE.

Ah ! ma tante, d'une jalouſie atroce dont je ſuis la victime. Elles ſont envieuſes à l'excès ; & les foibles ſuccès que j'ai eus dans le monde m'ont fait d'elles deux ennemies déclarées & irréconciliables.

La COMTESSE.

Vous ne deviez pas vous attendre à cela.... car enfin, je ne vois pas pourquoi vos belles-ſœurs vous envieroient ; elles ſont jeunes, aimables, jolies ; la Vicomteſſe ſur-tout eſt charmante....

La MARQUISE.

Oh, charmante!.... Si vous la voyiez au jour, ſon teint eſt affreux..... & ſa taille n'eſt pas droite....

La COMTESSE.

Mais, que dites-vous donc ; elle eſt faite à peindre,....

LA MARQUISE.

Oui, avec des corps garnis; mais au vrai elle eſt boſſue.... Avec cela, elle a ſi peu d'eſprit & tant de prétentions.... & une méchanceté..... J'aimerois encore mieux ſa ſœur; elle eſt ſûrement moins déſagréable....

LA COMTESSE.

Sont-ce-là, ma niéce, les confidences que vous aviez à me faire?

LA MARQUISE.

Mais, ma tante, il faut bien que je vous parle des perſonnes qui cauſent mes malheurs.

LA COMTESSE.

Je vous conſeille de tout employer pour vous raccommoder avec elles; votre beau-père & votre mari les aiment tendrement, &.....

LA MARQUISE.

Elles ont eu la noirceur de me brouiller avec tous les deux.

LA COMTESSE.

La COMTESSE.

Quoi, votre mari eſt auſſi contre vous?

La MARQUISE.

Il fait le tourment de ma vie; il eſt d'une jalouſie qui devient tous les jours plus inſupportable; ma patience eſt pouſſée à bout.....

La COMTESSE.

Vous me faites-là un aveu qui, par exemple, prouve une grande confiance; car il eſt bien cruel & bien humiliant d'être forcée de convenir de la jalouſie de ſon mari.

La MARQUISE.

Cela eſt cruel ſans doute; mais je ne vois là-dedans nulle humiliation; il eſt jaloux parce qu'il a la folie d'être amoureux de moi.

La COMTESSE.

Et l'injuſtice de ne pas vous eſtimer.....

La MARQUISE.

Oh, il m'eſtime dans le fond; je n'ai point d'inquiétudes là-deſſus.

La Comtesse

Je le crois facilement. Mais s'il eſt ſi jaloux, il ſe fait une violence bien eſtimable; car il n'eſt pas gênant, & vous laiſſe une entière liberté.

La Marquise.

C'eſt qu'aux yeux du monde il ne veut pas paroître jaloux.

La Comtesse.

Vous l'aidez bien à cacher cette foibleſſe, & vous ne ménagez guère la peine qu'elle peut lui cauſer. Perſonne ne ſe livre plus que vous à la diſſipation, & ne vit moins dans ſa famille.

La Marquise.

C'eſt que j'y ſuis tourmentée....

La Comtesse.

Voilà vos plaintes. Je vais vous apprendre celles que vos parens font de vous. Votre beau-père prétend que vous n'avez pour ſes amis qu'une politeſſe froide & dédaigneuſe; que

vous vous moquez de ſa ſociété ; que vous accuſez tous ceux qui ne ſont pas de la vôtre d'avoir un *mauvais ton*, ou d'être *ennuyeux à la mort*. Que vous n'avez d'honnêteté que pour les femmes à la mode, pourvu qu'elles ne ſoient pas trop diſtinguées par leur eſprit & leur figure ; que celles qui, par défaut de fortune ou par raiſon, ne ſont pas miſes avec élégance & recherche, ſont les objets de votre mépris ; que la frivolité & les faux airs ont ſeuls le droit de vous plaire & de vous ſéduire ; enfin, que vous êtes d'une coquetterie qui révolte tous les gens raiſonnables, & que vous penſez que toute la gloire d'une femme conſiſte à faire une dépenſe folle, à ſe ſervir de la marchande de modes le plus en vogue, & à être ſuivie conſtamment, par tout, par trois ou quatre jeunes étourdis qui mettent leurs ſoins à la bien afficher. On dit encore qu'une de vos folies, c'eſt de vous perſuader avec une extrême facilité, qu'on eſt amoureux de vous, & de prendre ſouvent les attentions les plus ſimples pour l'effet d'une paſſion ſecrette. Voilà

ce qu'on vous reproche; je veux croire qu'il y a beaucoup d'exagération dans des accuſations ſi graves; mais c'eſt trop, ma nièce, d'avoir pu y donner lieu par votre légéreté. Ouvrez les yeux, je vous en conjure, il en eſt temps encore; vous êtes bien jeune, les fautes à votre âge ſont excuſables, & peuvent ſe réparer....

La MARQUISE.

A ces imputations dictées par la haine & la méchanceté, je reconnois l'ouvrage de mes belles-ſœurs. Je conviens que je ſuis légère, mais j'abhore la coquetterie; & loin d'imaginer aiſément qu'on ſoit amoureux de moi, il faut les preuves les plus poſitives pour me le perſuader....

La COMTESSE.

Mais, ma nièce, c'eſt toujours la faute d'une femme quand un homme oſe lui laiſſer entrevoir ſes ſentimens; ſongez que ce n'eſt pas la plus jolie qui attire, mais la plus étourdie.....

La MARQUISE.

Cependant, ma tante, quand on eſt obſédée, ſuivie en tous lieux; quand, par un dédain très-marqué, une humeur viſible, on témoigne ſon indifférence, ſa colère même; & qu'avec tout cela on n'en eſt que plus perſécutée, quel parti faut-il donc prendre?

La COMTESSE.

Je ne ſais de qui vous voulez parler; mais je vous aſſure que ſans dédain, ſans humeur & ſans colère, il eſt très-facile de ſe débarraſſer d'une ſemblable pourſuite; il ne faut pour cela que le vouloir ſincèrement....

La MARQUISE.

Ah, ma tante, ſi vous ſaviez ce que j'éprouve à cet égard.... Il y a des paſſions invincibles.... Depuis deux ans je ſuis bien, malgré moi, l'objet d'une fantaiſie qui m'importune à l'excès.... C'eſt un homme eſtimable d'ailleurs, mais qui s'eſt mis dans la tête cette malheureuſe folie, qui véritablement le rend digne de pitié.... On en parle

beaucoup, je ne l'ignore pas, & j'en ſuis déſolée.... Imaginez qu'il s'eſt lié intimément avec tous mes parens, mon beau-père, ma mère, vous, ma tante.... Cela eſt inoui.... de manière que je le rencontre par-tout, c'eſt exactement une ombre attachée à mes pas....

La COMTESSE.

Voulez-vous me le nommer ?

La MARQUISE.

C'eſt le Comte de Moncalde.

La COMTESSE.

Le Comte de Moncalde ? Et vous le croyez amoureux de vous ?

La MARQUISE.

A un point d'extravagance qui paſſe toute expreſſion.

La COMTESSE.

J'imagine qu'il ne vous l'a pas dit.

La MARQUISE.

Je lui en impoſe un peu trop pour qu'il oſe faire un ſemblable aveu ; mais ſa conduite

parle assez. Cette folie m'afflige réellement ; il est aimable, & fait pour intéresser ; je ne conçois pas qu'il ait pu, avec autant de raison & d'esprit, se livrer à une passion aussi ridicule, d'autant plus qu'assurément je n'ai rien épargné pour l'en guérir.

La COMTESSE.

Eh bien, ma niéce, rassurez-vous, je puis vous protester qu'il n'a point de *passion* pour vous.

La MARQUISE.

Ah, que je le voudrois! Mais, ma tante....

La COMTESSE.

Mais, j'en suis sûre ; & pour vous ôter tous vos doutes à ce sujet, je vous avouerai que je sais son secret. En effet il aime, je connois l'objet de son attachement, & ce n'est pas vous.

La MARQUISE.

Vous m'enchantez, ma tante.... Voilà une découverte qui me charme..... Enfin, le dépit l'aura rendu à lui-même.

La COMTESSE.

Non, en vérité; il n'a jamais eu, depuis qu'il eſt en France, que cette paſſion dont je vous parle; il y a trois ans qu'il en eſt uniquement occupé....

La MARQUISE, *avec un ris forcé.*

Ah, pour *uniquement*, je pourrois nier cela....

La COMTESSE.

Vous pouvez me croire, vous ſavez que je n'exagère jamais; je ſuis ſûre de la vérité de ſes ſentimens, ils ſont auſſi tendres que ſolides.....

La MARQUISE.

Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'il a eu avec moi une étrange conduite.... Je ne lui pardonnerai jamais l'ennui mortel qu'il m'a cauſé par toutes ſes aſſiduités.... Il eſt un peu ennuyeux de ſon naturel.... & avec cela d'une pédanterie aſſommante, il en faut convenir.... On dit dans le monde qu'il eſt très-faux..... Et en effet je pourrois bien l'accuſer de fauſſeté...., Oh, cette aventure eſt véritablement comique..., elle me divertit beaucoup..., Et.....

oſerois-je vous demander, ma tante : connoiſſez-vous l'objet de ſa paſſion de trois ans ?....

La COMTESSE.

Oui, c'eſt une perſonne digne d'en inſpirer.

La MARQUISE.

Et cette perſonne *accomplie* aime-t-elle M. le Comte de Moncalde ?

La COMTESSE.

Je l'ignore.

La MARQUISE.

Il a une tournure *à paſſion malheureuſe*.... J'ai peur que l'hiſtoire de ſes amours ne faſſe pas un roman fort gai.... & ma tante confidente de cette intrigue..., rien n'y manque.... Pardonnez-moi mes plaiſanteries, ma tante, j'ai le défaut d'être rieuſe..... & je ne puis laiſſer échapper une auſſi bonne occaſion de rire.... Cela eſt véritablement trop plaiſant.... trop plaiſant.... (*Elle rit avec affectation.*)

La COMTESSE.

Je ſuis charmée de vous voir une gaieté

auſſi naturelle ; mais, ma nièce, vous n'avez plus rien à me dire, ainſi permettez-moi de vous quitter.....

La MARQUISE.

Adieu, ma tante, pardonnez-moi mon importunité & ma folie ; quand les rires me gagnent, il m'eſt impoſſible de me contraindre.... Au reſte, je ſors pénétrée de tout ce que vous m'avez dit ; je n'oublierai point vos conſeils ; je vous proteſte, ma tante, qu'ils ſont profondément gravés dans mon eſprit....

La COMTESSE.

Adieu, ma nièce, ſi vous voulez de bonne foi vous raccommoder avec vos parents, je vous offre ma médiation.... Ils deſireroient que vous allaſſiez paſſer avec eux ſix mois en Languedoc ; cette complaiſance de votre part les rameneroit, j'en ſuis ſûre. Si vous y conſentez, vous me donnerez par-là une véritable preuve de déférence & d'amitié. A cette condition je verrai votre beau-père, votre mari ; je leur parlerai, & je me charge de vous réunir.

La MARQUISE.

Vous êtes trop bonne, ma tante, j'y penſerai, j'y réfléchirai mûrement, je vous le promets..... Adieu, ma chère tante..... (*à part, en s'en allant.*) Ah, l'ennuyeuſe choſe qu'une *femme de mérite*! (*Elle ſort.*)

SCÈNE IV.

La COMTESSE, *ſeule.*

QUELLE mauvaiſe tête! & la bonté du cœur ne la corrigera pas.... Il n'y a pas de reſſources. Que je plains ma ſœur d'avoir une telle fille! Hélas! dans un autre genre ſerai-je une plus heureuſe mère? A la veille de perdre Emilie.... Ah, puis-je me plaindre de ma deſtinée; tels que ſoient les événemens de la vie, les vertus de nos enfans doivent en faire la gloire & le bonheur..... J'entends Emilie.... Je tremble. Ah, quel entretien, & qu'il ſera déchirant pour mon cœur!

SCÈNE V.

LA COMTESSE, ÉMILIE.

ÉMILIE.

MA couſine eſt enfin partie..... J'attendois ce moment avec impatience; maman, vous vouliez me parler; vous avez depuis ce matin un air ſombre & rêveur qui m'inquiète..... Maman daignera-t'elle m'ouvrir ſon cœur?..... Vous ne répondez rien, maman,..... ô Ciel! qu'eſt-il donc arrivé?..... (*Elle prend ſes mains.*) Vous ſoupirez..... vous détournez les yeux..... maman, vous me glacez de crainte....

La COMTESSE.

Mon enfant,... ma chère Émilie, raſſurez-vous.....

ÉMILIE.

Que je me raſſure!.... & vous pleurez....

La COMTESSE, *à part.*

Ah, que lui dirai-je... Par où commencer.... (*Haut.*) Ma fille vous me connoiſſez; vous

ſavez avec quelle facilité je m'affecte.... Je ne t'ai jamais caché les foibleſſes de mon cœur; avec toi je ne puis me contraindre;.... je ne puis te déguiſer un excès de ſenſibilité ſouvent déraiſonnable....

ÉMILIE.

Non, je ne vous ai jamais vue dans l'état où vous êtes.... Ah, maman, vous me cauſez un ſaiſiſſement....

La COMTESSE.

Ma fille, calmez-vous, je vous en conjure.... Il eſt vrai, je ſuis agitée.... mais le ſujet de mon trouble n'eſt pas fâcheux, au contraire.... il doit m'inſpirer de la joie.... Il m'en inſpire....

ÉMILIE.

De la joie!.... & la douleur eſt peinte ſur votre viſage.... Vous vous contraignez.... ah, vous voulez me préparer à quelque malheur.... un malheur affreux, ſans doute.... Il eſt queſtion de moi, je le vois.... Maman, maman, je ſupporterai tout, excepté de me ſéparer de vous.... Vos pleurs redoublent.... Juſte Ciel!

j'ai deviné..... Ah, vous me donneriez la mort! .....

La COMTESSE.

Eh bien, le voilà ce ſecret terrible! ...

ÉMILIE.

Qu'entends-je! quoi, maman m'abandonne; ah! le puis-je croire ?

La COMTESSE.

Que dis-tu ? Grand Dieu! .... ô ma fille, vous dépendez de moi! n'êtes-vous pas sûre de diſpoſer vous-même de votre deſtinée ? ....

ÉMILIE.

Je reſpire.... Ah, maman, quel coup vous m'aviez porté.... Mais, pourquoi donc vous livrer à cette profonde triſteſſe?

La COMTESSE.

Hélas! je gémis des conſeils que la raiſon & la tendreſſe m'obligent à te donner.

ÉMILIE.

Eſt-ce là me laiſſer ma maîtreſſe ? vos conſeils, maman, ne ſont-ils pas des lois ſacrées pour

moi.... Mais quoi, la meilleure des mères ordonneroit à ſa malheureuſe fille de la quitter? .... Non, non, il n'eſt pas poſſible que vous puiſſiez exiger un ſacrifice qui me coûteroit la vie..... oui la vie, maman, ſoyez-en sûre.

La COMTESSE.

Ce que j'exige, ma chère Emilie, c'eſt que vous m'écoutiez, & que vous répondiez ſans détour aux queſtions que je vais vous faire.

ÉMILIE.

Eh pourrois-je vous répondre autrement?

La COMTESSE.

De tous les hommes qui viennent ici, quel eſt celui qui vous paroît le plus aimable, & que vous eſtimez le plus?

EMILIE.

Maman.... mais ..... Ciel!.... Qu'eſt-ce que j'entrevois? ..... il veut m'épouſer, & m'emmener en Portugal.... Non, non jamais...

La COMTESSE.

Cette réponſe naïve me ſuffit....

EMILIE.

Qu'ai-je dit!.... Ah, maman, non, ce n'eſt pas celui que j'eſtime le plus; j'ai parlé ſans réflexion.... Se pourroit-il qu'un mot dit au haſard fit le deſtin de ma vie!..... Non, maman, vous êtes trop juſte....

La COMTESSE.

Votre cœur s'eſt expliqué, ma fille....

EMILIE.

Mon cœur!.... Ah les ſeuls ſentimens de la nature le rempliſſent & lui ſuffiſent.

La COMTESSE.

Va, je le connois mieux que toi-même.... Ne déſavoue aucun de ſes mouvemens, ils ſont tous dignes de toi..... C'eſt votre raiſon & votre eſprit, mon enfant, qui vous ont fait préférer le Comte de Moncalde à tout autre; par ſes vertus & ſon caractère, il méritoit d'être diſtingué d'Emilie. Enfin il vous aime, il vous demande....

EMILIE.

Et ne s'établit point en France?.....

La

La COMTESSE.

Hélas!....

EMILIE.

Ah! m'aime-t-il s'il nous ſépare?.... Le cruel! il oſeroit concevoir cette idée!..... m'arracher d'auprès de vous!..... me ravir à ma mère.... Mais pourquoi ſerois-je alarmée?.... Vous daignez me laiſſer ma maîtreſſe, je refuſe ſes offres; n'en parlons plus, maman, je vous en conjure.

La COMTESSE.

Vous m'avez promis de m'écouter.

ÉMILIE.

Ah! qu'allez-vous me dire?.....

La COMTESSE.

Émilie, vous connoiſſez votre ſituation; je vous en ai ſouvent parlé.....

ÉMILIE.

Oui; je n'ai point de fortune, je le ſais; eh bien, qu'importe, je ne me marierai jamais; je ne vous quitterai point; tous les vœux de mon cœur ſeront remplis.

La Comtesse.

Ah, ma chère Émilie, quel chagrin vous me cauſez; je vois avec plaiſir l'effet de votre tendreſſe pour moi, cependant j'en déſapprouve l'excès: la raiſon doit régler tous nos ſentimens; ſans elle, tels légitimes qu'ils puiſſent être en eux-mêmes, ils deviennent condamnables, & ne ſervent plus qu'à nous égarer. Eh quoi, ma fille, mes leçons, mes ſoins, n'auroient pu vous inſpirer qu'un attachement nuiſible à votre fortune; eſt-ce là tout le fruit que j'en dois recueillir? ..... Hélas que je me ſuis abuſée!..... Je penſois que tous les ſacrifices auxquels je pourrois me réſoudre, ne ſeroient jamais au-deſſus des forces d'Emilie; je me flattois que ſon courage égaloit le mien; je m'enorgueilliſſois de ſa raiſon!.....

Émilie.

Eh, qui peut vous être comparé? .... Non, non, jamais je n'y dois prétendre. . . . . Vous pouvez vous réſoudre à quitter votre fille; & moi, je ne puis penſer ſans frémir à m'éloigner

de ma mère..... Je n'ai point votre courage, pardonnez..... ſi j'oſe vous dire que je ne voudrois pas l'avoir..... Oui, de toutes vos vertus, voilà, maman, la ſeule que je ne vous envie point.... elle eſt trop cruelle.....

La COMTESSE.

Eſt-ce Émilie qui m'accuſe de cruauté!..... A quelles épreuves tu réduis mon cœur!.....

ÉMILIE.

Ah, pardonnez.... je m'égare,..... pardonnez, maman....

La COMTESSE.

Avec un peu de réflexion, vous ſerez plus juſte, ma fille, j'en ſuis ſûre. Si vous n'aviez pas pour le Comte de Moncalde un ſentiment de préférence très-marqué, s'il n'étoit pas digne de l'inſpirer, ſi je n'étois pas certaine qu'il a toutes les qualités qui peuvent faire le bonheur d'une femme vertueuſe, malgré ſon rang, ſa fortune, & les agrémens de ſa perſonne, je n'inſiſterois pas. Mais vous n'avez rien, vous trouvez l'établiſſement le plus avantageux &

le plus brillant; l'époux qui ſe propoſe eſt jeune, aimable, vertueux; il vous plaît, il vous aime; comment pourrois-je ne pas exiger de vous un ſacrifice que tant de raiſons doivent nous preſcrire.....

ÉMILIE.

Exiger! ..... grand Dieu! Quoi, vous l'exigeriez cet affreux ſacrifice?.... Et n'avez-vous pas daigné me dire que vous me laiſſeriez maîtreſſe de mon ſort? Maman, ma chère maman, ayez pitié de moi..... Je ſuis foible, déraiſonnable, hélas! j'en conviens; ne me jugez donc point par vous; ne prononcez point un arrêt cruel qui me mettroit au déſeſpoir..... Ne me demandez point mon conſentement..... Non, je ne puis le donner.... Qui, moi, je vous quitterois; je me verrois tyranniquement arrachée de ma famille!.... vous, mon père, mes ſœurs, mes frères, ces objets ſi chers..... j'en ſerois ſéparée pour toujours!... Ah Ciel!....

La COMTESSE.

Si vous ſaviez, Émilie, le mal que vous

me faites, vous rappelleriez, j'en ſuis sûre, cette raiſon que vous dédaignez, & qui vous abandonne.... Voilà donc tout ce que je puis obtenir de vous, l'aveu d'une foibleſſe invincible..... Eh bien, puiſque la raiſon ne vous paroît qu'une tyrannie, n'en parlons plus; ſoyez votre maîtreſſe; mes prières vous bleſſent, mes conſeils ne peuvent vous perſuader; c'en eſt fait, je renonce au droit de vous guider.....

ÉMILIE.

Que dites-vous, maman, vous me percez le cœur!.... Ah, daignez excuſer un égarement ſi coupable; diſpoſez de moi, ordonnez.... Telles rigoureuſes que puiſſent me paroître vos volontés, ne dois-je pas m'y ſoumettre avec une aveugle confiance; ne ſais-je pas que vous n'avez en vue que mon intérêt?..... Oui, je me réſigne; oui, maman,.... ſur cette main chérie, arroſée de mes pleurs, j'abjure une criminelle réſiſtance.... Que mon repentir expie ma faute....

La COMTESSE.

Mon enfant!..... vois couler mes larmes, laiſſe-moi la douceur de les mêler avec les tiennes.... Pourquoi craindrois-je de te montrer mon attendriſſement, tu n'en abuſeras point. Lis donc dans mon cœur.... Tu ſouffres, tu gémis; eh bien, je ne ſuis pas moins à plaindre; ce ſacrifice eſt affreux.... mais la raiſon l'ordonne.... que mon exemple t'apprenne à n'écouter qu'elle.... Nous ne nous verrons plus; mais sûre de vivre à jamais dans ton ſouvenir, je ſupporterai ton abſence.... L'abſence peut nous ſéparer, mais non nous déſunir; cette idée n'eſt-elle pas conſolante?..... Nous aurons fait notre devoir, moi, celui d'une mère tendre, toi, celui d'une fille ſoumiſe; nous ſerons à l'abri du repentir, le plus grand, le plus inſupportable de tous les maux.... Vos vertus, ma chère Emilie, feront la félicité de votre nouvelle famille. On ceſſe d'être étranger où l'on eſt aimé; partout où vous vivrez, vous trouverez une patrie; j'apprendrai votre bonheur, j'en jouirai avec tranſport. La plus intime

correſpondance nous dédommagera d'un funeſte éloignement ; l'occupation de nous écrire ſans ceſſe adoucira toutes nos peines ; enfin, croyez, mon enfant, que malgré le ſort & l'abſence, deux cœurs unis par une vive tendreſſe trouvent toujours le ſecret d'être heureux. Ah ! tant que le ſentiment eſt mutuel, peut-on être véritablement à plaindre ?....

EMILIE.

Mais cependant quel tourment cruel de ne plus voir ce qu'on chérit !.... Que deviendrai-je en perdant mon guide, un guide tel que vous ?.... De quel œil pourrai-je regarder l'auteur de ma peine,..... celui qui aura la barbarie de m'arracher d'auprès de vous ?.... Je l'eſtimois, il eſt vrai, je croyois qu'il vous aimoit tant !....

La COMTESSE.

Il gémit lui-même de ne pouvoir ſe fixer près de moi ; mais la ſituation de ſes affaires l'oblige à retourner dans ſon pays.

ÉMILIE.

Et mon père ?..... Sans doute, maman,

vous êtes ſûre de ſon conſentement ? .....

La Comtesse.

Il vous aime trop pour balancer....

Émilie.

Tout m'abandonne.... nul eſpoir ne me reſte, je le vois..... Du moins daignera-t-on m'accorder du temps, voilà ma dernière prière, me ſera-t-elle refuſée ? ....

La Comtesse.

Je vais vous laiſſer à vos réflexions, ma fille ; j'ai beſoin moi-même d'un peu de ſolitude.... Il faut auſſi que j'aille bientôt retrouver votre père.... que je lui rende compte de cet entretien..... Il verra que je ne m'abuſois pas ſur la raiſon d'Émilie.

Émilie.

Ah, ne lui vantez point ma raiſon, vous le tromperiez.... Dites-lui, maman, que ſa fille infortunée.... obéira.... ſi cet effort eſt poſſible ; qu'elle le veut..... & cependant n'oſeroit le promettre.... Enfin que je me ſoumettrai, s'il

le faut.... mais que je demande à genoux un délai, un long délai pour m'y préparer.

LA COMTESSE.

Adieu, ma fille....

ÉMILIE.

Adieu.... dites-vous ? Ah, quel mot !..... Ah, laiſſez-moi vous ſuivre.... Que je voie mon père....

LA COMTESSE.

Émilie, vous repentez-vous déjà de votre obéiſſance, de cette ſoumiſſion ſi touchante que vous me témoigniez tout-à-l'heure ?..... vous me tuez, ma fille.... Je ſuis épuiſée ; c'eſt trop de combats en un jour.

ÉMILIE.

Hélas !..... Je ne me connois plus..... Allez, maman, je reſterai..... Mais du temps, du temps, qu'on m'accorde du temps.

LA COMTESSE, *à part.*

Prévenons un retour inévitable, achevons mon cruel ouvrage.... (*Elle ſort.*)

SCÈNE VI.

ÉMILIE, *ſeule.*

(*Elle tombe accablée dans un fauteuil, & dit, après un moment de ſilence* :)

Je ſuis anéantie ! .... Ai-je promis ? .... Eſt-il bien vrai ? ..... O ma mère, n'avez-vous point abuſé de votre pouvoir ſur moi ? .... Deux fois j'ai vu de la ſévérité dans ſes regards .... Elle le veut, elle l'ordonne cet affreux ſacrifice !.... (*Elle ſe lève & regarde autour d'elle.*) Quoi, je quitterois cette maiſon ſi chère ?.... Que dis je, il faudra quitter la France .... & pour n'y revenir jamais ! .... Et j'ai pu ſouſcrire à cet arrêt cruel ! .... Mon père avoit donné ſon conſentement ! .... Hélas ! avec quelle facilité on s'eſt décidé à m'exiler pour toujours ! ..... Ma mère, vous l'exigez, j'obéirai. Mais, comment pouvez-vous m'ordonner de vivre loin de vous ! .... Elle me parloit de bonheur ! il n'en eſt plus pour moi. Ah ! puis-je être heureuſe

ſans elle ?.... Et mes ſœurs, mes frères!..... ma bonne!.... Agathe, pauvre Agathe, après ma mère, ma plus tendre amie, que deviendra-t-elle en apprenant cette terrible nouvelle ?.... Que de peines à la fois! Mon père, ma mère, au milieu de leur famille, pourront ſe conſoler.... mais moi, je perds tout.... Le ſacrifice n'eſt entier que pour moi.... On vient.... Ciel! c'eſt Agathe....

SCÈNE VII.

ÉMILIE, AGATHE.

AGATHE.

JE vous cherchois, ma ſœur.... Dieu! que vois-je, dans quel état vous êtes ?.... Ah, ma chère Émilie!....

ÉMILIE.

Avez-vous vu maman ?

AGATHE.

Non, elle vient de ſortir ; elle eſt allée chez ma tante....

ÉMILIE.

Et mon père ? .....

AGATHE.

Il eſt enfermé dans ſon cabinet.... Mais, Émilie, ſans doute qu'il eſt queſtion d'un mariage pour vous; je le devine par le trouble où je vous vois.....

ÉMILIE.

Ah, ma ſœur, vous ne devineriez jamais le nom de celui qu'on me deſtine..... Agathe, ma chère Agathe, ſi vous m'aimez comme je vous aime, que vous êtes à plaindre!....

AGATHE.

Juſte ciel! .... Expliquez-vous....

ÉMILIE.

On m'ordonne d'épouſer le Comte de Moncalde ; il m'emmène en Portugal....

AGATHE.

Grand Dieu!... Vous obéiſſez!.... Vous nous quitteriez ; ma mère y peut conſentir..... Eſt-il poſſible ?

EMILIE.

Il n'eſt que trop vrai, ma chère Agathe.

AGATHE.

Non, je ne puis le croire.... non, vous ne devez point obéir....

EMILIE.

Que dites-vous?.... Eh puis-je réſiſter à ma mère?....

AGATHE.

Elle ſe ſépareroit de vous!.... Elle pourroit s'y réſoudre!....

EMILIE.

Elle ne voit que ce qu'elle appelle mon intérêt; elle s'oublie elle-même; hélas, elle oublie auſſi qu'il m'eſt impoſſible de goûter un bonheur dont elle ne ſeroit pas témoin.....

AGATHE.

Ah, ma ſœur, n'y conſentez pas....

EMILIE.

Ma parole eſt donnée....

AGATHE.

Ah, rétractez-la, par tendreſſe même pour ma mère; votre funeſte obéiſſance lui préparoit des regrets éternels.....

ÉMILIE.

Agathe, vous ne connoiſſez pas le courage de ma mère; conduite par une raiſon ſupérieure, ſa ſenſibilité la peut faire ſouffrir, mais ne produira jamais en elle un inſtant de foibleſſe..... Elle, ſe repentir d'avoir fait ſon devoir; non, non, elle en eſt incapable....

AGATHE.

Émilie.... ma ſœur, ſi vous partez, je ne ſurvivrai point à ce malheur affreux....

ÉMILIE.

Ah, ſi vous m'aimez, cachez-moi l'excès d'une douleur qui n'eſt que trop faite pour m'affoiblir encore davantage..... N'achevez point de déchirer un cœur déjà ſi partagé entre le devoir, la tendreſſe & la raiſon....

AGATHE.

N'attendez point que je vous affermiſſe dans ce devoir cruel.... Je ne puis que m'affliger, que me déſeſpérer!....

ÉMILIE.

J'entends Lucette..... Eſſuyons nos pleurs, chère Agathe.

SCÈNE VIII.

ÉMILIE, AGATHE, LUCETTE.

LUCETTE, *à Emilie.*

AH, Mademoiſelle, que viens-je d'apprendre? ....

EMILIE.

Quoi donc?....

LUCETTE.

Madame vient de rentrer dans l'inſtant avec Madame Célie & M. le Comte de Moncalde...

EMILIE.

Comment?....

LUCETTE.

Votre mariage eſt déclaré....

ÉMILIE.

O Ciel! déjà ?....

AGATHE.

Ah ma ſœur!....

LUCETTE.

Monſieur attendoit Madame dans ſon cabinet; ſon Valet-de-chambre.... Bernard étoit préſent.... quand Madame eſt arrivée.... elle pleuroit..... M. le Comte de Moncalde s'eſt jeté dans les bras de Monſieur..... Alors on a renvoyé Bernard, mais il a entendu Madame prononcer deux fois votre nom.....

ÉMILIE.

C'en eſt donc fait!.... & ſi promptement!... malgré mes prières..... Ah ma mère!..... Elle pleuroit, dites-vous ?

LUCETTE.

Bernard dit qu'elle ſanglottoit à fendre le cœur.

AGATHE.

AGATHE.

O ma chère Émilie, venez vous jeter aux pieds de mon père; venez implorer ſa pitié.....

EMILIE.

Suivez-moi, ma ſœur, ne m'abandonnez pas, j'oſerai tout tenter.... Oui, j'aurai la force de vaincre ma timidité naturelle; s'il le faut, j'aurai celle de parler à M. de Moncalde lui-même.... Je puis tout enfin.... excepté d'obéir... Venez..... (*Elles ſortent précipitamment.*)

LUCETTE, *ſeule.*

Sans doute on veut l'emmener en Portugal..... O ciel, que de regrets pour toute la maiſon! Madame en mourra!..... Et la pauvre Bonne.... ſi elle eſt inſtruite, dans quel état elle doit être.... Allons la chercher, & du moins pleurer avec elle en liberté. (*Elle ſort.*)

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA COMTESSE, Madame DUFRAIGNE.

La COMTESSE.

OUI, ma chère Madame Dufraigne, tout eſt d'accord, Emilie elle-même eſt ſoumiſe & réſignée..... Le Comte de Moncalde doit revenir dans une heure; tous mes parens ſont avertis, le Notaire eſt mandé, les articles ſe ſigneront ce ſoir..... Mon ſacrifice eſt accompli.....

Madame DUFRAIGNE.

Ah, Madame, quel ſacrifice!..... Mais, mon Dieu, pourquoi tant de précipitation?....

La COMTESSE.

Que gagnerois-je à différer?.... Puis-je avoir une plus parfaite connoiſſance du caractère de

celui que je choiſis?.... Je le vois depuis cinq ans, & je l'étudie depuis dix-huit mois; car ce n'eſt pas d'aujourd'hui que j'ai découvert ſon penchant pour Emilie.... Et croyez que depuis plus d'un jour j'ai ſu lire auſſi dans le cœur de ma fille; ce cœur innocent & pur qui s'ignore lui-même.....

Madame DUFRAIGNE.

Vous croyez, Madame, qu'elle aime M. de Moncalde?

La COMTESSE.

De tous les hommes qu'elle connoît, c'eſt celui qu'elle trouve le plus aimable, & qui lui paroît le plus digne d'eſtime. Trop honnête & trop raiſonnable pour ſe livrer à des idées romaneſques, je ſuis bien sûre que loin de s'exagérer les ſentimens qu'elle a pour lui, le ſeul inſtinct de ſa modeſtie naturelle l'empêche d'y réfléchir & de s'en occuper. Ce qu'on appelle l'amour, cette paſſion impétueuſe & violente, n'eſt jamais qu'un égarement produit par l'imagination. C'eſt d'une tête vive

& déréglée, & non d'un cœur tendre qu'elle tient ſa plus grande force; funeſte mouvement dont la cauſe eſt honteuſe; dont les effets ſont criminels; qui n'eſt impérieux que par notre foibleſſe; qui ſouvent laiſſe après lui d'affreux remords, & toujours les regrets amers de la perte d'une illuſion fragile que le temps & la raiſon doivent inévitablement ravir *. La conformité des eſprits & des goûts, une véritable & profonde eſtime; voilà les liens qui peuvent ſeuls nous attacher ſolidement; voilà les ſentimens purs & durables faits pour l'ame d'Émilie; elle n'en connoîtra jamais d'autres, j'en ſuis certaine....

* On ne veut parler ici que de cette paſſion prétendue *invincible*, dont malheureuſement plus d'une jeune perſonne a lû l'imaginaire & dangereuſe deſcription dans des Romans; de cette paſſion qui ſubjugue la raiſon, & fait trahir tous les devoirs: ce n'eſt point à la ſenſibilité ſeule qu'il faut attribuer de tels effets, c'eſt à l'imagination & au défaut de réflexion & de principes. On a rougi des véritables cauſes, on a cherché à les déguiſer; c'eſt ainſi que ſouvent le cœur eſt accuſé des égaremens produits par une tête vive & déréglée.

Madame DUFRAIGNE.

Elle aura votre raiſon & toutes vos vertus, Madame; ah, pourquoi faut-il qu'elle nous ſoit enlevée!.... Pardonnez-moi des larmes que je ne puis retenir.... Les articles ſeront ſignés ce ſoir.... La pauvre enfant eſpéroit un délai, ſon cœur eſt bien oppreſſé, j'en ſuis ſûre.....

La COMTESSE.

Le mien ne l'eſt pas moins!.... Si l'on pouvoit y lire, mon courage peut-être paroîtroit de quelque prix!.... J'ai preſſé moi-même la ſignature des articles, parce que j'ai craint la foibleſſe & l'irréſolution de ma fille....

Madame DUFRAIGNE.

Et Monſieur lui-même pourroit ſe laiſſer attendrir & retirer ſa parole, je ſens bien cela..... Mais ce ſoir.... que cela eſt prompt!....

La COMTESSE.

A préſent, Madame Dufraigne, je n'ai plus qu'un deſir à former, c'eſt que votre tendreſſe pour ma fille ſoit aſſez forte pour vous faire deſirer de la ſuivre en Portugal....

Madame DUFRAIGNE.

Ah, Madame, il n'y a rien que je ne fiſſe pour elle.... Mais il y a quinze ans que je vous ſers; mon attachement pour vous....

La COMTESSE.

....Et pouvez-vous m'en donner une plus grande preuve qu'en ſuivant ma fille?....

Madame DUFRAIGNE.

Mais, Madame, j'oſe croire que je vous ſuis utile; vous avez d'autres enfans....

La COMTESSE.

Je ſais qu'on ne peut eſpérer de vous remplacer, auſſi ne me repoſerai-je ſur perſonne que ſur moi-même; je donnerai à mes enfans plus de ſoins encore....

Madame DUFRAIGNE.

Enfin, Madame, je ſuis à vos ordres..... décidez.... S'ils me falloit prendre un parti, à quoi pourrois-je m'arrêter.... puiſque je ne pourrois faire un choix ſans faire un ſacrifice?.... Je balancerois toujours entre vous, Madame,

& cette chère enfant, qui ne ſortit de vos bras que pour paſſer dans les miens ; vous fûtes ſa nourrice, & moi ſa ſévreuſe ; vous êtes ſa mère, mais une Gouvernante attachée n'eſt-elle pas une ſeconde mère ? Pardonnez-moi cette expreſſion, Madame ; pourroit-elle ne pas me convenir, quand j'ai pour elle tous les ſentimens d'une mère.... Mais cependant je ſerai bien à plaindre en vous quittant ; ah, Madame, quel mariage!.... Quelle cruelle journée!....

La COMTESSE.

Bonne & honnête-femme!.... de quel attendriſſement vous me pénétrez!..... Vous n'aimez point une ingrate, je ſais tout ce que je vous dois : par la manière dont vous avez ſecondé mes ſoins, vous avez bien mérité le titre de mère de mes enfans.... Je ſens combien le ſacrifice que je vous demande doit vous coûter ; quitter ma maiſon, c'eſt quitter vos amis, votre famille ; mais vous ſuivrez notre Émilie, notre enfant ; vous contribuerez beaucoup à la conſoler ; vous lui donnerez des

conſeils, vous lui parlerez de ſa mère : il me ſera ſi doux de penſer que tous les jours vous lui prononcerez mon nom!.... Vous m'écrirez avec détail ſur tout ce qui la touche ; enfin vous me procurerez la ſatisfaction de recevoir à chaque Courier une lettre de plus qui m'entretiendra d'Émilie ; voyez donc tout ce que je vous devrai, & tout ce que vous ajouterez à ma reconnoiſſance.

Madame DUFRAIGNE, *lui baiſant la main.*

O Madame, Madame, que ne feroit-on pas pour vous ? Recevez ma parole; oui, Madame, je partirai, vous y pouvez compter.

La COMTESSE.

Embraſſez-moi, ma chère amie.... Vous me donnez la première conſolation que j'aie reçue aujourd'hui ; cette idée ſeule, j'en ſuis ſûre, ſuffiroit pour vous récompenſer. J'entends du bruit.... ce ſont mes Filles peut-être. Cachons à tous les yeux notre attendriſſement ; donnons l'exemple du courage.... Quand tout le monde ſera couché, vous viendrez ce ſoir, nous cauſerons, & nous pleurerons ſans contrainte.

Madame DUFRAIGNE.

Ah, Madame..... mais ce ſoir.... vous voulez me parler.... penſeriez-vous que notre départ fût prochain.

La COMTESSE.

Hélas ! à la précipitation des démarches du Comte de Moncalde, j'ai lieu de craindre que des affaires preſſantes ne le rappellent en Portugal, & dans ce doute, je ne veux pas perdre un moment pour vous donner, ainſi qu'à ma fille, toutes les inſtructions que je crois néceſſaires.... Mais paix, on vient.

Madame DUFRAIGNE.

Je ſors, Madame; car dans cet inſtant je ne ſuis en état ni de parler, ni de me montrer.... (*Elle ſort.*)

La COMTESSE.

Que cette journée en effet eſt pénible & cruelle !....

SCÈNE II.

La COMTESSE, AGATHE.

La COMTESSE.

APPROCHEZ, Agathe.... j'ai à vous parler.....

AGATHE.

Maman?....

La COMTESSE.

J'ai des reproches à vous faire, ma fille, ſur l'excès de douleur que vous témoignez.

AGATHE.

Ah, Maman, vous ſavez combien j'aime ma ſœur.....

La COMTESSE.

Penſez-vous que mon affection pour elle ſoit moins vive?.... Je ſais me contraindre cependant; je ſais lui cacher des larmes qui déchireroient ſon cœur, & qui troubleroient ſa raiſon..... Je lui donne des conſeils qui me percent l'ame; je parois condamner en elle un

déſeſpoir que je partage, & dont ma tendreſſe jouit en ſecret.... D'où me vient tant de force, tant d'empire ſur moi-même? d'une ſeule cauſe: c'eſt que je ne ſuis point perſonnelle; c'eſt que je n'enviſage que l'intérêt d'Emilie; je ne l'aime que pour elle.... Je ne ſuis point née, mon enfant, avec un courage ſupérieur; mais je ſuis ſenſible, je ſais aimer. Une amitié véritable perfectionne nos vertus & nous en donne de nouvelles, & ſur-tout elle nous corrige de tous les défauts qui pourroient nuire aux objets qui nous ſont chers.

AGATHE.

Ah, maman, daignez excuſer l'effet d'un premier mouvement; je ſens l'étendue de ma faute; je la réparerai, n'en doutez pas.... Ma foibleſſe ajouteroit à vos peines; cette ſeule idée ſuffiroit pour me la faire ſurmonter.

La COMTESSE.

Songez, mon enfant, que vous pouvez contribuer à me dédommager de ce que je perds.... Rien ne ſauroit jamais effacer Émilie de mon

ſouvenir ; mais que ſon bonheur ſoit aſſuré, & que je retrouve dans ſes ſœurs ſa tendreſſe & ſes vertus, je ne me plaindrai point de mon ſort.... Hélas, ſi je ne l'avois pas uniquement aimée pour elle-même, j'aurois pu l'établir d'une manière auſſi brillante, & ne jamais me ſéparer d'elle.

AGATHE.

O Ciel! Et comment?

La COMTESSE.

Le Baron de Verneuil me la demandoit.

AGATHE.

Le Baron de Verneuil!....

La COMTESSE.

Il m'écrivit il y a ſix mois; j'ai gardé ſa lettre, je vous la montrerai.

AGATHE.

Comment, avec un extérieur ſi peu fait pour plaire, pouvoit-il penſer à ma ſœur?..... D'ailleurs, il a plus de cinquante ans.

La COMTESSE.

C'eſt cette diſproportion d'âge, & les déſagrémens révoltans de ſa figure, qui me le firent refuſer. Cependant il a le plus beau nom du monde, & cent mille livres de rente. Emilie jamais ne m'auroit quittée; j'étois ſûre de ſon obéiſſance; je n'avois qu'un mot à dire; mais je n'héſitai pas un inſtant. Le premier devoir d'une mère eſt de donner à ſa fille un mari qu'elle puiſſe aimer. J'avois depuis long-temps réfléchi ſur cette obligation ſacrée, trop ſouvent oubliée par l'avarice & l'ambition; & je répondis au Baron de manière à lui ôter toute eſpérance.

AGATHE.

Hélas! je ne puis que vous admirer.... Et ma ſœur ſait-elle ce détail?

La COMTESSE.

Non, je le lui ai caché, dans la crainte que la certitude de paſſer ſa vie avec moi ne lui fit préférer cet établiſſement à tout autre. C'eſt un ſecret que je vous confie, ma chère

Agathe, parce que vous pourrez en retirer une utile leçon ſur la manière dont on doit aimer.... Je vous dirai bien plus..... le Ciel ſans doute vouloit m'éprouver aujourd'hui ſur tous les points..... ce matin encore, j'ai reçu une lettre du Baron de Verneuil, dans laquelle il renouvelle, avec plus de force que jamais, ſes dernières propoſitions....

AGATHE.

Ah Dieu!....

La COMTESSE.

Enfin, j'ai fait mon devoir.... Mais, j'entends la voix de Lucette.... Que vient elle nous dire?

AGATHE.

Mes ſœurs la ſuivent..... Hélas, elles pleurent!....

SCÈNE III.

LA COMTESSE, ÉMILIE, AGATHE, HENRIETTE, LUCETTE.

LUCETTE, *à la Comteſſe.*

AH, Madame !...

La COMTESSE.

Eh bien ?

LUCETTE.

Le Notaire eſt arrivé.... M. le Comte de Moncalde & tout le monde eſt dans le ſalon... Monſieur fait dire à Madame qu'on n'attend plus que Madame la Marquiſe Aurore....

La COMTESSE.

Il ſuffit.... Agathe, Henriette, allez rejoindre votre père; dites-lui qu'auſſitôt que ma nièce ſera arrivée, je le prie de me faire avertir.... Allez;.... laiſſez-moi ſeule avec Emilie. (*Elles ſortent toutes en pleurant.*)

SCÈNE IV.

LA COMTESSE, ÉMILIE.

EMILIE.

MAMAN, ma chère maman, quel moment!.. Comment pourrai-je paroître là-dedans..... Quelle effrayante précipitation!... Ah! je ne vois que trop ce qu'elle me préſage.... Sans doute un prompt départ?... J'en mourrai.... oui, je le crois.....

La COMTESSE.

Rappelez toute votre raiſon, ma fille..... la mienne ſeule ne me ſuffiroit pas, ſongez-y.... J'ai beſoin que vous me ſecondiez, mon enfant; vous me l'avez promis, & j'y compte. Hélas! je le prévois, il faut nous réſoudre à une prompte ſeparation.....

EMILIE.

Juſte Ciel!.... Eh quoi, dans un mois?..... vous ne répondez rien..... Dans quelques jours

jours peut-être ? .... Ah, grand Dieu, quelle cruauté !... Vous le ſavez, maman ; ne me cachez rien ; du moins que j'apprenne mon ſort de votre bouche.....

La COMTESSE.

J'ignore l'inſtant, ... mais je le crois prochain....

ÉMILIE.

Ah ! ſe peut-il ? ....

La COMTESSE.

Les momens nous ſont chers, n'en perdons point en regrets ſuperflus..... que nos derniers entretiens du moins puiſſent être utiles à mon Émilie.... Elle connoît tous les devoirs d'une fille tendre ; il me reſte à lui apprendre ceux de femme & de mère....

ÉMILIE.

Eh, que pourriez-vous me dire que votre exemple ne m'ait enſeigné ? .... Je ne vous ai jamais quittée ; ah ! je connois & je chéris tous ces devoirs ſacrés dont vous voulez m'entretenir.... Je dois mettre tous mes ſoins à

plaire, & ſur-tout à gagner la confiance & l'eſtime de celui qui, déſormais, hélas! ſera le ſeul arbitre de ma deſtinée..... par devoir, & pour l'empêcher d'abuſer jamais de ſes droits ſur moi, & de me les faire ſentir avec dureté, je le convaincrai, par ma conduite, que je les reconnois tous, & que j'y ſuis ſoumiſe ; s'il eſt injuſte, je ne dois employer pour le ramener, que la douceur & l'indulgence, m'interdire les reproches avec lui, & nier ſes torts à tout le monde; s'il m'aime, je tâcherai de lui donner des conſeils ſalutaires, & je ne profiterai de l'empire que j'aurai ſur ſon cœur, que pour ſon intérêt, ſon bonheur & ſa gloire ; enfin, je ſais que ſans l'économie, & une application aſſidue aux ſoins domeſtiques, je ne remplirois qu'imparfaitement mes devoirs.... Pour ceux de mère, le même modèle a ſu m'inſtruire auſſi bien ... Ne vivre que pour ſes enfans; renoncer à la diſſipation, aux plaiſirs, pour ſe livrer entièrement à leur éducation ; paſſer le jour à leur donner des leçons, & une partie des nuits à étudier, à

s'inſtruire pour eux; leur ſacrifier avec joie ſa jeuneſſe, ſon temps, ſa ſanté ..... voilà, non ce qui leur eſt dû, mais l'exemple ſublime qui me fut donné. (*Elle tombe aux pieds de ſa mère.*) O ma mère! ſouffrez que l'aînée de vos enfans, que celle qui par ſon âge, doit le mieux ſentir l'étendue de vos bienfaits, dans ce moment douloureux, vous exprime, au nom de tous, leur amour & leur reconnoiſſance..... Ils feront votre bonheur, n'en doutez pas; ces heureux enfans qui vous reſtent, vous dédommageront de la perte d'une fille infortunée.... Et moi, aux pieds de la meilleure des mères, je lui jure que jamais ſes vertus & ſes leçons ne s'effaceront de mon ſouvenir.... Oui, je ſerai digne de vous; je ne puis vous promettre de vous égaler, mais du moins je le tenterai; & j'attacherai à cette noble ambition, toute la gloire de ma vie.....

La COMTESSE.

Ma fille!..... ô ma chère & véritable amie! le Ciel qui t'enlève à ta mère, pouvoit-

il mieux adoucir la rigueur d'une ſéparation ſi douloureuſe, qu'en me faiſant connoître que déſormais du moins mes conſeils te ſont inutiles? O récompenſe ineſtimable de mes ſoins!.... Vas, pars avec courage; tu me laiſſes ſans inquiétude.... Mes larmes coulent toujours, mais elles ſont délicieuſes.... Je ſuis ſûre de tes principes, de ta raiſon; le premier vœu de mon cœur eſt exaucé.... Si le ſort ne nous eût ſéparées, quelle félicité eût pu jamais ſe comparer à la mienne!.... Mais, hélas! doit-on aſpirer à jouir d'un bonheur ſans mélange?.... Émilie eſt ma fille.... Ah! le Ciel fit aſſez pour moi.... Mais, on vient.... pour nous chercher ſans doute....

ÉMILIE.

Quoi, ſitôt?...

SCÈNE V.

LA COMTESSE, ÉMILIE, LUCETTE.

LUCETTE.

MADAME, on vous attend....

La COMTESSE.

Ma nièce eſt arrivée?....

LUCETTE.

Non, Madame; mais elle ne viendra pas; elle s'eſt fait excuſer....

La COMTESSE.

Allons, mon enfant....

EMILIE.

Un moment.... Je ne puis me ſoutenir..... Ah, qu'allez-vous faire? Qu'allez-vous ſigner?... Vous allez vous démettre d'une autorité qui m'étoit ſi chère, & qui ne fut jamais exercée que pour mon intérêt & mon bonheur; ce ſoir, grand Dieu, je dépendrai d'une autre!.... Cette idée, dans cet inſtant, m'épouvante plus que

jamais..... Ah! maman, il en eſt temps encore, différons, je vous en conjure; prenez pitié du trouble & du déſordre affreux où je ſuis.....

LA COMTESSE.

Y penſez-vous, ma chère Emilie!....

SCÈNE VI.

LA COMTESSE, ÉMILIE, CÉLIE, LUCETTE.

CÉLIE.

(Arrivant précipitamment, & avec l'air de l'émotion & de la joie.)

JE viens vous chercher.... Eh quoi, toutes deux en pleurs!... Embraſſez-moi, ma ſœur, & vous auſſi mon aimable Émilie.... Je ne puis contenir ma joie.... Si vous ſaviez..... le Comte de Moncalde!... Je l'aime à la folie.... Quand vous entendrez la lecture du contrat de mariage.... je crois que vous ſerez contente....

EMILIE.

Ah, ma tante, l'intérêt & les avantages les

plus brillans, peuvent-ils un inſtant me diſtraire d'une douleur ſi juſte?....

CÉLIE.

Enfin.... je ſais ce que je dis.... Allons, allons, venez; car vous êtes attendues avec une vive impatience....

La COMTESSE.

Allons, ma fille....

ÉMILIE.

O Maman!....

(*La Comteſſe prend ſa fille ſous le bras & paſſe devant.*)

CÉLIE, *à part.*

Je ſuis transportée.... un moment de plus & le ſecret m'échappoit. (*Elle ſort.*)

LUCETTE, *ſeule.*

Madame Célie a un air de gaieté bien extraordinaire.... J'ai vu que Madame & Mademoiſelle Émilie en étoient choquées; & moi auſſi je le ſuis.... De l'attendriſſement, & des tranſports ſemblables pour un intérêt d'argent!..... Fi,

cela eſt vilain; on feroit bien de cacher cet excès de joie, car il eſt révoltant. Ah, voici la pauvre Bonne.

SCÈNE VII.

Madame DUFRAIGNE, LUCETTE.

LUCETTE.

Vous n'avez pu reſter à la lecture des articles?

Madame DUFRAIGNE.

Non, je n'en ai pas le courage....

LUCETTE.

Ni moi non plus. Mon Dieu, qui nous auroit dit que nous ſerions ſi triſtes aux noces de Mademoiſelle Émilie! Toute la maiſon eſt conſternée, il n'y a pas un domeſtique qui ne ſoit au déſeſpoir.

Madame DUFRAIGNE.

Je ſuis ſûre du moins que le contrat eſt fait

de la manière la plus avantageuſe pour Mademoiſelle Emilie ; car en paſſant dans un cabinet, pendant qu'on attendoit Madame, j'ai vu Madame Célie & M. de Moncalde tête-à-tête ; & la première exprimoit ſa ſurpriſe & ſa joie par des exclamations très-vives & même exagérées, ſi je l'oſe dire, tels que puiſſent être les avantages qu'on fait à ſa nièce.

LUCETTE.

Apparemment qu'il lui donne tout ſon bien.

Madame DUFRAIGNE.

Je n'en doute point. Mais ce ne ſera ſûrement pas une conſolation pour la pauvre enfant.... N'entends-je pas la voix de Madame ?....

LUCETTE.

Mon Dieu oui, c'eſt-elle !.... Comme elle eſt pâle !.... Madame Célie la ſoutient....

SCÈNE VIII.

LA COMTESSE, CÉLIE, Madame DUFRAIGNE, LUCETTE.

CÉLIE.

UN fauteuil, un fauteuil!.... J'avois prévu cela; elle n'a pu ſoutenir cette lecture..... Aſſeyez-vous, mon cœur. (*La Comteſſe s'aſſied & tire ſon mouchoir dont elle ſe couvre le viſage.*)

LUCETTE.

Madame va ſe trouver mal!....

CÉLIE.

Cela paſſera, cela paſſera.....

LUCETTE, *bas à Madame Dufraigne.*

Mais, regardez donc la mine ſatisfaite de Madame Célie....

Madame DUFRAIGNE, *bas.*

Cela eſt inoui.....

CÉLIE.

Laiſſez-moi ſeule avec elle.... Allez, allez, je vous en prie, la Bonne; & vous Lucette, ne vous inquiétez pas.... En vérité il n'y a pas de quoi : laiſſez-nous ſeulement.

LUCETTE, (*à part*) *en regardant Célie.*

Cela eſt trop ſingulier; il faut qu'il y ait quelque choſe là-deſſous. (*Elle ſort avec Madame Dufraigne.*)

SCÈNE IX.

LA COMTESSE, CÉLIE.

CÉLIE, *à part.*

COMMENT la préparer à tant de bonheur!.... (*Haut.*) Ma ſœur, calmez-vous donc. Réellement votre douleur eſt déraiſonnable...

La COMTESSE.

Elle eſt exceſſive du moins.... Mais en fut-il jamais de mieux fondée?....

CÉLIE.

Oh, pour fondée !.... Il faut pourtant tâcher d'en modérer l'excès.... car enfin, vous ne pouvez vous diſpenſer de retourner là-dedans....

Le COMTESSE, *ſe levant.*

Ah, vous avez raiſon, & je ne devois pas en ſortir, mais vous m'avez entraînée....

CÉLIE.

Vous étiez prête à vous évanouir....

La COMTESSE.

Et ma fille, que penſera-t-elle d'une ſemblable foibleſſe? Venez, rentrons; conduiſez-moi.....

CÉLIE.

Rien ne preſſe.

La COMTESSE.

Mais ma fille va venir me trouver....

CÉLIE.

Non, j'ai chargé ſon père de la retenir, & il eſt convenu qu'on lira toujours le contrat

en votre abſence ; quand la lecture ſera finie, on viendra vous chercher ; vous pourrez ſigner aveuglément.... oui, oui..... ſur ma parole....

La COMTESSE.

Mais j'étois préſente, & je ne vous ai point entendu dire tout cela....

CÉLIE.

Oui, vous étiez préſente, mais vous n'aviez pas votre tête..... Émilie n'avoit pas la ſienne davantage.... Je ſuis convenue de mes faits avec votre mari & le Comte de Moncalde, & je vous ai emmenée au moment où vous alliez perdre tout-à-fait connoiſſance... Aſſeyez-vous, car vous avez encore un regard effaré qui m'effraye....

La COMTESSE, *s'aſſeyant.*

En effet.... je n'ai que des idées confuſes de tout ce qui s'eſt paſſé dans le ſalon.

CÉLIE.

Je le crois bien, en ſortant vous vous êtes évanouie ; vous avez été près d'un quart-

d'heure dans l'antichambre, abſolument ſans connoiſſance.

La COMTESSE.

Et ma fille l'a-t-elle ſu?.....

CÉLIE.

Non, non; ſoyez tranquille.....

La COMTESSE.

Retournons là-dedans.... Donnez-moi le bras.

CÉLIE.

Pas encore.....

La COMTESSE, *ſe levant.*

Pourquoi donc me retenir?..... Emilie ne s'eſt-elle pas trouvée mal? ne me cachez-vous rien?

CÉLIE.

Regardez-moi bien, & voyez ſi mon viſage annonce quelque choſe de fâcheux? (*La Comteſſe la regarde, Célie ſourit & l'embraſſe.*)

La COMTESSE, *avec étonnement.*

Ma ſœur!.....

CÉLIE.

Je ris, ... je pleure..... Je ne me poſsède pas....

La COMTESSE, *avec une extrême émotion.*

Quoi ?.... Comment.... que ſignifie ?.....

CÉLIE.

Eh bien, vous voila déjà hors de vous..... Je ſais un petit ſecret qui vous feroit plaiſir, mais.....

La COMTESSE.

Ah, pourriez-vous le garder dans l'état où je ſuis ; ma ſœur !.....

CÉLIE.

C'eſt peu de choſe, mais enfin.... D'abord, le Comte de Moncalde aſſure tout ce qu'il poſsède à votre fille..... & puis..... je n'oſe achever.....

La COMTESSE.

Ma ſœur, ma chère amie, que me faites-vous entrevoir ? .... Son départ ne ſera pas ſi prochain ?.....

CÉLIE.

C'eſt cela .....

La COMTESSE.

Dieu, Dieu! ..... Et combien de temps reſtera-t-il?

CÉLIE.

Ah, doucement..... D'abord calmez-vous, & je vous répondrai.....

La COMTESSE.

O mon Dieu!.... Se pourroit-il!.... Six mois, un an peut-être?....

CÉLIE.

De la modération,.... ou je me tairai....

La COMTESSE.

Ma chère ſœur; mon amie..... Pardonnez.... Parlez, ne craignez rien..... Je ſuis tranquille....

CÉLIE.

Et vous tremblez; vous n'en pouvez plus.... Vous reſpirez à peine....

La COMTESSE.

Dites-moi donc?.... Parlez par pitié....

CÉLIE.

CÉLIE.

Écoutez-moi donc avec patience. Ce ſoir le Comte de Moncalde, enchanté de me devoir ſon bonheur, par reconnoiſſance m'a confié ce petit ſecret; il ſe faiſoit un plaiſir de vous ſurprendre; mais l'état où nous vous avons vue au commencement de la lecture, l'a convaincu qu'il falloit quelques préparations pour vous l'annoncer; je m'en ſuis chargée..... Dans ce moment on prépare auſſi votre fille, &....

La COMTESSE.

Ah, ma ſœur, achevez donc de vous expliquer; craignez, par vos ménagemens de me faire concevoir peut-être de trop grandes eſpérances....

CÉLIE.

Oh, je ne crains rien....

La COMTESSE.

Ciel!.... & ſi au lieu d'un an, j'allois me flatter de deux?.... de trois?.....

CÉLIE.

Vous en êtes bien la maîtreſſe....

La COMTESSE.

Seroit-il poſſible?..... ma ſœur!..... Emilie!.... ma fille!.... où eſt-elle?.... Allons....

CÉLIE.

On la prépare, vous dis-je....

La COMTESSE.

Eh bien?....

CÉLIE.

Eh bien, chère amie, je n'y puis réſiſter davantage.... Vous êtes la plus heureuſe des mères....

La COMTESSE.

Quoi?.... ma fille!.... Juſte Ciel! je l'entends.....

CÉLIE.

Oui, c'eſt-elle; je lui ſacrifie le plaiſir inexprimable de vous apprendre l'excès de votre bonheur.

SCÈNE X ET DERNIÈRE.

LA COMTESSE, CÉLIE, ÉMILIE.

ÉMILIE *éperdue, accourant avec la plus grande précipitation.*

MA Mère!.... (*Elle ſe jette dans ſes bras.*)

La COMTESSE.

Mon enfant!.....

EMILIE.

Maman!.... Je ne vous quitterai jamais!....

La COMTESSE.

Jamais!..... Grand Dieu!....

CÉLIE.

Ah, ma ſœur!..... Elle chancelle; elle pâlit... Aſſeyons-la..... (*La Comteſſe tombe dans le fauteuil, Emilie la ſoutient dans ſes bras.*)

ÉMILIE.

O ma mère, concevez-vous ma félicité?..... Ah, vous ſeule pouvez en juger!....

La COMTESSE.

Tu ne me quitteras jamais! ..... Jamais! .... & comment?..... Quelle aſſurance en recevrai-je?... Ne nous abuſe-t on point!.... Une fauſſe eſpérance me donneroit la mort....

CÉLIE.

Le Comte de Moncalde vouloit éprouver votre eſtime pour lui, & le déſintéreſſement de votre tendreſſe pour Émilie; il vouloit que vous euſſiez le courage & la gloire de faire le ſacrifice de votre fille, afin d'avoir le mérite & le bonheur de vous rendre cet enfant ſi chère..... Tout ſon bien eſt en France; il ne retournera jamais en Portugal.....

La COMTESSE.

Eſt-il poſſible; ô Ciel! .... (*à Emilie*) Et votre père?.....

ÉMILIE.

Je l'ai laiſſé dans les bras de M. de Moncalde; je les ai devancés, j'ai volé....

La COMTESSE.

O le plus généreux des hommes! .... Ah, courons les chercher.....

CÉLIE.

On vient; ce ſont eux....

La COMTESSE.

Ah, je le vois.... ô mon fils..... (*Elle court au-devant du Comte de Moncalde, qui s'avance & ſe précipite à ſes pieds. Henriette, Agathe, la Bonne, Lucette & pluſieurs autres Domeſtiques accourent en foule, entourent la Comteſſe, & expriment par leurs attitudes la joie la plus vive.*) (*La Comteſſe, embraſſant le Comte de Moncalde.*) Mon fils, mon fils!.... que vous méritez bien un titre ſi doux!.. Vous me rendez ma fille.... Ah, c'eſt la vie que je reçois de vous.... (*Au Comte d'Orſan.*) Mon ami!.... ma fille...., mes enfans..... ma ſœur..... Embraſſez donc la plus fortunée de toutes les mères!..... (*Le Comte de Moncalde, toujours aux genoux de la Comteſſe, tient une de ſes mains qu'il baiſe en pleurant;*

le Comte d'Orſan & Emilie s'avancent & ſoutiennent la Comteſſe dans leurs bras ; Célie, Agathe, Henriette courent l'embraſſer, tandis que la Bonne & Lucette ſaiſiſſent & baiſent ſa main ; les autres Domeſtiques reſtent à quelques pas, & par différens geſtes, expriment le tendre intérêt qu'ils prennent à cette ſcène. Il faut que tous les mouvemens de cette ſcène muette ſoient extrêmement vifs & rapides. La toile ſe baiſſe.)

FIN.

L'INTRIGANTE,

COMÉDIE

EN DEUX ACTES.

PERSONNAGES.

La Baronne D'ARZÈLE.

LAURETTE, *Fille de la Baronne.*

LISETTE, *Femme-de-Chambre de la Baronne.*

BELINDE, *Amie de la Baronne.*

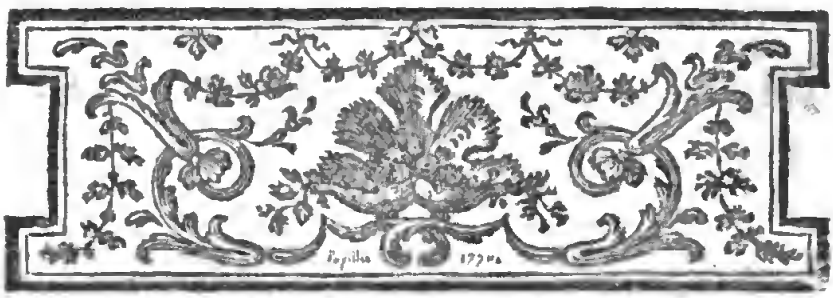
Madame ROGER, *Gouvernante de Laurette.*

La Marquiſe de BLEVILLE.

CAROLINE, *Fille de la Marquiſe.*

Un Valet-de-Chambre.

La Scène eſt à Paris, chez la Marquiſe.



L'INTRIGANTE,

COMÉDIE.

ACTE I.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le Théâtre repréſente un Salon.

Madame ROGER, LISETTE.

LISETTE.

OUI, cela eſt sûr; Madame en eſt convenue ce matin devant moi; ſon fils épouſe Mademoiſelle Caroline.

Madame ROGER.

La fille de Madame la Marquiſe de Bléville ?

LISETTE.

Oui, mais Madame ne veut pas qu'on le diſe encore publiquement ; elle a même prié Madame de Bléville de n'en point parler.

Madame ROGER.

Et pourquoi cela ?

LISETTE.

Oh, que ſais-je ; Madame paſſe ſa vie à faire des cachotteries auxquelles on ne comprend rien : c'eſt ſon caractère ; entre nous elle eſt indiſcrette & myſtérieuſe ; j'ai remarqué cela mille fois.

Madame ROGER.

Elle a bien de l'eſprit, toujours.

LISETTE.

Eh bien, dans le monde on prétend que non ; mais cependant elle fait ce qu'elle veut ; elle connoît l'univers, ſe mêle de tout ; oh, c'eſt une femme d'une activité incomparable.

Madame ROGER.

Je la blâme ſeulement de tenir ſa fille au Couvent depuis l'âge de trois ans ; elle eſt ſi riche ; elle auroit bien pu l'élever chez elle.

LISETTE.

Cependant elle aime beaucoup Mademoiſelle Laurette, mais elle a tant d'affaires, qu'elle ne peut pas s'occuper de ſon éducation.

Madame ROGER.

C'eſt dommage, car Mademoiſelle Laurette a le plus joli naturel.....

LISETTE.

Elle a un bon cœur par exemple ; elle paroît aimer ſon frère à la folie.

Madame ROGER.

Oui, il vient ſouvent nous voir au Couvent, & quand Mademoiſelle Laurette eſt au parloir avec lui, c'eſt un plaiſir de les entendre jaſer....

LISETTE.

En effet, elle parle beaucoup.

Madame ROGER.

Oh, vous ne voyez rien; il n'y a que trois jours qu'elle eſt ici, elle n'eſt pas encore bien à ſon aiſe Mais au Couvent elle divertit tout le monde. Elle eſt née comme cela; à quatre ans elle avoit déjà *des petites raiſons* à faire mourir de rire.

LISETTE.

Et à quinze ans il me paroît qu'elle a *des petites hiſtoires* qui durent bien long-temps, & qui, je crois, ne ſont pas toujours très-vraies. Enfin, pour trancher le mot, je ſoupçonne qu'elle eſt un peu menteuſe.

Madame ROGER.

Dame, écoutez donc, à force de babiller, cela arrive quelquefois.

LISETTE.

Mais, fi donc, cela eſt affreux.

Madame ROGER.

Oh, elle ne fait jamais que de petites menteries innocentes, & qui ne font tort à perſonne.

LISETTE.

Mais, quand on ment pour ſon plaiſir, on pourroit bien auſſi mentir par intérêt.

Madame ROGER.

Oh que non, c'eſt de l'enfance, cela paſſera. Il faut qu'elle parle, d'abord; c'eſt un enfant qui a tant d'eſprit, qu'elle ne peut jamais reſter un moment la bouche fermée. Quelquefois, quand elle eſt à côté de moi à travailler, elle jaſe, elle jaſe; c'eſt comme une lecture, & cela des heures entières.

LISETTE.

Mais que peut-elle vous dire?

Madame ROGER.

Oh, des contes..... des folies..... Enfin, plutôt que de ne pas parler, elle diroit du mal d'elle.

LISETTE.

Jugez ſi elle ſeroit capable d'en dire de ſon prochain.

Madame ROGER.

Cela paſſera, cela paſſera; moi, j'étois tout de même dans ma jeuneſſe.

LISETTE.

Mais, vous en avez encore de beaux reſtes.

Madame ROGER.

A propos, dites-moi donc, Madame eſt fort amie avec Madame de Saint-Alban; je ne ſavois pas cela.

LISETTE.

Oh, ce n'eſt que depuis peu; c'eſt pour quelque affaire ſans doute.

Madame ROGER.

Elle y va juſqu'à trois ou quatre fois par jour; j'ai appris cela par ma fille, qui eſt femme-de-chambre de Madame de Saint-Alban, & favorite, car ma fille eſt ſa confidente, je puis dire cela. C'eſt auſſi une bonne condition que celle de Madame de Saint-Alban; on n'en ſort jamais ſans obtenir quelque emploi. Avec tout cela, Madame a encore

plus de crédit ; voyez la fortune qu'elle a faite à ce vieux Bernard, ſon Valet-de-chambre, il a une bonne place dans les Fermes ; Madame ne lui devoit que ſept années de gages, & lui donne pour cela un emploi qui vaut mille écus. Voilà de la généroſité, d'autant plus que Bernard eſt un idiot qui n'étoit propre qu'à reſter dans une antichambre ; & le Gouverneur de M. le Marquis, à qui elle n'avoit promis qu'une penſion de douze cent francs au bout de dix ans, & que voilà Secrétaire d'Ambaſſade ; Madame ſurpaſſe toujours ſes promeſſes, & ne donne rien de ſa poche ; cela eſt admirable.... réellement admirable.

LISETTE.

Avec tout cela, croiriez-vous qu'elle n'eſt pas heureuſe ?

Madame ROGER.

Comment ! elle n'eſt pas heureuſe ?

LISETTE.

Je vous aſſure qu'il n'y a perſonne de plus à plaindre ; je vois cela de près. Premièrement

la vie agitée qu'elle mène a ruiné ſa ſanté; & puis elle ne jouit pas de ſon crédit, par la peur continuelle qu'elle a de le perdre; en rendant ſervice à une perſonne, elle en déſoblige pluſieurs, & ſe fait tous les jours de nouveaux ennemis; & par un malheur ſingulier, ceux qu'elle comble de graces ſe diſpenſent de la reconnoiſſance, en prétendant qu'elle y trouve toujours ſon intérêt perſonnel. D'ailleurs, elle eſt éternellement dévorée d'inquiétude, de chagrin. Elle eſt beaucoup moins ſatisfaite d'un ſuccès, qu'elle n'eſt affligée d'un revers. La diſgrace d'un homme en place, le plus léger changement dans le Miniſtère, lui cauſent des inſomnies & des agitations affreuſes; elle ſe plaint ſans ceſſe des calomnies de ſes ennemis, des malignes interprétations du monde, de l'ingratitude de ſes protégés, & de l'ennui mortel qu'elle eſt forcée de ſubir ſi ſouvent en ſacrifiant toujours ſon goût à l'intérêt; en compoſant ſa ſociété, non des perſonnes les plus aimables, mais de celles qui peuvent être utiles à ſes projets; enfin, en

en renonçant aux plaiſirs, au repos, à l'amitié, pour ſe livrer entièrement à l'intrigue & aux affaires.

Madame ROGER.

Elle n'a point d'amis!.... Mais Madame Belinde?....

LISETTE.

Bon! elle s'eſt déjà brouillée deux ou trois fois avec elle; Madame Belinde eſt ſi légère.... mais elle avoit quelques liaiſons avec la Marquiſe de Bléville, & voilà la cauſe de ce dernier raccommodement.

Madame ROGER.

J'entends la voix de Mademoiſelle Laurette.....

LISETTE.

L'on commence toujours par l'entendre avant de la voir. Oui, la voici.

SCÈNE II.

LAURETTE, Madame ROGER, LISETTE.

LAURETTE.

MA Bonne!..... Ah, vous voilà Liſette, je ſuis charmée de vous trouver enſemble; j'ai mille choſes à vous dire..... je ſuis au comble de mes vœux; mon frère ſe marie, ce n'eſt plus un myſtère; maman a bien voulu me le confier, je m'en doutois.... M. de Mirvaux, comme vous ſavez, eſt frère de Madame la Marquiſe de Bléville; j'ai vu que maman avoit pour lui des attentions ſurnaturelles.... Je dis *ſurnaturelles*, parce que c'eſt la plus ennuyeuſe perſonne que ce M. de Mirvaux.... ſourd & begue..... le pauvre homme!.... & ſilencieux à un excès..... Paſſe encore pour cela; mais ne pas entendre un mot de ce qu'on lui dit!..... & maman, malgré tout cela, avoit des graces pour lui!.... & j'entendois qu'elle lui diſoit qu'il pouvoit être

ſûr qu'elle lui feroit obtenir ce Gouvernement vacant ; qu'elle attachoit ſon bonheur à cette affaire..... Oh, je comprenois bien qu'il y avoit quelque choſe là-deſſous, & juſtement c'eſt que M. de Mirvaux eſt frère de Madame de Bléville, & par conſéquent l'oncle de ma future belle-ſœur.... Liſette, connoiſſez-vous Caroline!.... N'eſt-ce pas qu'elle eſt charmante ; une douceur, une grace!..... un caractère d'une égalité parfaite ; & de la gaieté, des talens, de l'eſprit, & un naturel!.... un naturel incomparable....

Madame ROGER.

Mais, Mademoiſelle, on diroit que vous avez paſſé votre vie avec elle ; vous ne l'avez cependant vue qu'une ſeule fois au bal l'hiver dernier ; & hier environ un quart-d'heure, chez Madame votre mère.

LAURETTE.

Oui, mais j'ai beaucoup cauſé avec elle....

Madame ROGER.

Mais, comment ? hier vous n'avez pu lui parler.

LAURETTE.

Cela eſt vrai ; mais le jour que je l'ai vue au bal, nous eûmes enſemble une longue converſation.... Rien n'eſt plus ſingulier ; je me rappelle qu'elle me dit qu'il manquoit à ſon bonheur d'avoir une ſœur. Je lui répondis que j'aurois été bienheureuſe d'en avoir une comme elle.... Cela eſt fort extraordinaire... mais, vous n'y êtes pas.... Elle s'attendrit, m'embraſſa ; & dans l'inſtant, je penſai à mon frère, & je m'écriai : mais, j'ai un frère!..... Elle rougit, & moi auſſi. Elle comprit fort bien mon idée.... je le vis clairement. Un moment après mon frère vint la prier à danſer....

LISETTE.

Ah, Mademoiſelle, permettez-moi de vous arrêter-là ; Monſieur votre frère n'étoit point à Paris ; il a paſſé tout l'hiver dernier à Straſbourg.

Madame ROGER, *riant.*

Ah, ah, ah, la pauvre enfant, la voilà toute déroutée..... quel dommage que vous l'ayez

interrompue, elle alloit nous conter la plus jolie hiſtoire....

LISETTE.

Je n'en doute pas, Mademoiſelle conte fort bien; il ne lui manque que d'avoir la mémoire un peu plus ſûre....

LAURETTE, *embarraſſée.*

Réellement.... je croyois.... Mais vous avez raiſon, Liſette; je ne vous ſais point mauvais gré de m'avoir repriſe....

LISETTE.

Mademoiſelle, c'eſt par attachement. Je ſuis fâchée de vous voir un défaut....

LAURETTE.

Quel défaut, Liſette?

LISETTE.

Hélas, Mademoiſelle, je n'oſe même pas le nommer....

LAURETTE.

Comment donc? .... Mais, ma Bonne! .....

Madame ROGER.

Eh bien, Mademoiſelle, c'eſt que vous jaſez trop; je vous l'ai déjà dit....

LAURETTE *à Madame Roger.*

Mais, vous aimiez à m'entendre conter des hiſtoires..... je vous en ai toujours vu rire.... Et vous-même, ma Bonne, vous en dites tous les jours de nouvelles....

Madame ROGER.

Sans doute pour paſſer le temps.... Mais ce qui étoit bon dans votre enfance, ne vaut plus rien à préſent; vous avez quinze ans, il faut quitter cette habitude.

LAURETTE.

Eh bien, ôtez-la-moi donc, puiſque c'eſt vous qui me l'avez donnée.

LISETTE.

Ah, malheureuſement, elle eſt plus facile à prendre qu'à quitter.... Mais paix, voici Madame.... Allons-nous-en. (*Elle ſort avec Madame Roger.*)

SCÈNE III.

LA BARONNE, BÉLINDE, LAURETTE.

La BARONNE, *un paquet de lettres à la main, un valet-de-chambre eſt derrière elle.*

QUEL énorme paquet.... (*Elle lit tout bas.*)

BÉLINDE.

Et.... faudra-t-il répondre à tout cela?

La BARONNE, *liſant toujours.*

Ah, mon Dieu!....

BÉLINDE.

Quoi donc?....

La BARONNE.

Cela eſt affreux.... Ce malheureux Simon, à qui j'ai fait avoir un emploi dans les Fermes, vient de faire une banqueroute frauduleuſe!....

BÉLINDE.

Je n'en ſuis pas ſurpriſe..... c'étoit un ſi mauvais ſujet.... A propos, ſavez-vous que le

Précepteur que vous avez donné à la Vicomteſſe, & qui étoit ſi fortement recommandé par vous, a pris la fuite avant-hier, après avoir volé pour vingt-mille francs de diamans?....

La BARONNE.

Oui, c'eſt une déſagréable aventure..... Comme cet homme-là m'a trompée.... Je lui croyois, je l'avoue, un mérite ſupérieur.

LAURETTE.

Ah, que j'en ſuis fâchée!.... je le connoiſſois. C'eſt lui, maman, qui chantoit des chanſons ſi drôles, & qui contrefaiſoit ſi bien Arlequin & Pierrot, n'eſt-ce pas?....

La BARONNE, *à ſon valet-de-chambre.*

Mettez tous ces papiers dans mon cabinet... Écoutez..... Un homme vêtu de noir viendra peut-être dans une demie heure; vous le ferez paſſer dans ma chambre, & vous m'avertirez auſſi-tôt.... Dites à la Pierre qu'il mette un habit gris; donnez-lui cette lettre, il la portera à ſon adreſſe, mais au jour tombant..... entendez-vous..... Attendez..... que je me

rappelle.... Ah, ſi ce jeune Peintre revient, annoncez-lui qu'il ſera ſûrement reçu de l'Académie de peinture.... Mais, qu'il finiſſe donc le portrait de ma petite chienne; n'oubliez pas de lui dire cela.... Allez.... Un moment!.... Voilà tout, je crois.... Oui, allez. (*Le valet-de-chambre ſort.*) Ah çà, Laurette, j'ai à vous parler : Madame & Mademoiſelle de Bléville viendront aujourd'hui, je vous prie de mettre tous vos ſoins à plaire à cette dernière....

LAURETTE.

Caroline?.... Ah, Maman, volontiers, je l'aime de tout mon cœur.

La BARONNE.

Comment! vous la connoiſſez?

LAURETTE.

Oui, Maman, beaucoup; je l'ai vue au bal; nous cauſions toujours enſemble. Je lui ai parlé ſouvent de mon frère; & je la crois fort bien diſpoſée en ſa faveur. D'ailleurs, elle a réellement de la confiance en moi....

La BARONNE.

Mais, voilà un haſard très-heureux, il faut tirer parti de cela. Tâchez de l'entretenir aujourd'hui en particulier, & vous me rendrez compte de votre converſation.

LAURETTE.

Oui, Maman....

La BARONNE.

Allez, ma fille, rejoindre votre Bonne.....

LAURETTE.

Voulez-vous, maman, que je vous diſe de quelle manière je m'y prendrai pour lui parler de mon frère.... D'abord je commencerai....

La BARONNE.

Il ſuffit, nous en raiſonnerons tantôt.

LAURETTE.

Oh, je meurs d'envie de cauſer avec elle; je voudrois y être.... premièrement je lui dirai....

La BARONNE.

C'eſt aſſez, Laurette. Allez, mon enfant.

(*Laurette baiſe la main de ſa mère, & ſort.*)

SCÈNE IV.

LA BARONNE, BÉLINDE.

La BARONNE.

ENFIN, me voilà ſûre de ce mariage que je deſirois ſi paſſionnément; j'ai conduit cette affaire avec aſſez d'adreſſe..... je n'ai rien négligé..... J'ai ſu, par exemple, que Liſette connoiſſoit une des femmes-de-chambre de la Marquiſe, & je l'ai chargée de la gagner; Liſette a de l'eſprit, & s'eſt acquittée de cette commiſſion avec beaucoup d'intelligence....

BÉLINDE.

Je crois que ce n'eſt pas la première de ce genre qu'elle a reçue de vous.

La BARONNE.

C'eſt ſur-tout en ne négligeant aucun des petits moyens qu'on réuſſit.

BÉLINDE.

Eh, vraiment oui; voilà le ſecret du métier,

& ce qui a fait dire aux gens mal-intentionnés que nous autres intrigans, nous devons moins nos ſuccès à l'eſprit qu'à une certaine ſoupleſſe de caractère...

La BARONNE.

Intrigans. .... Réellement vous avez des expreſſions....

BÉLINDE.

Un peu groſſières, n'eſt-ce pas?.... Si j'étois auſſi conſommée que vous l'êtes dans les affaires, je ne ferois pas un pareil aveu; mais je ne ſuis intrigante que par caprice & par accès, &, j'en conviens bonnement; quand je ſerai perfectionnée, je changerai de langage, car je ſens bien que la ſublimité de la profeſſion eſt de déguiſer toujours la vérité, même tête à tête avec ſon amie..... Mais, revenons à notre mariage, je vous avoue que je conſerve encore des craintes.

La BARONNE.

Et moi, je n'en ai nulle, ſi vous voulez

continuer à me ſervir auſſi bien auprès de la Marquiſe.

BÉLINDE.

Je vous l'ai promis, vous y pouvez compter; mais je ſuis curieuſe, il faut ne me rien cacher; je ſoupçonne que vous ne me dites pas tout....

La BARONNE.

Moi!....

BÉLINDE.

Oh, j'en ſuis sûre. Que ſignifient toutes ces viſites que vous faites depuis huit jours à Madame de Saint-Alban? Allons, de la franchiſe, ou bien je vous déclare que j'ai une intrigue toute prête pour découvrir ce que vous prétendez diſſimuler.

La BARONNE.

Vous me prévenez; en vérité, mon projet étoit de vous en parler.

BÉLINDE.

Ah ça, point de fauſſes confidences, car je vous avertis que mon frère eſt ami intime de Madame de Saint-Alban, & il revient ce

ſoir de ſes terres; ainſi je vous aſſûre que je ſaurai par lui la vérité de cette affaire.

La BARONNE.

Eh mon Dieu, ce n'eſt pas vous que je voudrois tromper; vous m'offenſez, ma chère Bélinde....

BÉLINDE.

Je crains vos diſtractions; je me rappelle de vous en avoir vu quelques-unes dans ce genre. Mais revenons au fait.....

La BARONNE.

Le voici: j'ai imaginé, pour aſſûrer notre mariage, de tâcher d'obtenir la promeſſe d'une place à la Cour, pour ma future belle-fille. J'ai fait des démarches, & j'ai appris qu'il y avoit un engagement qui s'oppoſoit à ma demande; on n'a pu me nommer la perſonne; mais j'ai découvert que Madame de Saint-Alban ſe mêloit de cette affaire; comme elle n'a point d'enfans, j'ai ſenti qu'elle n'y pouvoit mettre un vif intérêt, & ayant la poſſibilité de la ſervir dans une choſe qu'elle

deſiroit perſonnellement, j'ai été la trouver.

BÉLINDE.

Comment, vous lui avez propoſé de renoncer à la place, & de faire réuſſir ſon affaire perſonnelle?

La BARONNE.

Écoutez juſqu'au bout. J'ai commencé par lui offrir mes ſervices, enſuite je lui ai demandé le nom de la perſonne à qui la place étoit promiſe; comme vous croyez bien, cette queſtion n'a pas été faite ſans art....

BÉLINDE.

Oh, je m'en rapporte bien à vous.

La BARONNE.

Véritablement je me ſuis ſurpaſſée..... Elle m'a répondu que la place étoit promiſe à la fille d'un de ſes amis, mais qu'elle avoit donné ſa parole d'honneur de ne pas le nommer.

BÉLINDE.

Eh bien, voilà tout votre art perdu; com-

bien de fois vous en avez prodigué ainſi ſans utilité, & pour la ſeule ſatisfaction de votre conſcience !....

La BARONNE.

Alors je me ſuis retournée ; j'ai demandé ſi cet homme étoit un Militaire .... & ſuſceptible d'un Gouvernement ; elle a répondu qu'oui.....

BÉLINDE.

Vous avez offert de lui faire avoir ce Gouvernement vacant, s'il vouloit céder la place ?

La BARONNE.

Juſtement ; mais j'ai pris la précaution de faire promettre à Madame de Saint-Alban qu'elle ne me nommeroit point à cet homme, qui veut lui-même reſter inconnu. Enfin elle lui a fait ma propoſition ce matin ; il en a paru fort tenté ; il a demandé quelques heures pour y réfléchir, & rendra ce ſoir une réponſe poſitive.

BÉLINDE.

Je ne reviens point de ma ſurpriſe.

La

La BARONNE.

Comment trouvez-vous ce tour-là..... Il faut vous dire que depuis hier je ſuis ſûre de faire donner ce Gouvernement à qui je voudrai.....

BÉLINDE.

Mais, vous avez promis à M. de Mirvaux, au frère de la Marquiſe de Bléville, d'employer tout votre crédit pour le lui faire obtenir; comment vous tirerez-vous de là?

La BARONNE.

Oh, rien n'eſt plus facile; il croira que j'ai échoué; j'annoncerai à la Marquiſe que ſa fille aura une place; je preſſerai la noce, & le mariage fait, j'aurai peu d'inquiétudes ſur le reſte. Je ne vous cache pas que je ſuis véritablement peinée d'avoir donné de fauſſes eſpérances à ce pauvre M. de Mirvaux, & d'être forcée de l'abuſer encore là-deſſus; au reſte je lui rendrai ſervice dans une autre occaſion, & d'ailleurs je ne le ſacrifie qu'à l'intérêt de ſa nièce: il l'aime beaucoup;

ainſi le fond de tout cela eſt aſſez innocent....

BÉLINDE.

Oui, oui; il ſeroit encore à ſouhaiter que les intrigues ne produiſiſſent jamais rien de plus noir.... Mais, dites-moi, vous ne ſoupçonnez pas quel eſt l'homme qui avoit obtenu une place pour ſa fille?

La BARONNE.

Non. Je n'ai pu le découvrir ..... On ne connoît aucun des amis particuliers de Madame de Saint-Alban qui ait une fille.....

BÉLINDE.

Enfin, ce ſoir vous ſaurez la réponſe.

La BARONNE.

Oui, à ſept heures il reviendra chez Madame de Saint-Alban, à qui j'ai permis de me nommer, s'il accepte; mais elle lui demandera encore le ſecret juſqu'à la concluſion du mariage.

BÉLINDE.

Il eſt certain qu'une place de plus à offrir, rend encore votre fils un meilleur parti; ce-

pendant, je crois que ſans vous donner tant de peine, vous auriez pu réuſſir peut-être plus ſûrement, car ſi la Marquiſe découvre toutes ces intrigues, le mariage eſt rompu; c'eſt une femme extraordinaire; elle a vécu jadis à la Cour, mais depuis dix ans, conſacrée entièrement à l'éducation de ſa fille, elle a preſque renoncé au monde, & paſſé la plus grande partie de ſa vie dans ſes terres; la ſolitude a donné à ſon caractère une tournure originale: elle a des idées tout-à-fait ſinguliéres; par exemple, elle a l'averſion la plus décidée pour tout ce qui peut reſſembler à l'intrigue, & elle conſerve encore des préventions contre vous à cet égard, malgré les ſoins que j'ai pris pour la diſſuader. Ainſi, prenez garde à vous; ſi vous aviez voulu m'en croire, vous n'aviez qu'à vous tenir tranquille, & ce mariage étoit ſûr; mais vous avez une activité que rien ne peut modérer, & une étonnante antipathie pour le repos....

La BARONNE.

Nous réuſſirons, n'en doutez pas. La Mar-

quiſe auroit-elle conſenti à venir chez moi, à m'amener ſa fille, & à me parler elle-même ſur cette affaire, ſi au fond du cœur elle n'étoit pas déterminée ?

BÉLINDE.

Mais elle n'a commencé à venir chez vous que d'hier ; elle ne vous a point donné de parole poſitive ; & d'ailleurs, ſavez-vous pourquoi elle s'eſt décidée à vous voir ? Pour vous étudier & vous connoître....

La BARONNE.

Ah, m'étudier ; je le trouve charmant..... Et penſez-vous que cet examen ſoit bien embarraſſant ? Vous inquiète-t-il beaucoup ?

BÉLINDE.

Mais, un peu....

La BARONNE.

Sans vanité pourtant, je crois qu'ayant un grand intérêt à ſubjuguer Madame de Bléville, j'en viendrai à bout.

BÉLINDE.

Je ſais que vous avez fait des miracles en ce

genre, mais vous n'avez jamais eu affaire à une perſonne qui eut par devers elle quinze ans d'expérience, & dix de réflexions.

La BARONNE.

En vérité c'eſt une femme très-bornée, ſoyez ſûre de cela.

BÉLINDE.

Tout ce qui n'eſt pas ſubtil & raffiné vous paroît ſtupide ; j'ai fait cette remarque-là mille fois. Comme vous avez ſupérieurement d'adreſſe, vous dérouterez facilement l'artifice, mais vous ne vous défiez point aſſez de la ſimplicité & de l'eſprit naturel ; & cependant croyez que rien ne déconcerte plus la fineſſe & la ruſe, que la franchiſe & la bonne-foi.... J'y ai été attrapée, moi, qui vous parle, & voilà pourquoi j'ai renoncé à l'intrigue & aux détours.... Enfin, je vais cependant les employer encore pour vous ſervir ; je vais mentir à cette pauvre Marquiſe, qui ſe fie à moi ; je vous donne-là une grande preuve d'amitié ;

cette affaire eſt ſi intéreſſante pour vous, que je ne puis m'y refuſer, mais je ne vous cache pas que j'ai de mauvais preſſentimens ; Madame de Bléville m'en impoſe, je l'avoue ; elle a une candeur, un naturel, qui m'attendriſſent malgré moi ; quand je veux la ſéduire, c'eſt elle qui me gagne ; & ſa droiture & ſa bonté me font mille fois rougir en ſecret & de mes tromperies & de moi-même.

LA BARONNE.

Vos tromperies ! .... Mais vous êtes folle ; mon fils n'eſt-il pas un excellent parti ? Par ſa naiſſance & ſa fortune, n'eſt-il pas fort en droit de prétendre à la fille de Madame de Bléville ? En contribuant au ſuccès de cette affaire, ferez-vous faire un mauvais mariage à cette jeune perſonne....

BÉLINDE.

Non, ſans doute ; mais enfin pour décider la Marquiſe, il faut la tromper ſur votre caractère ; il faut en un mot faire mille menſonges. ....

La BARONNE.

Vous voulez peut-être me perſuader que vous n'avez jamais menti? ....

BÉLINDE.

Oh mon Dieu non; j'ai eu tant de fois cette complaiſance pour vous! mais je ne mens que par foibleſſe & point par inclination, & dans ce cas le remords & le dégoût ſuivent de près la faute.

La BARONNE.

Je ne comprends rien à tout cet étalage de beaux ſentimens; ce que j'entrevois, c'eſt que ſûrement quelque intérêt que j'ignore, vous fait parler.

BÉLINDE.

Ainſi, vous ne me croyez pas?

La BARONNE.

Mais le *galimatias* ne m'a jamais ſéduite, vous le ſavez, ma chère Bélinde.

BÉLINDE.

Malheur à celui qui nomme *galimatias* des

mouvemens ſi ſimples de repentir & de ſenſibilité. Quand j'agis contre ma conſcience, je me ſais gré du moins du combat que j'éprouve; s'il me fait ſouffrir, en même-temps il me conſole, en me prouvant que l'action que ma raiſon condamne répugnoit à mon cœur, & n'étoit pas faite pour lui; alors j'attribue mes fautes à de mauvais conſeils, à des liaiſons dangereuſes; je me raccommode avec moi-même, & je puis eſpérer que l'expérience & les réflexions m'arracheront à des égaremens dont je gémis & que je hais.

La BARONNE.

Quelle déclamation !.... Quelle violence !.... Vous êtes véritablement en colère....

BÉLINDE.

Oui, j'en conviens. Je ne puis ſupporter de vous voir une défiance injurieuſe qui ne vous quitte jamais; vous avez la manie de ſuppoſer toujours des deſſeins ſecrets & myſtérieux; les paroles ne ſont pour vous que des ſignes trompeurs, faits pour déguiſer la vérité....

Avec des idées ſemblables, comment voulez-vous conſerver des amis? Mais, je ne veux plus me fâcher ni me brouiller; vous m'avez rendu pluſieurs ſervices, tels que fuſſent vos motifs, je ne dois pas l'oublier. Je puis vous être utile, j'y ferai mes efforts, ſoyez-en certaine; mais, je proteſte que c'eſt la dernière fois que je me laiſſerai aller à une complaiſance contraire à mes principes & à mon inclination.

La BARONNE.

Pour moi je ne prends point le même engagement; car je ſens que rien ne me coûtera pour vous obliger & vous témoigner ma reconnoiſſance.

BÉLINDE.

Eh-bien, vous m'offenſez encore; penſez-vous qu'il ſoit néceſſaire de me promettre des récompenſes pour réchauffer mon zèle?

La BARONNE.

Mon Dieu que vous êtes pointilleuſe & ſuſceptible!..... tout ce que je vous dis vous révolte....

BÉLINDE.

C'eſt que vous employez l'artifice ; que vous m'en ſuppoſez, & que je n'en ai point ; & voilà comme l'art peut devenir nuiſible !..... Ah! je vous le répéte, craignez Madame de Bléville ; craignez, en voulant la flatter, de la choquer mortellement : ſongez qu'elle eſt la droiture & la franchiſe même ; &, croyez-moi, renoncez avec elle à tous ces vains détours.

UN VALET-DE-CHAMBRE, *à la Baronne.*

L'homme vêtu de noir eſt dans le cabinet de Madame....

La BARONNE.

C'eſt bon. Mes chevaux ſont-ils mis ?

Le VALET-DE-CHAMBRE.

Oui, Madame.

La BARONNE, *à Bélinde.*

Il faut que je ſorte dans l'inſtant, pour une importante affaire. Je reviendrai bientôt, ne vous en-allez pas ; car j'ai encore pluſieurs choſes à vous dire.

BÉLINDE.

A la bonne-heure; je vous attendrai.

(*La Baronne ſort précipitamment.*)

SCÈNE V.

BÉLINDE, *ſeule.*

QUELLE femme!.... quel caractère!..... C'eſt une grande folie d'avoir de l'amitié pour elle..... Eſt-elle capable d'y répondre?.... S'engager avec Monſieur de Mirvaux à lui faire avoir ce gouvernement, & le faire donner à un autre!.... Et, ce matin encore, elle lui renouvelloit en ma préſence toutes ſes proteſtations!.... Quelle fauſſeté!..... Enfin, j'ai promis de la ſervir encore dans cette occaſion; malgré ma répugnance & mes ſcrupules, je tiendrai ma parole.... Dans quelle ſituation embarraſſante je me trouve!.... Il faut que j'agiſſe contre ma conſcience, ou que je trahiſſe une perſonne que j'ai aimée, & avec laquelle je parois aux yeux du monde intimé-

ment liée!.... Ah ! je le ſens, nos vertus dépendent ſur-tout du choix heureux de nos amis.... On vient.... c'eſt Madame de Bléville : allons, diſſimulons....

SCÈNE VI.

LA MARQUISE, BÉLINDE.

BÉLINDE, *s'avançant vers la Marquiſe.*

LA BARONNE vient de ſortir ; mais elle va rentrer tout-à-l'heure.

La MARQUISE.

Je ne ſuis pas fâchée de vous trouver ſeule; vous me témoignez tant d'intérêt, Madame, que chaque jour ajoute à ma confiance pour vous : je pourrois cependant vous ſoupçonner de partialité, puiſque vous êtes l'amie intime de la Baronne ; mais je ſuis ſûre que votre cœur eſt bon, ainſi il m'eſt impoſſible de craindre que vous ayez l'intention de me tromper.

BÉLINDE.

Eh-bien, Madame, vous avez déjà vu deux fois la Baronne, comment la trouvez-vous?

LA MARQUISE.

Mais elle m'a paru bien affectée..... J'ai facilement remarqué qu'elle ſe contraignoit avec moi.... Elle a trouvé le ſecret de débiter dans une demi-heure de converſation, dix ſentences contre l'intrigue & la diſſimulation: elle a vanté cent fois ſa *franchiſe* & ſa *bonhommie*; elle cherchoit tous les moyens imaginables de me louer & de me flatter.... Tout cela m'a beaucoup déplu, je vous l'avoue.

BÉLINDE.

Ne la jugez point là-deſſus. Elle ſavoit vos préventions contre elle; n'eſt-il pas ſimple que d'après cela, elle ait été mal à ſon aiſe avec vous?

LA MARQUISE.

A une ame noble & franche, cette eſpèce d'embarras n'auroit dû inſpirer que de la ſéchereſſe & de la froideur; il n'eſt pas naturel

d'accabler de careſſes & d'éloges, une perſonne qu'on croit prévenue contre nous; elle a voulu me ſéduire, & elle a manqué d'adreſſe dans cette occaſion. Sans un cœur droit & ſenſible, les calculs de l'eſprit ſont ſouvent faux..... Mais je veux ſuſpendre mon opinion; je ſais combien il eſt déraiſonnable de juger légèrement, & j'ai un ſi grand intérêt à connoître parfaitement la Baronne!.... Vous ſavez, Madame, la tendreſſe que j'ai pour ma fille; j'ai mis tous mes ſoins à former ſon caractère; mais elle n'a que ſeize ans, en la mariant auſſi jeune, je ne puis me diſſimuler que c'eſt la belle-mère que je ſaurai lui choiſir qui perfectionnera ou gâtera mon ouvrage; cette réflexion peut tout ſur moi; dois-je céder mes droits ſur ma fille, à une perſonne que je n'eſtimerois pas? .....

BÉLINDE.

Non, ſans doute, mais ſoyez ſûre qu'elle ne recevra de la Baronne que les meilleurs conſeils.....

La MARQUISE.

Les conſeils, Madame, ne ſont rien ſans l'exemple.

BÉLINDE.

Je vois à quel excès les ennemis de la Baronne l'ont calomniée auprès de vous.

La MARQUISE.

On prétend qu'elle eſt intrigante, & ſi cette imputation eſt fondée, je ne lui donnerai ſûrement pas ma fille. Mais je ſais avec quelle légereté & quelle injuſtice le monde juge à cet égard, & je n'ignore pas que l'envie & la malignité attribuent preſque toujours à l'intrigue, ce qui n'eſt ſouvent que l'effet du bonheur ou du mérite. Ainſi, je vous le répète, je me dépouillerai de toutes préventions, & je ne jugerai que par moi-même.

BÉLINDE.

Il eſt certain que la Baronne a de l'activité dans le caractère; rien ne lui coûte pour ſervir ſes amis, &, comme toutes les perſonnes

obligeantes, elle eſt accuſée d'intrigue par ceux qui ne la connoiſſent pas.

La MARQUISE.

Eh, comment peut-on confondre une vertu ſi précieuſe avec un défaut ſi haïſſable!..... Le deſir d'obliger vient du mouvement le plus naturel & le plus doux d'un bon cœur; d'une bienfaiſance qui ſaiſit tous les moyens de ſe ſatisfaire: ce ſentiment reſpectable & pur n'égarera jamais; il fera craindre, en rendant un ſervice, de commettre une injuſtice; il ne produira jamais les trames ſecrettes, les complots nuiſibles de l'intrigue, qui, toujours perſonnelle, ſourde aux remords, inſenſible à l'amitié, n'agit que pour l'orgueil & pour ſon intérêt.

BÉLINDE.

Quelle peinture!.... oui.... ſi je connoiſſois des intrigans, vous me les feriez haïr.... Mais, vous dites qu'il n'ont point de remords, j'en ſuis fâchée; ils ne ſont donc pas punis?

La MARQUISE.

La privation de tous les délicieux ſentimens des

des ames pures, n'eſt-elle pas une aſſez grande punition ? .... Le plus méchant de tous les hommes ne l'eſt que par ſa faute ; parce qu'il a dédaigné de réſiſter à ſes paſſions ; avant que ſa foibleſſe l'en ait rendu l'eſclave, il a connu ſans doute la douce compaſſion, la tendreſſe, & quelques mouvemens de généroſité ; parvenu au terme funeſte du dernier degré de corruption, ce ſouvenir de ſa premiére jeuneſſe lui reſte encore, & devient ſon cruel & juſte châtiment, en lui prouvant l'exiſtence de la vertu qu'il a trahie, & du bonheur auquel il a renoncé.

BÉLINDE.

Que j'ai de plaiſir à vous entendre ! ..... Mais, mon Dieu, qui vient déjà nous troubler ? .....

La MARQUISE.

C'eſt ma fille.....

SCÈNE VII.

LA MARQUISE, BÉLINDE, CAROLINE.

CAROLINE.

MAMAN.....

LA MARQUISE.

Eh bien?....

CAROLINE, *bas.*

Je desirerois bien vous parler....

BÉLINDE.

Je ne veux point vous gêner.... Vous dînez ici?

LA MARQUISE.

Oui.

BÉLINDE.

La Baronne va sûrement rentrer; je vous laisse; je vous ferai avertir de son arrivée. (*Elle sort.*)

SCÈNE VIII.

LA MARQUISE, CAROLINE.

La MARQUISE.

QUE vouliez-vous dire, mon enfant?.....

CAROLINE.

Mon oncle m'a chargée de vous apprendre, maman, qu'on lui propoſe le Gouvernement qu'il deſiroit, s'il veut renoncer à la place qui lui a été promiſe pour moi. Il ajoute, qu'avec le temps il pourroit faire paſſer ce Gouvernement à celui que vous choiſirez pour votre fils, & qu'en attendant, il lui en donneroit tous les appointemens; ainſi que vous décidiez, & que vous lui écriviez ſur le champ ce que vous préférez.

La MARQUISE.

Propoſer le troc d'une place pour un Gouvernement!.... Que ſignifie toute cette intrigue-là?.....

CAROLINE.

Mon oncle deſire que vous n'en parliez point, ſur-tout ici.

La MARQUISE.

Je vois bien pourquoi; mon frère, depuis long-temps, a reçu la parole de la Baronne qu'elle ſolliciteroit cette grace pour lui, & il veut lui cacher qu'il s'eſt adreſſé à un autre; je n'aime pas tout cela..... Je ne reconnois point mon frère à cette conduite myſtérieuſe & détournée.... Au reſte, je vois qu'il préfère le Gouvernement; il eſt très-fait pour y prétendre par ſes ſervices, ainſi je vais lui conſeiller de l'accepter. Mais, parlons d'un objet plus important, de votre mariage, ma chère Caroline; je trouve dans le parti qui ſe préſente, beaucoup d'avantages relativement à la fortune; mais je deſire avant tout que la famille à laquelle je remettrai ce que j'ai de plus cher, ſoit digne de recevoir & d'adopter une fille telle que vous. Je veux que vous puiſſiez y trouver des exemples de vertu, des

amis, & ſur-tout des guides éclairés dont votre âge a tant de beſoin. Je n'ai rien promis; je ne prendrai aucun engagement ſans votre aveu; vous verrez ce ſoir celui qui ſe propoſe, vous paſſerez la journée avec ſa mère & ſa ſœur; vous avez l'eſprit juſte, de la raiſon, & une ame pure; c'en eſt aſſez pour être en état d'obſerver par vous-même; examinez avec attention la Baronne & ſa fille; ſongez que la première deſire me remplacer auprès de vous, & que l'autre, ſi ce mariage a lieu, doit être votre compagne, votre ſœur & votre amie.

CAROLINE.

Ah, maman, qui pourroit jamais vous remplacer auprès de moi?.... La belle-mère que vous me donnerez me ſera chère, ſans doute; elle pourra compter ſur mon attachement & mon obéiſſance; mais je n'aurai jamais qu'une *ſeule mère*, mon vrai guide & ma première amie, ma mère enfin, car ce titre ſacré renferme tous les autres; je ne les trouverai qu'en vous, maman, qu'en vous ſeule.....

La MARQUISE.

Ce ſentiment de préférence eſt juſte; il fait mon bonheur, & j'y compte à jamais; mais enfin, ma fille, votre belle-mère aura le droit de prétendre à votre confiance, à votre attachement, il faut que vous puiſſiez l'eſtimer, puiſqu'un de vos devoirs ſera de la chérir..... Ce choix, ma fille, eſt donc également important & pour vous & pour moi.....

CAROLINE.

Il dépend de vous, pourrois-je en être inquière? Votre expérience, maman, votre tendreſſe pour moi, vous feront facilement pénétrer le caractère de la Baronne.

La MARQUISE.

J'y mettrai tous mes ſoins. Mais, Caroline, je vous charge d'entretenir ſa fille, & de tâcher de découvrir quels ſont à-peu près ſes principes; je regarde ce moyen comme un des plus certains pour bien juger ſa mère.

CAROLINE.

Ma couſine eſt dans le même couvent que Laurette; elle m'en a beaucoup parlé....

La MARQUISE.

Eh bien?

CAROLINE.

Elle m'a conté qu'elle avoit une tendreſſe touchante pour ſon frère, qu'elle a un cœur excellent; elle m'en a cité mille traits de bienfaiſance & de bonté, réellement intéreſſans; enfin, ma couſine dit qu'elle ne lui connoît qu'un ſeul défaut, celui de trop parler.....

La MARQUISE.

Ah, tant pis. Ce défaut peut entraîner à tant de vices!.... Les médiſances, les indiſcrétions, les tracaſſeries, les menſonges viennent ſouvent bien moins de la méchanceté que de ce deſir immodéré de toujours parler; d'avoir toujours quelque choſe à dire. D'ailleurs, ce défaut eſt auſſi ridicule qu'il eſt dangereux; il enlaidit particulièrement les femmes,

en leur ôtant cet air de réſerve, de modeſtie & de réflexion qui leur ſied ſi bien; enfin il nuit à l'eſprit comme aux agrémens, en privant des plus ſûrs moyens de s'inſtruire, que la jeuneſſe ne peut trouver que dans le ſilence & l'obſervation. Mais, nous nous oublions enſemble.... Il faut que j'écrive à votre oncle avant le dîner; paſſons dans le cabinet de la Baronne. Venez, ma fille. *(Elles ſortent.)*

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

CAROLINE, LAURETTE.

LAURETTE.

RESTONS ici, ma chère Caroline, & cauſons en liberté.... Que je ſuis heureuſe de trouver une occaſion de vous entretenir ſans témoins .... & de pouvoir vous dire à quel point je deſire votre amitié....

CAROLINE.

En vérité, vous n'aurez pas de peine à l'obtenir.

LAURETTE.

Maman me recommandoit ce matin de mettre tous mes ſoins à la gagner; mais cet ordre de ſa part étoit inutile; je ne ſuis que le mouvement de mon cœur, & je n'agis point du tout par politique, je vous aſſure....

Il en faut pourtant quelquefois de *la Politique*, c'eſt ma bonne qui dit cela, en parlant de maman, que l'on me cite toujours pour ſon eſprit & ſon adreſſe..... Mais, revenons à ce que nous diſions; je vous proteſte que je vous aimerai toujours, je le ſens.... Mon Dieu, que n'avons nous été élevées enſemble!.. Mais, peut-être n'avez-vous jamais été miſe au couvent? .... Non?.... Que vous êtes heureuſe; c'eſt un grand bonheur de n'avoir jamais quitté ſa mère; n'eſt-ce pas?.... Ah, vous avez bien raiſon, je le penſe comme vous..... Ah ça, maintenant parlons de mon frère; parlons-en ſans déguiſement; n'y conſentez-vous pas?.... Vous ſouriez; que j'aime cette réponſe! Oui, c'eſt m'en dire aſſez; vous êtes d'une franchiſe qui me charme; je me rendrai digne de votre confiance, ſoyez-en ſûre, & puiſque vous m'ouvrez votre cœur, je vous avouerai naturellement que mon frère n'a rien de caché pour moi; il eſt tranſporté de ſon bonheur.... il y a plus d'un an qu'il vous aime.... Vous êtes étonnée;

je ſais bien que vous ne l'avez jamais vu, mais il vous connoit..... En allant à Straſbourg, il a paſſé par .... la Terre où vous demeurez tous les étés, n'eſt-elle pas en Languedoc ? Oui. ..... Eh bien il s'eſt un peu détourné pour paſſer près de votre Château; il ſe déguiſa en payſan, il vous vit pluſieurs fois, il vous trouva charmante, & il m'écrivit là-deſſus une lettre! .... oh, la plus jolie lettre!.... je vous la montrerai quelque jour..... Il eſt bien aimable mon frère.... j'eſpère qu'il vous plaira..... Il y avoit à Strasbourg une jeune Demoiſelle qui auroit bien voulu l'épouſer; il m'a conté cela. Elle étoit belle comme un ange; mais mon frère étoit inſenſible pour elle, parce qu'il vous aimoit.... Et.... avez vous lu l'hiſtoire de Grandiſſon ? Eh bien celle-là y reſſemble. Oui.... cette pauvre Demoiſelle eſt devenue folle comme Clémentine, &.... il y a trois ans qu'elle eſt dans ce triſte état.... Voyez un peu de quoi vous êtes cauſe!....

CAROLINE.

J'avoue....

LAURETTE.

Mais, dites-moi, quand mon frère me queſtionnera ſur vos ſentimens, que lui répondrai-je?.....

CAROLINE.

Comment?....

LAURETTE.

Rien?.... Oh, cela ſeroit trop cruel!.... Je lui dirai que vous êtes touchée de ſa conſtance. Vous ne le voulez pas?.... Vous devez être plus réſervée?..... Votre remarque eſt très-juſte. Eh bien, j'éviterai de me trouver ſeule avec lui, afin de ne pas céder à la tentation de lui détailler tout notre entretien..... Et le jour du mariage n'eſt pas encore fixe?.... Tant pis, je voudrois que ce fût demain..... A propos, j'ai déjà commandé ma robe pour le jour de la noce; elle ſera blanche & lilas.... Vous n'aimez pas le lilas.... Il eſt vrai que je ſuis bien brune, il ne me ſiéra pas; vous avez raiſon, je vous remercie de l'avis. J'en aurai une autre bleue & argent, faite à l'Angloiſe,

& relevée en draperie avec des glands de paillon.... Ne faudroit-il pas que la jupe fût coupée ? de ſatin blanc par exemple ?.... A la bonne heure, je l'aime mieux auſſi..... Voilà un excellent conſeil, en vérité vous avez bien du goût, &....

CAROLINE, *regardant à ſa montre.*

Pardonnez, mais il eſt quatre heures, je ſuis obligée de vous quitter....

LAURETTE.

Quoi ! ſitôt ? ....

CAROLINE.

Il faut que j'aille retrouver ma mère.

LAURETTE.

Embraſſez-moi donc. Voilà un entretien qui m'a fait un bien grand plaiſir. Je ne l'oublierai jamais ; mais je n'en abuſerai point ; ſoyez ſûre que je ſerai diſcrette. Adieu, ma chère Caroline.

CAROLINE, *à part.*

Pauvre Laurette !.... Ah, que ſa mère eſt

condamnable de ne l'avoir pas corrigée de cet odieux défaut!....

LAURETTE.

Vous me parlez, je crois?

CAROLINE.

Non..... Adieu.... Je ne puis reſter plus long-temps..... (*A part en s'en allant.*) Elle m'intéreſſe & je la plains; mais jamais, je l'eſpère, elle ne ſera ma ſœur. (*Elle ſort.*)

SCÈNE II.

LAURETTE *ſeule.*

ELLE a l'air attendri.... J'ai gagné ſon amitié, je m'en flatte; cela eſt juſte, car je l'aime déjà véritablement; elle eſt ſi douce, ſi obligeante! comme ſa converſation eſt aimable!.... Que je ſerai heureuſe d'avoir une belle-ſœur ſi charmante; elle fera le bonheur de mon frère; & mon frère m'eſt ſi cher!.... Oui, ſi ce mariage manquoit à préſent, je ſens que je ne m'en conſolerois jamais.

SCÈNE III.

LA BARONNE, LAURETTE.

La BARONNE.

LAURETTE....

LAURETTE.

Maman.....

La BARONNE.

Je vous cherchois.... J'ai appris de jolies choſes de vous..... Comment! vous compoſez des hiſtoires, vous mentez, & avec moi? .....

LAURETTE.

Quoi donc, Maman?....

La BARONNE.

Vous prétendiez ce matin que vous connoiſſiez beaucoup Mademoiſelle de Bléville; c'étoit, diſiez-vous, votre amie intime; & vous ne l'aviez vue qu'une fois.

LAURETTE.

Cela eſt vrai, Maman.... Mais.... je la con-

noiſſois de réputation.... Elle a une de ſes couſines dans mon couvent.

La BARONNE.

Oui, je le ſais; ſans quoi je croirois que c'eſt encore un nouveau menſonge que vous me faites: quand on eſt menteuſe, on perd le droit d'être crue, même lorſqu'on dit la vérité. Eh bien, cette couſine vous a beaucoup parlé d'elle?....

LAURETTE.

Oui, Maman; elle m'a même montré pluſieurs de ſes lettres, & ſouvent je la chargeois de quelques petites commiſſions pour Caroline; de manière que nous avons une eſpèce de correſpondance l'une avec l'autre; ainſi je n'avois pas tort de dire que je la connoiſſois.

La BARONNE.

Vous avez toujours au moins fort exagéré, & c'eſt un grand tort; je vous prie de n'y plus retomber: ſi cela vous arrivoit encore, vous ne me trouveriez pas la même indulgence.

Dites-moi

Dites-moi, vous venez de cauſer long temps avec Mademoiſelle de Bléville ; que vous a-t-elle dit ?

LAURETTE.

Ah, Maman, j'en ſuis enchantée....

La BARONNE.

Comment ?

LAURETTE.

Je vais vous rendre compte de notre entretien....

La BARONNE.

Ah ça, Laurette, point de broderies....

LAURETTE.

Non, Maman, je ne me permettrai pas la moindre exagération. D'abord, c'eſt moi qui ai parlé la première.

La BARONNE.

Je m'en doute, car vous trouvez un grand plaiſir à parler.

LAURETTE.

Je lui ai fait des proteſtations d'amitié ; elle

m'a répondu de la manière la plus tendre : je ne pourrois pas bien répéter les termes, je ne veux pas mentir, je ne m'en ſouviens pas ; mais je me rappelle que j'en étois charmée : & puis j'ai vanté mon frère ; & elle m'a témoigné que cet éloge lui plaiſoit beaucoup : cependant elle m'a priée inſtamment de ne le pas dire à mon frère ; elle a ajouté que la réſerve ne lui permettoit pas de lui avouer encore ſes ſentimens....

La BARONNE.

Elle a dit cela....

LAURETTE.

Oui, maman, mot à mot....

La BARONNE.

Prenez garde, Laurette, ſi vous mentez, je ne vous croirai de ma vie.

LAURETTE.

Maman, je vous jure, je vous proteſte que je n'invente rien....

La BARONNE.

Allons, pourſuivez ; qu'avez-vous répondu ?

LAURETTE.

Attendez, maman, car j'ai tant de peur d'exagérer.... Ah, je me ſouviens.... Je lui ai promis la plus grande diſcrétion ..... & enfin j'ai parlé du jour de la noce; j'ai dit que j'aurois une robe lilas; là-deſſus elle a répondu que le bleu me ſieroit davantage....

La BARONNE.

Elle eſt entrée dans ces détails?.....

LAURETTE.

Tout ſimplement, & elle m'a conſeillé une robe à l'Angloiſe coupée, & relevée avec des glands de paillon bleu....

La BARONNE.

Je voudrois pour toute choſe au monde que ce récit fut vrai; mais Laurette....

LAURETTE.

Maman, je vous donne ma parole d'honneur que je n'ai pas exagéré d'un mot, & pour mieux vous prouver ma vérité dans ce moment, je vous avouerai que quelquefois

j'ai l'habitude d'ajouter un peu à ce que je conte, & que même tout-à-l'heure avec Caroline, j'ai inventé une petite hiſtoire pour faire valoir mon frère; mais à préſent, dans tout ce que je viens de vous dire, je vous jure que je ne crois pas avoir menti, ni même exagéré le moins du monde. Enfin, demandez à Mademoiſelle de Bléville elle-même; je ſuis sûre qu'elle en conviendra.

La BARONNE.

Allons, ma fille, je vous crois, & vous me cauſez une joie infinie; je regarde maintenant le mariage de votre frère comme une choſe faite; car Mademoiſelle de Blévilie peut tout ſur ſa mère.

LAURETTE.

Ah, maman, j'oubliois.... Quand elle m'a quittée, notre converſation l'avoit tellement touchée, qu'elle avoit les larmes aux yeux en m'embraſſant; je crois bien qu'elle vouloit me le cacher, car elle eſt ſortie avec beaucoup de précipitation.

La BARONNE.

J'entends la voix de Bélinde; laiſſez-nous, Laurette; Madame de Bléville ramènera ce ſoir ſa fille à huit heures pour l'entrevue....

LAURETTE.

Maman, vous me ferez avertir?

La BARONNE.

Oui, ſûrement. Allez, ma fille.

LAURETTE, *à part, en s'en allant.*

Je ſuis contente de moi, car pour le coup je n'ai dit que la vérité. (*Elle ſort.*)

SCÈNE IV.

LA BARONNE, BÉLINDE.

La BARONNE.

VENEZ, venez, ma chère Bélinde, j'ai pluſieurs choſes à vous dire qui vous feront plaiſir. A préſent j'imagine que vous ne douterez plus du ſuccès de notre affaire.

BÉLINDE.

La Marquiſe vous a donc donné ſa parole ?

La BARONNE.

Non, pas encore; mais elle m'a fait entendre qu'elle laiſſeroit cette déciſion à ſa fille; & je ſuis ſûre que Mademoiſelle de Bléville deſire vivement ce mariage, & même qu'elle y compte.

BÉLINDE.

Mais, comment pouvez-vous ſavoir cela poſitivement ?

La BARONNE.

Par Laurette, à qui Mademoiſelle de Bléville l'a dit.

BÉLINDE.

Laurette me paroît une charmante enfant; elle eſt douce & ſenſible, mais bien étourdie, & j'ai cru remarquer qu'elle altère un peu ce qu'elle conte..... Elle a un tel beſoin de parler ! ....

La BARONNE.

Cela eſt vrai, & je viens dans l'inſtant

de la gronder fortement là-deſſus. Mais, pour cette fois, je ſuis certaine qu'elle m'a dit l'exacte vérité, & avec des détails ſi naïfs & ſi naturels, qu'il ne peut me reſter aucun doute à cet égard. Je voulois vous dire encore que je reçois à l'inſtant un billet de Madame de Saint-Alban, qui me mande que notre homme acceptera ſûrement le Gouvernement, parce qu'il a envoyé chez elle pour la prier de le recevoir avant l'heure convenue, étant, dit-il, fort preſſé de terminer.

BÉLINDE.

Eh bien, l'affaire eſt donc faite à préſent ?

La BARONNE.

Non, parce que Madame de Saint-Alban étoit forcée de ſortir, & que d'après la première convention, elle s'étoit arrangée pour ne rentrer qu'à ſept heures.

BÉLINDE.

Il en eſt cinq ; ainſi dans deux heures nous ſaurons le nom de cet homme, & il apprendra le vôtre.

La BARONNE.

La Marquiſe revient à huit heures, & je pourrai lui annoncer que ſa fille aura une place; tout cela eſt arrangé à merveille. Convenez que j'ai bien conduit cette affaire ; je vous avoue que mon amour-propre eſt véritablement ſatisfait. Vous l'aviez piqué ce matin par toutes vos craintes, & je ne ſuis pas fâchée de vous prouver qu'il n'y a rien dont je ne puiſſe venir à bout, quand je le veux décidément. Cette femme, que vous m'aviez repréſentée comme une perſonne ſi redoutable, ſi pénétrante, eſt au vrai d'une médiocrité..... & avec ſon air froid & ſérieux, elle eſt fort loin d'être inſenſible à la louange; d'ailleurs, j'ai pris la forme qui pouvoit lui plaire, & je vous aſſure qu'elle eſt perſuadée que je ſuis la meilleure femme, la plus unie, & la plus naturelle qu'elle ait jamais connue.

BÉLINDE.

Je ſouhaite qu'aucun revers ne vienne troubler cet enivrement de joie & d'amour-

propre.... Mais, voici Liſette, qui a ſûrement quelque choſe de très-preſſé à vous dire, car elle paroît bien agitée.....

SCÈNE V.

LA BARONNE, BÉLINDE, LISETTE.

La BARONNE.

QUE voulez-vous?

LISETTE.

Ah, Madame, j'ai de mauvaiſes nouvelles à vous apprendre.

La BARONNE.

Qu'eſt-ce que c'eſt donc?

LISETTE.

Mademoiſelle Laurette .... je ſuis forcée de vous en avertir, vous a beaucoup nui auprès de Madame de Bléville....

La BARONNE.

Comment?....

LISETTE.

La femme-de-chambre de Madame de Bléville, qui eſt dans vos intérêts, eſt venue me donner cet avis. Elle a entendu une converſation de ſes deux Maîtreſſes, dans laquelle Mademoiſelle Caroline diſoit à ſa mère que Mademoiſelle Laurette lui avoit fait mille menſonges; qu'elle avoit toujours parlé, ſans lui laiſſer jamais la poſſibilité de répondre un mot; enfin, Mademoiſelle Caroline a ajouté que Mademoiſelle Laurette, par ſes menſonges & ſes indiſcrétions, lui avoit donné contre vous, Madame, & contre votre famille, les préventions les plus fâcheuſes & les mieux fondées.

LA BARONNE.

Appelez-moi Laurette. ... Je ſuis outrée. ...

BÉLINDE.

Modérez-vous..... tenez, juſtement la voici... Comme elle vient précipitamment..... Qu'a-t-elle à nous dire?

SCÈNE VI.

LA BARONNE, BÉLINDE, LAURETTE, LISETTE.

LAURETTE, *toute eſſouflée.*

MAMAN..... Maman..... J'ai fait la découverte la plus importante.....

La BARONNE.

Taiſez-vous. J'ai découvert, moi, que vous êtes un monſtre de fauſſeté, & que vous déshonnorez votre famille par le vice le plus bas, & le plus odieux....

LAURETTE.

O Ciel! .... Maman, je ne vous ai pas menti la dernière fois que vous avez daigné m'entendre; je le proteſte....

La BARONNE.

Otez-vous de mes yeux; vous me faites horreur..... Mademoiſelle de Bléville eſt furieuſe contre vous, & tout ce que vous

m'avez conté d'elle, n'étoit qu'un tiſſu de menſonges....

LAURETTE.

Juſte Ciel! .... Mais, j'aurois donc menti ſans le ſavoir, car je vous jure, maman....

La BARONNE.

Préparez-vous à retourner au Couvent tout-à-l'heure.

LAURETTE.

Mais auparavant, maman, écoutez-moi, je vous en conjure; j'ai l'avis le plus eſſentiel à vous donner....

La BARONNE.

J'admire votre audace; comment oſez-vous ſeulement ſoutenir mes regards?....

LAURETTE.

Votre colère & mon repentir m'accablent, mais je dois parler.....

La BARONNE.

Encore une fois, taiſez-vous; je vous ordonne de ne pas prononcer une parole de plus....

LAURETTE, *à part.*

Ah, quel ſupplice !....

La BARONNE.

Venez, Bélinde; voyons quel parti nous prendrons.... Venez. (*Elle ſort.*)

SCÈNE VII.

BÉLINDE, LAURETTE, LISETTE.

LAURETTE, (*arrêtant Bélinde.*)

AH, Madame, par pitié, un moment.....

BÉLINDE.

Laiſſez-moi, je ne veux point vous entendre....

LAURETTE.

L'intérêt de ma mère.... Celui de mon frère.....

BÉLINDE.

A votre âge, quel avis utile peut-on donner ?....

LAURETTE.

Le haſard m'a fait découvrir....

BÉLINDE.

Vous êtes jeune, corrigez-vous d'un vice déshonnorant ; pleurez-en les triſtes conſéquences, voilà tout ce que je puis vous dire. (*Elle veut ſortir.*)

LAURETTE, *l'arrêtant toujours.*

Madame..... Madame.... écoutez-moi.....

BÉLINDE.

En vérité, vous êtes folle ; Liſette, débarraſſez-moi d'elle, je vous prie....

LISETTE, *arrachant des mains de Laurette la robe de Bélinde.*

Mais, finiſſez donc, Mademoiſelle, la tête vous tourne.

LAURETTE.

Ah, quelle violence !.... Madame....

BÉLINDE.

Liſette, retenez-la.... (*Elle ſort.*)

SCÈNE VIII.

LAURETTE, LISETTE.

LAURETTE.

MADAME.... Elle m'échappe.... que je ſuis malheureuſe.... Eh bien, Liſette, je n'ai plus d'eſpérance qu'en vous....

LISETTE.

Ah, Mademoiſelle, point d'hiſtoires, de grace....

LAURETTE.

Quoi, Liſette, refuſerez-vous auſſi de m'entendre?

LISETTE.

Ma foi, Mademoiſelle, quoique je ne ſois qu'une femme-de-chambre, je n'ai pas plus de goût pour les menſonges que Madame Bélinde.

LAURETTE.

Je mérite toutes ces humiliations.... mais,

Liſette, n'achevez pas de me déſeſpérer; je n'ai que quinze ans, j'ai été mal élevée, plaignez-moi, & ſoyez ſûre que cette terrible leçon m'a corrigée pour la vie.

LISETTE.

Ah, que ce langage me fait plaiſir,.....

LAURETTE.

Ecoutez-moi donc....

LISETTE.

Hai, hai.... Vous allez retomber.

LAURETTE.

Eh, grand Dieu, voyez mes pleurs, voyez l'état où je ſuis; pouvez-vous me ſoupçonner de vouloir dans cet inſtant inventer une hiſtoire?....

LISETTE.

Hélas, Mademoiſelle, c'eſt que l'habitude en eſt ſi forte chez vous, que je ſuis convaincue que vous mentez ſouvent ſans le vouloir.

LAURETTE.

Le temps ſe paſſe.... & bientôt l'avis que j'ai

j'ai à donner ſera inutile. . . . . Ah, Liſette, ſi vous êtes capable de quelque compaſſion, encore une fois laiſſez-moi parler; faut-il vous en prier à genoux; rien ne me coûte pour l'intérêt de mon frère. Liſette, ma chère Liſette, laiſſez-vous toucher. . . . . (*Elle ſe jette à genoux.*)

LISETTE, *la relevant.*

Eh bon Dieu, Mademoiſelle, que faites-vous? La fille de ma Maîtreſſe à mes pieds, pour me demander de l'écouter! . . . . Ah, ma chère Demoiſelle, voyez donc à quel excès d'abaiſſement de certaines fautes peuvent conduire! Moi, que votre confiance honoreroit tant, ſi vous étiez ce que vous devriez être, il faut que je ſois humblement ſuppliée pour me décider à vous entendre. . . . . Pardonnez cette réflexion, je ne la fais que pour votre bien, car votre douleur & vos larmes me rendent tout mon reſpect pour vous. Parlez, Mademoiſelle, parlez; je vous écoute.

LAURETTE.

Hélas, l'heure s'avance, & nous n'avons pas un inſtant à perdre. Vous ſavez que la fille de ma bonne eſt femme-de-chambre de Madame de Saint-Alban?

LISETTE.

Oui.....

LAURETTE.

Eh bien, elle eſt venue il y a une heure pour voir ſa mère, & la trouvant ſortie, elle m'a demandée, & elle m'a conté que ſa Maîtreſſe lui avoit fait la confidence qu'une affaire qui devoit aſſurer le ſuccès du mariage de mon frère, ſeroit terminée ce ſoir à ſept heures.....

LISETTE.

Mademoiſelle, permettez, il n'eſt guères naturel que cette femme-de-chambre aille vous conter les confidences de ſa maîtreſſe.

LAURETTE.

Mais elle me connoit beaucoup; elle vient ſans ceſſe me voir au Couvent. D'ailleurs, elle a cru ſe faire un mérite auprès de moi,

en me disant un secret qui ne lui paroît pas bien important, puisqu'il cessera d'en être un ce soir....

LISETTE.

Mais, je vous observerai....

LAURETTE.

Au nom de Dieu ne m'interrompez plus..... Cette fille m'a donc dit qu'un homme de la connoissance de sa Maîtresse renonçoit à une place, en faveur d'un Gouvernement que Maman lui faisoit avoir; cet homme vient ce soir à sept heures chez Madame de Saint-Alban; il ne sait pas le nom de Maman, & Maman ignore le sien, &....

LISETTE.

En vérité, Mademoiselle, je veux mourir si je comprends un mot à toute cette histoire....

LAURETTE.

Mais cet homme est justement M. de Mirvaux; voilà ce que cette femme-de-chambre m'a appris; vous devez sentir que lorsqu'on lui nommera maman il sera furieux, puisque....

LISETTE.

Eh bien, Madame n'a-t-elle pas promis un Gouvernement à M. de Mirvaux; il l'aura, pourquoi ſeroit-il en colère ?....

LAURETTE.

Mais vous ne m'avez donc pas écoutée ?....

LISETTE.

J'étois un peu en diſtraction, je vous l'avoue.....

LAURETTE.

Oh mon Dieu, quelle épreuve !.... ma patience eſt à bout..... Liſette, je vous en conjure, allez trouver ma mère; dites-lui ſeulement que cet homme inconnu de Madame de Saint-Alban, eſt M. de Mirvaux, & qu'elle aille ſur le champ chez Madame de Saint Alban, pour la prier de ne la point nommer, ſans quoi le mariage de mon frère eſt rompu ſans retour.... Allez, ma chère Liſette, je vous en ſupplie....

LISETTE.

Madame me recevra fort mal....

LAURETTE.

Mais elle vous écoutera, dites-lui cela.....

LISETTE.

Quoi ? que lui dirai-je?.....que M. de Mirvaux ne veut plus du Gouvernement ?.....

LAURETTE.

Vous me mettez à la torture ; véritablement vous me tuez....

LISETTE.

Tenez, voilà Madame Bélinde, donnez-lui cette commiſſion, car pour moi, Mademoiſelle, je ne ſaurois m'en charger.

SCÈNE IX.

BÉLINDE, LAURETTE, LISETTE.

BÉLINDE.

VENEZ, ma chère Laurette, j'ai obtenu votre pardon; votre Mère conſent à vous voir & à vous embraſſer.

LAURETTE.

Madame, j'ai parlé à Liſette, ſouffrez qu'elle vous diſe.....

BÉLINDE.

Eh bien, vous allez recommencer?..... Eh, mon Dieu, apprenez donc à vous taire....

LAURETTE.

Madame, le mariage eſt rompu ſi l'on ne m'écoute.....

BÉLINDE.

Ah çà, je ſuis chargée de vous impoſer, de la part de votre mère, un ſilence abſolu. Si vous dites un mot, un ſeul mot, je vous

laiſſe..... Vous n'avez ouvert la bouche depuis ce matin que pour conter des hiſtoires qui n'ont pas le moindre fondement, & pour mentir avec une aſſurance qui, réellement, n'a point d'exemple; ainſi, comment eſpérez-vous qu'on puiſſe vous croire, & même vous écouter une minute?.... Taiſez-vous donc, votre pardon n'eſt qu'à ce prix..... Quels pleurs!.... quels ſanglots!..... Garder le ſilence eſt donc un affreux tourment pour vous?... Je n'ai jamais rien vu de pareil....

LAURETTE, *regardant à ſa montre.*

Il eſt ſept heures un quart!..... Allons, c'en eſt fait, je puis me taire à préſent ſans effort.... l'avertiſſement que je voulois donner eſt inutile maintenant.... O mon frère, je n'ai donc pu vous ſervir!....

BÉLINDE.

Que vient-elle de dire?.... Mais, j'entends la Baronne; venez, Laurette, au-devant d'elle.

SCÈNE X.

LA BARONNE, BÉLINDE, LAURETTE, LISETTE.

La BARONNE.

AH Bélinde!.... quelle aventure! .... Tout eſt rompu....

BÉLINDE.

Quoi donc? ....

La BARONNE.

Un billet de Madame de Saint-Alban m'apprend la choſe la plus imprévue.... Elle m'a nommée à cet homme inconnu, qui auſſi-tôt s'eſt levé, & l'a quittée avec fureur....

BÉLINDE.

Et pourquoi? .....

La BARONNE.

Vous allez le comprendre; cet homme étoit M. de Mirvaux lui-même....

BÉLINDE.

O Ciel ! . . . .

LAURETTE.

Ah, Maman ! . . . . voilà de quoi je voulois vous avertir ; je le ſavois. . . .

LISETTE.

Oui, je dois rendre témoignage à la vérité ; Mademoiſelle Laurette me l'a dit..... J'avoue que je l'écoutois à peine, & que j'ai refuſé de vous informer de ce détail.

La BARONNE.

Elle le ſavoit ? . . . .

LAURETTE.

Oui, Maman ; la femme-de-chambre de Madame de Saint-Alban me l'avoit appris ; j'ai compris toute l'importance de cette découverte ; mais vous n'avez pas voulu m'entendre.

La BARONNE.

Eh bien, ſentez donc toutes les conſéquences du vice odieux qui vous domine. Vous pouviez me donner l'avis le plus utile ; vous

pouviez rendre un ſervice eſſentiel à votre frère, mais vous êtes ſi mépriſée, que perſonne n'a daigné vous croire. Enfin la vérité, quand elle eſt dans votre bouche, ne peut ni perſuader, ni même ſe faire écouter; &, parce qu'elle vient de vous, elle eſt méconnue & confondue avec l'impoſture.

LAURETTE.

Ah, maman, épargnez votre malheureuſe fille; depuis deux heures accablée d'une douleur mortelle, je me ſuis dit à moi-même tout ce qu'on peut me reprocher. Oui, j'avois un vice odieux qui me fait horreur, & que je déteſte maintenant; mais du moins, daignez croire que ſi l'on m'en eût fait plus tôt connoître les affreuſes conſéquences, ſi j'avois toujours eu le bonheur d'être ſous les yeux de ma mère, je ne ſerois pas aujourd'hui rejetée par elle, odieuſe à moi-même, & mépriſée par tout ce qui m'entoure. . . . O Maman, vous m'avez éloignée de vous! . . . . votre fille infortunée vous étoit inconnue . . . . . ne me réduiſez donc point au déſeſpoir, en m'acca-

blant de vos dédains & de votre haine..... Non, je ne ſuis point mépriſable..... je le ſens, je ne le ſuis point .... & ſi mon repentir ne peut toucher, ſi l'on veut aggraver encore mon humiliation profonde ... oui ... j'oſerois peut-être alors me plaindre à mon tour de l'éducation que j'ai reçue, & n'accuſer qu'elle de mes fautes & de mes malheurs.

BÉLINDE, *à part.*

Affreux reproche!.... & qui n'eſt que trop mérité.

La BARONNE.

Quoi donc, vous vous oubliez à ce point?... Sortez.

LAURETTE.

Ah, pardonnez-moi, Maman.... J'implore votre compaſſion.

La BARONNE.

Vous n'en êtes pas digne; ſortez vous dis-je..... Liſette, ſuivez-la.....

LAURETTE, *en s'en allant.*

Ah, que je ſuis à plaindre!..... (*Elle ſort avec Liſette.*)

SCÈNE XI ET DERNIÈRE.

LA BARONNE, BÉLINDE.

BÉLINDE.

En vérité, vous la traitez avec trop de rigueur.

La BARONNE.

Je ſuis hors de moi, je l'avoue....

BÉLINDE.

En effet, voilà d'étranges revers!.... M. de Mirvaux étoit cet inconnu; mais il n'eſt point ami de Madame de Saint-Alban; il n'a point de fille?....

La BARONNE.

Afin qu'on le ſoupçonnât moins, il avoit prié Madame de Saint-Alban d'ajouter ces deux circonſtances, qui m'ont en effet abuſée, & la place qu'il avoit obtenue, étoit pour ſa nièce.....

BÉLINDE.

Pour cette même Mademoiſelle de Bléville

pour qui vous la vouliez..... Quel haſard ſingulier!.....

(*Un valet-de-chambre apportant un billet à la Baronne.*)

Le VALET-DE-CHAMBRE.

Madame, c'eſt de la part de Madame la Marquiſe de Bléville.

La BARONNE.

Il ſuffit..... (*Le valet-de-chambre ſort, la Baronne lit le billet.*)

BÉLINDE, *à part.*

Je devine aiſément ce que ce billet contient!.....

La BARONNE, *après avoir lu.*

Je m'y attendois.... Elle me rend ma parole, & rompt entièrement.

BÉLINDE.

Ah, ma chère Baronne, je vous l'avois prédit; vous êtes la victime de vos propres artifices. Que de peines perdues! que de ſubtilités nuiſibles!.... Dans l'affaire la plus im-

portante de votre vie, l'art & les détours ont détruit ce que la ſeule droiture auroit fait réuſſir ; ouvrez donc les yeux, & voyez qu'on peut échouer par l'intrigue même ; que dans les affaires publiques & particulières, la bonne foi eſt utile autant qu'elle eſt aimable ; que l'intrigant n'aura jamais que des ſuccès paſſagers, & qu'à mérite égal, l'honnête homme franc dans ſes démarches, inviolable dans ſa parole, déconcertera ſes ruſes, dévoilera ſon manége, & l'emportera toujours ſur lui.

La BARONNE.

Oui ..... j'ai fait une grande faute ; j'aurois dû, avant de me laiſſer nommer, découvrir quel étoit cet homme inconnu ; voilà de quoi je me repens..... Il ne faut plus ſonger à cette affaire ; je dois à préſent m'occuper de ce Gouvernement..... J'ai là-deſſus pluſieurs projets confus..... Je vais chez Madame de Saint-Alban .... elle m'a bien mal ſervie ; je ſoupçonne là-deſſous quelque trahiſon..... je ne me fierai plus à perſonne .... tout ceci a tourné d'une manière qui n'eſt pas naturelle....

Mes yeux s'ouvrent par degrés.... ſûrement vous aurez fait quelque indiſcrétion..... Vous m'avez montré une ſi *grande tendreſſe* pour Madame de Bléville! ..... Enfin, je viendrai peut-être à bout de pénétrer le myſtère de cet étrange complot. Je ſuis bien aiſe au moins que vous ſachiez que je n'en ſuis pas entièrement la duppe. Adieu. Pardonnez-moi de vous laiſſer; mais il faut abſolument que je ſorte, & je ne puis différer davantage. (*Elle ſort.*)

BÉLINDE, *ſeule.*

Je reſte confondue! ..... Enfin elle s'eſt donc tout-à-fait dévoilée; quel amour-propre bas & mépriſable! Quelle ame fauſſe & ſoupçonneuſe! Ah, l'horrible choſe que le fond du cœur d'un intrigant de profeſſion! Ils font bien de ſe maſquer; qui pourroit les voir à découvert ſans dégoût & ſans indignation!.... Sortons de cette maiſon, où ſe ſont tramés tant de complots obſcurs; où l'on ne reſpire que le menſonge & l'artifice; ah, ſortons-en, & pour n'y rentrer jamais. (*Elle ſort.*)

Fin du ſecond Volume.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, le deuxième Volume du *Théâtre à l'uſage des Jeunes Perſonnes*, faiſant partie des Œuvres de Madame la Comteſſe ***, & je n'y ai rien trouvé qui ne doive tourner au profit des mœurs & de la vertu. A Paris, ce 22 Août 1779.

TERRASSON.